

74
502

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME XXVII.

A PARIS ,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19 ;
GUIBERT, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10 ;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37 ;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'OEUVRE

DRAMATIQUES

DE

ROCHON DE CHABANNES.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ,

IMPRIMEUR DU ROI.

1825.

144 5 26
27 11 17

PQ

2027

R5

1825

TABLES DU RÉPERTOIRE.

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES DANS CES TABLES.

tr., tra., trag. : tragédie. c., co., com. : comédie.
t., to., tom. : tome de l'auteur. or., ord. : ordre.
(T. I.) tome premier du 1^{er} ou du 2^e ordre, selon la
table où il figure.

EXEMPLES.

Table des auteurs du premier ordre.

CORNEILLE. P. $\left\{ \begin{array}{l} \text{tome 1.} \\ \text{(T. I.)} \end{array} \right\}$ HORACE, trag.

Tome premier de P. Corneille. Horace, tragedie, tome
premier du premier ordre.

Table des auteurs du second ordre.

BIÈVRE (de). LE SÉDUCTEUR, com. T. XXXII.

De Bièvre. Le Séducteur, comedie, tome trente-deux
du second ordre.

Table des pièces.

ALZIRE. Voltaire, t. 2, 1^{er} ord. T. XII.

Alzire, tome deux de Voltaire, tome douze du premier
ordre.

ANDRONIC. Campistron, 2^e ord. T. III.

Andronic. Campistron, tome trois du second ordre.

TABLE DES AUTEURS,

ET

INDICATION DE LEURS OUVRAGES.

PREMIER ORDRE.

CORNEIL- [LE. P.]	Tome 1. (T. I.)	Le CID, tragédie.	Page 27
		HORACE, trag.	151
		CINNA, trag.	235
	Tome 2. (T. II.)	POLYEUCTE, trag.	1
		LE MENTEUR, comédie.	101
		LA MORT DE POMPÉE, tra.	209
	Tome 3. (T. III.)	RODOGUNE, trag.	1
		HÉRACLIUS, trag.	101
		DON SANCHE D'ARAGON, comédie héroïque.	209
	Tome 4. (T. IV.)	NICOMÈDE, trag.	1
		SERTORIUS, trag.	97
		PSYCHÉ, coméd.	201
CORNEILLE. T.(T.V.)		ARIANE, trag.	1
		LE COMTE D'ESSEX, trag.	87
		LE FESTIN DE PIERRE, co.	171

TABLE DES AUTEURS DU PREMIER ORD. iij

CRÉBIL- [LON.]	Tome 1. (T. XV.)	IDOMÉNÉE, trag.	Page 19
		ATRÉE ET THYESTE, tra.	105
		ÉLECTRE, trag.	183
	Tome 2. (T. XVI.)	RHADAMISTE ET ZÉNO- BIE, trag.	1
		XERXÈS, trag.	73
		SÉMIRAMIS, trag.	159
		PYRRHUS, trag.	235
	Tome 3. (T. XVII.)	CATILINA, trag.	1
		LE TRIUMVIRAT, trag.	87
		DISCOURS ACADÉMIQUES.	167
MOLIÈRE	Tome 1. (T. XVIII.)	L'ÉTOURDI, coméd.	19
		LE DÉPIT AMOUREUX, co.	137
		LES PRÉCIEUSES RIDI., co.	243
		SGANARELLE, com.	299
		D. GARCIE DE NAVARRE, c.	339
	Tome 2. (T. XIX.)	L'ÉCOLE DES MARI5, com.	1
		LES FACHEUX, com.	73
		L'ÉCOLE DES FEMMES, co.	135
		LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, com.	243
		L'IMPROMPTU DE VERSA., c.	307
	Tome 3. (T. XX.)	LA PRINCESSE D'ÉLIDE, co.	1
		LE MARIAGE FORCÉ, com.	87
		LE FESTIN DE PIERRE, co.	151
		L'AMOUR MÉDECIN, com.	269
		LE MISANTHROPE, com.	323

TABLE DES AUTEURS

MOLIÈRE	Tome 4. (T. XXI.)	LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, comédie.	Page 1
		MÉLICERTE, CO.	83
		PASTORALE COMIQUE, CO.	119
		LE SICILIEN, CO.	133
		LE TARTUFE, CO.	177
	Tome 5. (T. XXII.)	AMPHITRYON, CO.	307
		GEORGE DANDIN, CO.	1
		L'AVARE, CO.	105
		MONSIEUR DE POURCEAU- GNAC, CO.	157
		LES AMANTS MAGNIFI- QUES, CO.	361
	Tome 6. (T. XXIII.)	LE BOURGEOIS GENTIL- HOMME, CO.	1
		LES FOURBERIES DE SCA- PIN, CO.	167
		PSYCHÉ, CO.	279
	Tome 7. (T. XXIV.)	LES FEMMES SAVANTES, C.	1
		LA COMTESSE D'ESCARBA- GNAS, CO.	105
		LE MALADE IMAGINAI- RE, COM.	149
		LA GLOIRE DU VAL-DE- GRACE.	323

DU PREMIER ORDRE. v

J. RACINE	Tome 1. (T. VI.)	LA THÉBAÏDE, trag. Page	1
		ALEXANDRE, trag.	79
		ANDROMAQUE, trag.	161
		LES PLAIDEURS, com.	247
	Tome 2. (T. VII.)	BRITANNICUS, trag.	21
		BÉRÉNICE, trag.	115
		BAJAZET, trag.	191
		MITHRIDATE, trag.	279
	Tome 3. (T. VIII.)	IPHIGÉNIE, trag.	1
		PHÈDRE, trag.	81
		ESTHER, trag.	163
		ATHALIE, trag.	235
		POÉSIES DIVERSES.	343
	Tome 4. (T. IX.) OEUVRES DIVERSES.		
	Tome 5. (T. X.) CORRESPONDANCE.		

REGNARD	Tome 1. (T. XXV.)	LA SÉRÉNADE, com.	25
		LE BAL, com.	85
		LE JOUEUR, com.	127
		LE DISTRAIT, com.	251
		ATTENDEZ-MOI SOUS L'OR- ME, com.	361
	Tome 2. (T. XXVI.)	DÉMOCRITE, com.	1
		LE RETOUR IMPRÉVU, co.	101
		LES FOLIES AMOUREUSES, c.	157
		LE MARIAGE DE LA FOLIE, c.	245
		LES MÉNECHIMES, com.	269

REGNARD.	Tome 3. (T.XXVII.)	LE LÉGATAIRE UNIVERSEL,	comédie	Page	1	
		LA CRITIQUE DU LÉGA-	TAIRE, com.		127	
		LES SOUHAITS, com.			157	
		LES VENDANGES, com.			181	
		SAPOR, tragédie.			209	
		LE CARNAVAL DE VENISE,	opéra.		283	
		POÉSIES DIVERSES.			341	
		Tome 4. (T. XXVIII.) OEUVRÉS DIVER-				
		SES, prose.				

VOLTAIRE.	Tome 1. (T. XI.)	OËDIPE, trag.	17
		BRUTUS, trag.	179
		ZAÏRE, trag.	279
	Tome 2. (T. XII.)	ADÉLAÏDE DU GUESCLIN, trag.	1
		ALZIRE, trag.	81
		L'ENFANT PRODIGE, co.	169
		MAHOMET, trag.	273
	Tome 3. (T. XIII.)	MÉROPE, trag.	
		LA MORT DE CÉSAR, trag.	97
		SÉMIRAMIS, trag.	149
		NANINE, com.	267

DU PREMIER ORDRE.

vij

VOLTAIRE.	{	Tome 4. (T. XIV.)	ORESTE, trag.	Page	1
			L'ORPHELIN DE LA CHINE,		
			trag.		105
			TANCRÈDE, trag.		191

SECOND ORDRE.

ALAIN.	L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE, com. T. XIV.	85
ALLAINVAL (d').	L'ÉCOLE DES BOURGEOIS, com. T. XX.	1
BARON.	{ L'HOMME A BONNES FORTUNES, com. T. VIII.	5
	{ LA COQUETTE ET LA FAUSSE PRU- DE, com. T. <i>id.</i>	155
	{ L'ANDRIENNE, trag. T. <i>id.</i>	325
BARTHE.	{ LES FAUSSES INFIDÉLITÉS., com. T. XXXIV.	1
	{ LA MÈRE JALOUSE, com. T. <i>id.</i>	47
BEAUMARCHAIS	{ EUGÉNIE, dra., t. 1. T. XXXII.	3
	{ LES DEUX AMIS, com. T. <i>id.</i>	123
	{ LE BARBIER DE SÉVILLE, com. T. <i>id.</i>	159
	{ LE MARIAGE DE FIGARO, com., t. 2. T. XXXIII.	1
	{ LA MÈRE COUPABLE, di. T. <i>id.</i>	247

	ZELMIRE, trag. T. XXVIII. Page	5
	LE SIÈGE DE CALAIS, trag. T. <i>id.</i>	91
BELLOU (de).	GASTON ET BAYARD, trag. T. <i>id.</i>	179
	PIERRE-LE-CRUEL, trag. T. <i>id.</i>	273
	GABRIELLE DE VERGY, tr. T. <i>id.</i>	361
BIÈVRE (de).	LE SÉDUCTEUR, com. T. XXXVIII.	1
BLIN DE SAINMORE.	ORPHANIS, tra. T. XXXV.	1
	LE BABILLARD, com. T. XVII.	5
	LE FRANÇAIS A LONDRES, c. T. <i>id.</i>	41
BOISSY.	LES DEHORS TROMPEURS, c. T. <i>id.</i>	99
	L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE, co. T. <i>id.</i>	205
	LE MERCURE GALANT, co. T. IV.	5
BOURSAULT..	ÉSOPE A LA VILLE, com. T. <i>id.</i>	105
	ÉSOPE A LA COUR, com. T. <i>id.</i>	223
BRET.	LA DOUBLE EXTRAVAGANCE, co. T. XXIII.	169
	LE GRONDEUR, com. T. IX.	5
BRUÉYS.	LE MUET, com. T. <i>id.</i>	112
	L'AVOCAT PATELIN, com. T. <i>id.</i>	275
CAMPISTRON.	ANDRONIC, trag. T. III.	205
	LE JALOUX DÉTABUSÉ, co. T. <i>id.</i>	283
CARBON-FLINS.	LA JEUNE HÔTESSE, co. T. XL.	241
CAUX (de).	MARIUS, trag. T. X.	221
	LA JEUNE INDIENNE, c. T. XXXI.	1
CHAMPFORT.	LE MARCHAND DE SMYRNE, c. T. <i>id.</i>	39
	MUSTAPHA ET ZÉANGIR, tr. T. <i>id.</i>	71
CHATEAUBRUN.	LES TROYENNES, tr. T. XXIV.	1

COLARDEAU. CALISTE, trag. T. XXVI.	Page	1
COLLÉ.	{	DUPUIS ET DESRONAIS, c. T. XXX. 1 LA PARTIE DE CHASSE DE HEN- RI IV, com. T. <i>id.</i> 75
	{	L'INCONSTANT, c., t. 1. T. XXXVI. 5 L'OPTIMISTE, com. T. <i>id.</i> 83
COLLIN D'HAR- [LEVILLE.]	{	LES CHATEAUX EN ESPAGNE, com. T. <i>id.</i> 207 M. DE CRAC, c., t. 2. T. XXXVII. 1 LE VIEUX CÉLIBATAIRE, c. T. <i>id.</i> 89 LES QUERELLES DES DEUX FRÈ- RES, com. T. <i>id.</i> 207
	{	LE CHEVALIER A LA MODE, c., t. 1. T. V. 5 LA MAISON DE CAMPAGNE, c. T. <i>id.</i> 163 L'ÉTÉ DES COQUETTES, c. T. <i>id.</i> 229
	{	LES BOURGEOISES A LA MODE, com., t. 2. T. VI. 1
	{	LE TUTEUR, com. T. <i>id.</i> 145 LES VENDANGES DE SURÊNE, c. T. <i>id.</i> 215
DANCOURT. .	{	LES VACANCES, com. T. <i>id.</i> 283 LES CURIEX DE COMPIÈGNE, com., t. 3. T. VII. 1 LE MARI RETROUVÉ, com. T. <i>id.</i> 73 LES BOURGEOISES DE QUALITÉS, com. T. <i>id.</i> 141 LES TROIS COUSINES, com. T. <i>id.</i> 219 LE GALANT JARDINIER, c. T. <i>id.</i> 327

DEMOUSTIER.	{	LE CONCILIATEUR, c. T. XL. P.	1
	{	LES FEMMES, com. T. <i>id.</i>	139
DESTOUCHES	{	LE TRIPLE MARIAGE, c., t. 1. T. XV.	7
	{	LE PHILOSOPHE MARIÉ, c. T. <i>id.</i>	81
	{	LE GLORIEUX, com. T. <i>id.</i>	217
	{	LA FAUSSE AGNÈS, c., t. 2. T. XVI.	1
	{	LE TAMBOUR NOCTURNE, c. T. <i>id.</i>	93
	{	L'HOMME SINGULIER, c. T. <i>id.</i>	225
	{	LE DISSIPATEUR, com. T. <i>id.</i>	365
DEZÈDE.		AUGUSTE ET THÉODORE, c. T. XXXVIII.	119
DIDEROT.		LE PÈRE DE FAMILLE, dra. T. XXVI.	79
DORAT.		LA FEINTE PAR AMOUR, c. T. XXXIV.	155
DUCHÉ.		ABSALON, trag. T. X.	145
DUFRESNY. . .	{	L'ESPRIT DE CONTRADICTION,	
	{	com. T. XI.	5
	{	LE DOUBLE VEUVAGE, co. T. <i>id.</i>	59
	{	LA COQUETTE DE VILLAGE, c. T. <i>id.</i>	147
	{	LA RÉCONCILIATION NORMANDE,	
	{	com. T. <i>id.</i>	210
FABRE D'ÉGLAN- [TINE.]	{	LE DÉBIT, com. T. <i>id.</i>	319
	{	LE MARIAGE FAIT ET ROMPU,	
	{	com. T. <i>id.</i>	355
	{	LE PHILINTE DE MOLIÈRE, com.	
	{	T. XXXIX.	3
	{	L'INTRIGUE ÉPISTOLAIRE, c. T. <i>id.</i>	109
	{	LES PRÉCEPTEURS, com. T. <i>id.</i>	213

	LE RENDEZ-VOUS, c. T. XX. Pac.	111
FAGAN.	LA PUPILLE, com. T. <i>id.</i>	161
	LES ORIGINAUX, com. T. <i>id.</i>	221
	L'ÉTOURDERIE, com. T. <i>id.</i>	273
FAVART.	L'ANGLAIS A BORDEAUX, com. T. XXX.	193
	LES TROIS SULTANES, c. T. <i>id.</i>	259
FENOUILLOT DE FALBAIRE.	L'HONNÊTE CRIMINEL, com. T. XXXVIII.	205
FORGEOT.	LES RIVAUX AMIS, co. T. XXXV.	205
	LES ÉPREUVES, com. T. <i>id.</i>	249
GENEST.	PÉNÉLOPE, trag. T. II.	217
GOLDONI.	LE BOURRUBIENFAISANT, c. T. XXXIV.	148
GRESSET.	LE MÉCHANT, com. T. XXIII.	37
GUIMOND DE LA TOUCHE.	IPHIGÉNIE EN TAURIDE, trag. T. XXIV.	65
GUYOT DE MERVILLE.	LE CONSENTEMENT FORCÉ, com. T. XXII.	75
HAUTEROCHE.	LE DEUIL, com. T. III.	1
	CRISPIN MÉDECIN, com. T. <i>id.</i>	59
	LE COCHER SUPPOSÉ, com. T. <i>id.</i>	141
HOUDART DE LAMOTTE.	INÈS DE CASTRO, trag. T. XIV.	131
IMBERT.	LE JALOUX SANS AMOUR, co. T. XXXV.	73

LAFONT. . . .	{	LE NAUFRAGE, c. T. XIV.	Page 1
	}	LES TROIS FRÈRES RIVAUX, c. T. <i>id.</i>	41
LA FONTAINE.		LE FLORENTIN, com. T. II.	299
LAFOSSE.		MANLIUS, trag. T. X.	1
LAGRANGE DE CHANCEL.		AMASIS, tr. T. X.	73
		LE COMTE DE WARVICK, tragéd.	
		T. XXIX.	5
LA HARPE. . .	{	MÉLANIE, trag. T. <i>id.</i>	71
	}	PHILOCTÈTE, trag. T. <i>id.</i>	139
	}	CORIOLAN, trag. T. <i>id.</i>	191
	}	VIRGINIE, trag. T. <i>id.</i>	253
LANOUE. . . .	{	MAHOMET II, trag. T. XXII.	217
	}	LA COQUETTE CORRIGÉE, c. T. <i>id.</i>	293
LEFRANC DE POMPIGNAN.		DIDON, tr. T. XXII.	1
		LA FAMILLE EXTRAVAGANTE, com.	
		T. XIII.	5
LE GRAND. . .	{	L'ÂVEUGLE CLAIRVOYANT, c. T. <i>id.</i>	57
	}	LE ROI DE COCAGNE, com. T. <i>id.</i>	107
	}	LE GALANT COUREUR, co. T. <i>id.</i>	193
	}	LA NOUVEAUTÉ, com. T. <i>id.</i>	251
LEMIERRE. . .	{	HYPERMINESTRE, trag. T. XXIV.	136
	}	LA VEUVE DU MALABAR, tr. T. <i>id.</i>	205
LESAGE. . . .	{	CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE,	
	}	com. T. XII.	67
	}	TURCARET, com. T. <i>id.</i>	145
LONGEPIERRE.		MÉDÉE, trag. T. XII.	1

MARIVAUX. . .	{	LA SURPRISE DE L'AMOUR, com.	
		T. XVIII.	Page 5
		LE LIÈGE, com. T. <i>id.</i>	119
		LES FAUSSES CONFIDENCES, c. T. <i>id.</i>	181
		LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, com. T. <i>id.</i>	313
		L'ÉPREUVE, com. T. <i>id.</i>	425
MONTFLEURY.		LA FEMME JUGE ET PARTIE, com. T. II.	115
NIVELLE DE LA [CHAUSSÉE.	{	LE PRÉJUGÉ A LA MODE, c. T. XXI.	5
		MÉLANIDE, com. T. <i>id.</i>	117
		L'ÉCOLE DES MÈRES, com. T. <i>id.</i>	203
		LA GOUVERNANTE.	331
PIRON.	{	GUSTAVE-WASA, trag. T. XIX.	117
		LA MÉTROMANIE, com. T. <i>id.</i>	215
POINSINET.		LE CERCLE, com. T. XXVI.	247
POINSINET DE SIVRY.		BRISÉIS, tra. T. XXV.	1
POISSON. . . .	{	LE PROCUREUR ARBITRE, c. T. XIV.	201
		L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE, com. T. <i>id.</i>	251
PONT DE VEYLE.		LE SOMNAMBULE, c. T. XXII.	143
QUINAULT.		LA MÈRE COQUETTE, com. T. II.	1
		HEUREUSEMENT, co. T. XXVII.	3
ROCHON DE [CHABANNES.	{	LA MANIE DES ARTS, co. T. <i>id.</i>	35
		LES AMANTS GÉNÉREUX, c. T. <i>id.</i>	77
		LE JALOUX, com. T. <i>id.</i>	177

xiv TABLE DES AUTEURS DU SECOND ORD.

ROTROU. VENCESLAS, trag. T. I.	Page	223
SAINTFOIX. L'ORACLE, com. T. XXIII.		1
	{ SPARTACUS, trag. T. XXV.	79
	{ LES MOEURS DU TEMPS, c. T. <i>id.</i>	153
SAURIN.	{ BLANCHE ET GUISCARD, tr. T. <i>id.</i>	207
	{ BÉVERLEI, drame. T. <i>id.</i>	277
	{ L'ANGLOMANE, com. T. <i>id.</i>	373
SCARRON.	{ JODELET, com. T. I.	1
	{ DON JAPHET, com. T. <i>id.</i>	113
SEDAINE.	{ LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR,	
	{ drame. T. XXXI.	153
	{ LA GAGEURE IMPRÉVUE, c. T. <i>id.</i>	257
SÉGUR (de). LE RETOUR DU MARI, com. T. XL.		309
VAURE (du). LE FAUX SAVANT, com. T. XIX.		1

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.

TABLE DES PIÈCES

QUI COMPOSENT

LE RÉPERTOIRE DU THÉÂTRE FRANÇAIS.

TRAGÉDIES.

AESALON. Duche, 2 ordre. Tome X.	Page 145
ADÉLAÏDE DU GUESCLIN. Voltaire, tome 2, 1 or.	
T. XII.	1
ALEXANDRE. Racine, t. 1, 1 ord. T. VI.	79
ALZIRE. Voltaire, t. 2, 1 ord. T. XII.	81
AMASIS. Lagrange de Chancel, 2 ord. T. X.	73
ANDROMAQUE. Racine, t. 1, 1 ord. T. VI.	161
ANDRONIC. Campistron, 2 ord. T. III.	205
ARIANE. T. Corneille, 1 ord. Tome V.	1
ATHALIE. Racine, t. 3, 1 ord. T. VIII.	235
ATRÉE ET THYESTE. Crébillon, t. 1, 1 or. T. XV.	105
BAJAZET. Racine, t. 2, 1 ord. T. VII.	191
BÉRÉNICE. Racine, t. 2, 1 ord. T. VII.	115
BLANCHE ET GUISCARD, Saurin, 2 ord. T. XXV	207
BRISÉIS. Poinciset de Sivry, 2 ord. T. XXV.	1
BRITANNICUS. Racine, t. 2, 1 ord. T. VII.	21
BRUTUS. Voltaire, t. 1, 1 ord. T. XI.	179

CALISTE. Colardeau, 2 ord. T. XXVI.	Page	1
CATILINA. Crébillon, tome 3, 1 ord. T. XVII.		1
CID (le). P. Corneille, t. 1, 1 ord. T. I.		27
CINNA. P. Corneille, t. 1, 1 ord. T. I.		235
COMTE D'ESSEX (le). T. Corneille, 1 or. T. V.		87
COMTE DE WARWICK (le). La Harpe, 2 or. T. XXIX.		5
CORIOLAN. La Harpe, 2 ord. T. XXIX.		191
DIDON. Lefranc de Pompignan, 2 or. T. XXII.		1
ÉLECTRE. Crébillon, t. 1, 1 ord. T. XV.		183
ESTHER. Racine, t. 3, 1 ord. T. VIII.		163
GABRIELLE DE VERGY. De Belloy, 2 or. T. XXVIII		361
GASTON ET BAYARD. De Belloy, 2 ord. T. XXVIII.		179
GUSTAVE-WASA. Piron, 2 ord. T. XIX.		117
HORACE. P. Corneille, t. 1, 1 ord. T. I.		151
HÉRACLIUS. P. Corneille, t. 3, 1 ord. T. III.		101
HYPERMNESTRE. Lemierre, 2 ord. T. XXIV.		139
IDOMÉNÉE. Crébillon, t. 1, 1 ord. T. XV.		19
INÈS DE CASTRO. Houdart de Lamotte, 2 or. T. XIV.		131
IPHIGÉNIE. Racine, t. 3, 1 ord. T. VIII.		1
IPHIGÉNIE EN TAURIDE. Guimond de la Touche, 2 ord. T. XXIV.		65
MAHOMET. Voltaire, t. 2, 1 ord. T. XII.		273
MAHOMET SECOND. Lahoue, 2 ord. T. XXII.		217
MANLIUS. Lafosse, 2 ord. T. X.		1
MARIUS. De Caux, 2 ord. T. X.		221
MÉDÉE. Longepierre, 2 ord. T. XII.		1
MÉROPE. Voltaire, t. 3, 1 ord. T. XIII.		1
MITHRIDATE. Racine, t. 2, 1 ord. T. VII.		279
MORT DE CÉSAR (la). Voltaire, t. 3, 1 or. T. XIII.		97
MORT DE POMPÉE (la). P. Corneille, t. 2, 1 or. T. II.		209

MUSTAPHA ET ZÉANGIR. Champfort, 2 ordre.

T. XXIV. Page 71

NICOMEDE. P. Corneille, t. 4, 1 ord. T. IV. 1

OËDIPE. Voltaire, t. 1, 1 ord. T. XI. 17

ORESTE. Voltaire, t. 4, 1 ord. XIV. 1

ORPHANIS. Bliu de Sainmore, 2 ord. T. XXV. 1

ORPHELIN DE LA CHINE (l'). Voltaire, 1 ord.

T. XIV. 105

PÉNÉLOPE. Genest, 2 ord. T. II. 217

PHILOCTÈTE. La Harpe, 2 ord. T. XXIX. 139

PHÈDRE. Racine, t. 3, 1 ord. T. VIII. 81

PYRRHUS. Crébillon, t. 2, 1 ord. T. XVI. 235

PIERRE-LE-CRUEL. De Belloy, 2 or. T. XXVIII. 273

POLYEUCTE. P. Corneille, t. 2, 1 ord. T. II. 1

RHADANISTE ET ZÉNOBIE. Crébillon, t. 2, 1 ord.

T. XVI. 1

RODOGUNE. P. Corneille, t. 3, 1 ord. T. III. 1

SAPOR. Regnard, t. 3, 1 ord. T. XXVII. 209

SÉMIRAMIS. Crébillon, t. 2, 1 ord. T. XVI. 159

SÉMIRAMIS. Voltaire, t. 3, 1 ord. T. XIII. 149

SERTORIUS. P. Corneille, t. 4, 1 ord. T. IV. 97

SIÈGE DE CALAIS. De Belloy, 2 ord. T. XXVIII. 91

SPARTACUS. Saurin, 2 ord. T. XXV. 79

TANCRÈDE. Voltaire, t. 4, 1 ord. T. XIV. 191

THÉBAÏDE (la). Racine, t. 1, 1 ord. T. VI. 1

TRIUMVIRAT (le). Crébillon, t. 3, 1 or. T. XVIII. 87

TROYENNES (les). Châteaubrun, 2 or. T. XXIV. 1

VENCESLAS. Rotrou, 2 ord. T. I. 223

VEUVE DU MALABAR (la). Lemierre, 2 ordre.

T. XXIV. 205

VIRGINIE. La Harpe, 2 ord. T. XXIX.	Page 253
XERXÈS. Crébillon, t. 2, 1 ord. T. XVI.	73
ZAÏRE. Voltaire, t. 1, 1 ord. T. XI.	279
ZELMIRE. De Belloy, 2 ord. T. XXVIII.	5

COMÉDIES.

AMANTS GÉNÉREUX (les). Rochon de Chabannes, 2 ord. T. XXVII.	77
AMANTS MAGNIFIQUES (les). Molière, t. 5, 1 or. T. XXII.	361
AMOUR MÉDECIN (l'). Molière, t. 3, 1 or. T. XX.	269
AMPHITRYON. Molière, t. 4, 1 ord. T. XXI.	307
ANDRIENNE (l'). Baron, 2 ord. T. VII.	325
ANGLAIS A BORDEAUX (l'). Favart, 2 or. T. XXX.	193
ANGLOMANE (l'). Saurin, 2 ord. T. XXV.	373
ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME. Regnard, tome 1, 1. ord. T. XXV.	361
AUGUSTE ET THÉODORE. Dezède, 2 or. T. XXXVIII.	119
AVARE (l'). Molière, t. 5, 1 ord. T. XXII.	105
AVEUGLE CLAIRVOYANT (l'). Legrand, 2 or. T. XIII.	57
AVOCAT PATELIN (l'). Bruéys, 2 ord. T. IX.	275
BABILLARD (le). Boissy, 2 ord. T. XVII.	5
BAL (le). Regnard, t. 1, 1 ord. T. XXV.	85
BARBIER DE SÉVILLE (le). Beaumarchais, to. 1, 2 ord. T. XXXII.	169

TABLE DES PIÈCES.

xix

BOURGEOIS GENTILHOMME (le). Molière, tome 6, 1 ord. T. XXIII.	Page 1
BOURGEOISES A LA MODE (les). Dancourt, to. 2, 2 ord. T. VI.	1
BOURGEOISES DE QUALITÉ (les). Dancourt, to. 3, 2 ord. T. VII.	141
BOURRU BIENFAISANT (le). Goldoni, 2 ord. T. XXXIV.	143
CARNAVAL DE VENISE (le). Regnard, t. 3, 1 or. T. XXVII.	283
CERCLE (le). Poincinct, 2 ord. T. XXVI.	247
CHATEAUX EN ESPAGNE (les). Collin d'Harleville, t. 1, 2 ord. T. XXXVI.	207
CHEVALIER A LA MODE (le). Dancourt, t. 2, 1 or. T. V.	5
COCHER SUPPOSÉ (le). Hauteroche, 2 or. T. III.	141
COMTESSE D'ESCARBAGNAS (la). Molière, tome 7, 1 ord. T. XXIV.	105
CONCILIATEUR (le). Demoustier, 2 or. T. XL.	1
CONSENTEMENT FORCÉ (le). Ghyot de Merville, 2 ord. T. XXII.	75
COQUETTE CORRIGÉE (la). Lanoue, 2 or. T. XXII.	293
COQUETTE DE VILLAGE (la). Dufresny, 2 or. T. XI.	147
COQUETTE (la) ET LA FAUSSE PRUDE. Baron, 2 or. T. VIII.	155
CRISPIN MÉDECIN. Hauteroche, 2 ord. T. III.	59
CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE. Lesage, 2 or. T. XII.	67
CRITIQUE (la) DE L'ÉCOLE DES FEMMES. Molière, tome 2, 1 ordre. T. XIX.	243
CRITIQUE (la) DU LÉGATAIRE. Regnard, tom. 3, 1 ord. T. XXVII.	127

CURIEUX DE COMPIÈGNE (les). Dancourt, t. 3, 2 ord. T. VII.	Page 1
DÉDIT (le). Dufresny, 2 ord. T. XI.	319
DEHORS TROMPEURS (les). Boissy, 2 ord. T. XVII.	99
DÉMOCRITE. Regnard, t. 2, 1 ord. T. XXVI.	1
DÉPIT AMOUREUX (le). Molière, t. 1, 1 or. T. XVIII.	137
DEUIL (le). Hauteroche, 2 ord. T. III.	1
DEUX AMIS, (les). Beaumarchais, t. 1, 2 ord. T. XXXII.	123
DISSIPATEUR (le). Destouches, t. 2, 2 or. T. XVI.	365
DISTRAIT (le). Regnard, t. 1, 1 ord. T. XXV.	251
DON GARCIE DE NAVARRE. Molière, t. 1, 1 ord. T. XVIII.	339
DON JAPHET. Scarron, 2 ord. T. I.	113
DOM SANCHE D'ARAGON. P. Corneille, t. 3, 2 or. T. III	209
DOUBLE EXTRAVAGANCE (la). Bret, 2 or. T. XXIII.	169
DOUBLE VEUVE (le). Dufresny, 2 ord. T. XI.	59
DUPUIS ET DESRONAIS. Collé, 2 ord. T. XXX.	1
ÉCOLE DES BOURGEOIS (l'). D'Allainval, 2 or. T. XX.	1
ÉCOLE DES FEMMES (l'). Molière, t. 2, 1 or. T. XIX.	135
ÉCOLE DES MARIS (l'). Molière, t. 2, 1 or. T. XIX.	1
ÉCOLE DES MÈRES (l'). Nivelles de la Chaussée, 2 ord. T. XXI.	203
ENFANT PRODIGE (l'). Voltaire, t. 2, 1 or. T. XII.	169
ÉPOUX PAR SUPERCHERIE (l'). Boissy, 2 or. T. XVII.	205
ÉPREUVE (l'). Marivaux, 2 ord. T. XVIII.	425
ÉPREUVE RÉCIPROQUE (l'). Alain, 2 ord. T. XIV.	85
ÉPREUVES (les). Forgeot, 2 ord. T. XXXV	249
ÉSOPE A LA COUR. Boursault, 2 ord. T. IV	223
ÉSOPE A LA VILLE. Boursault, 2 ord. T. IV.	105

ESPRIT DE CONTRADICTION (l'). Dufresny, 2 ord.	
T. XI.	Page 5
ÉTÉ DES COQUETTES (l'). Dancourt, t. 2, 2 or. T. V.	229
ÉTOURDI (l'). Molière, t. 1, 1 ord. T. XVIII.	19
ÉTOURDERIE (l'). Fagan, 2 ord. T. XX.	273
FACHEUX (les). Molière, t. 2, 1 ord. T. XIX.	73
FAMILLE EXTRAVAGANTE (la). Legrand, 2 or. T. XIII.	5
FAUSSE AGNÈS (la). Destouches, t. 2, 2 or. T. XVI.	1
FAUSSES CONFIDENCES (les). Marivaux, 2 ord.	
T. XVIII.	181
FAUSSES INFIDÉLITÉS (les). Barthe, 2 or. T. XXXIV.	1
FAUX SAVANT (le). Du Vaure, 2 ord. T. XIX.	1
FEINTE PAR AMOUR (la). Dorat, 2 ord. T. XXXIV.	155
FEMME JUGE ET PARTIE (la). Montfleury, 2 or. T. II.	115
FEMMES (les). De Ségur, 2 ord. T. XL.	139
FEMMES SAVANTES (les). Molière, t. 7, 1 ord.	
T. XXIV.	1
FESTIN DE PIERRE (le). T. Corneille, 1 ord. T. V.	171
FESTIN DE PIERRE (le). Molière, t. 3, 1 or. T. XX.	151
FLORENTIN (le). La Fontaine, 2 ord. T. II.	299
FOLIES AMOUREUSES (les). Regnard, t. 2, 1 ord.	
T. XXVI.	157
FOURBERIES DE SCAPIN (les). Molière, t. 6, 1 ord.	
T. XXIII.	167
FRANÇAIS A LONDRES (le). Boissy, 2 or. T. XVII.	41
GAGEUR IMPRÉVUE (la). Sedaine, 2 or. T. XXXI.	257
GALANT COUREUR (le). Legrand, 2 ord. T. XIII.	193
GALANT JARDINIER (le). Dancourt, t. 3, 2 or. T. VII.	327
GEORGE DANDIN. Molière, t. 5, 1 ord. T. XXII.	1
GLORIEUX (le). Destouches, t. 1, 2 ord. T. XV.	81

GOUVERNANTE (la). Nivelles de la Chaussée, 2 or.	
T. XXI.	Page 331
GRONDEUR (le). Brueys, 2 ord. T. IX.	5
HEUREUSEMENT. Rochon de Chabannes, 2 ordre.	
T. XXVII.	3
HOMME A BONNES FORTUNES (l'). Baron, 2 or. T. VIII.	5
HOMME SINGULIER (l'). Destouches, t. 2, 2 ord.	
T. XVI.	225
IMPROMPTU DE CAMPAGNE (l'). Poisson, 1 or. T. XIV.	251
IMPROMPTU DE VERSAILLES (l'). Molière, t. 2, 1 or.	
T. XIX.	307
INCONSTANT (l'). Collin d'Harleville, t. 1, 2 ord.	
T. XXXVI.	5
INTRIGUE ÉPISTOLAIRE (l'). Fabre d'Églantine, 2 ord. T. XXXIX.	109
JALOUX (le). Rochon de Chabannes, 2 or. T. XXVII.	177
JALOUX DÉABUSÉ (le). Campistron, 2 ord. T. III.	283
JALOUX SANS AMOUR (le). Imbert, 2 or. T. XXXV.	73
JEU (le) DE L'AMOUR ET DU HASARD. Marivaux, 2 ord. T. XVIII.	313
JEUNE HÔTESSE (la). Carbon-Flins, 2 ord. T. XL.	241
JEUNE INDIENNE (la). Champfort, 2 or. T. XXXI.	1
JODELET. Scarron, 2 ord. T. I.	1
JOUEUR (le). Regnard, t. 1, 1 ord. T. XXV.	127
LÉGATAIRE UNIVERSEL (le). Regnard, t. 3 1 ord.	
T. XXVII.	1
LEGS (le). Marivaux, 2 ord. T. XVIII.	119
MAISON DE CAMPAGNE (la). Dancourt, t. 1, 2 or. T. V.	163
MALADE IMAGINAIRE (le). Molière, t. 7, 1 ord.	
T. XXIV.	149

MANIE DES ARTS (la). Rochon de Chabaunes, 2 or.	
T. XXVII.	Page 35
MARCHAND DE SMYRNE (le). Champfort, 2 ord.	
T. XXXI.	37
MARIAGE DE FIGARO (le). Beaumarchais, t. 2,	
2 ord. T. XXXIII.	1
MARIAGE DE LA FOLIE (le). Regnard, t. 2, 1 ord.	
T. XXVI.	245
MARIAGE FAIT ET ROMPU (le). Dufresny, 2 or. T. XI.	355
MARIAGE FORCÉ (le). Molière, t. 3, 1 ord. T. XX.	87
MARI RETROUVÉ (le). Dancourt, t. 3, 2 or. T. VII.	73
MÉCHANT (le). Gresset, 2 ord. T. XXIII.	37
MÉDECIN MALGRÉ LUI (le). Molière, t. 4, 1 or. T. XXI.	1
MÉLANIDE. Nivelle de Lachaussée, 2 or. T. XXI.	117
MÉLICERTE. Molière, t. 4, 1 ord. T. XXI.	83
MÉNECHMES (les). Regnard, t. 2, 1 or. T. XXVI.	269
MENTEUR (le). P. Corneille, t. 2, 1 ord. T. II.	101
MERCURE GALANT (le). Boursault, 2 ord. T. IV.	5
MÈRE COQUETTE (la). Quinault, 2 ord. T. II.	1
MÈRE JALOUSE (la). Barthe, 2 ord. XXXIV.	47
MÉTROMANIE (la). Piron, 2 or. T. XIX.	215
MISANTHROPE (le). Molière, t. 3, 1 ord. T. XX.	323
MOEURS DU TEMPS (les). Saurin, 2 ord. T. XXV.	153
MONSIEUR DE CRAC. Collin d'Harleville, t. 2,	
2 ord. T. XXXVII.	1
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. Molière, t. 5, 1 or.	
T. XXII.	157
MUET (le). Bruéys, 2 ord. T. IX.	113
NANINE. Voltaire, t. 3, 1 ord. T. XIII.	267
NAUFRAGE (le). Lafont, 2 ord. T. XIV.	1

NOUVEAUTÉ (la). Legrand, 2 or. T. XIII.	Page 251
OPTIMISTE (l'). Collin d'Harleville, t. 1, 2 ord.	
T. XXXVI.	83
ORACLE (l'). Saintfoix, 2 ord. T. XXIII.	1
ORIGINAUX (les). Fagan, 2 ord. T. XX.	221
PARTIE (la) DE CHASSE DE HENRI IV. Collé, 2 or.	
T. XXX.	75
PASTORALE COMIQUE. Molière, t. 4, 1 or. T. XXI.	119
PHILINTE (le) DE MOLIERE. Fabre d'Églantine,	
2 ord. T. XXXIX.	3
PHILOSOPHE MARIÉ (le). Destouches, t. 1, 2 or. T. XV.	81
PLAIDEURS (les). Racine, t. 1, 1 ord. T. VI.	247
PRÉCEPTEURS (les). Fabre d'Églantine, 2 ord.	
T. XXXIX.	213
PRÉCIEUSES RIDICULES (les). Molière, t. 1, 1 ord.	
T. XVIII.	243
PRÉJUGÉ (le) A LA MODE. Nivelles de la Chaussée,	
2 ord. T. XXI.	5
PRINCESSE D'ÉLIDE (la). Molière, t. 3, 1 or. T. XX.	1
PROCURER ARBITRE (le). Poisson, 2 ord. T. XIV.	201
PSYCHÉ. P. Corneille, t. 4, 1 ord. T. IV.	201
PSYCHÉ. Molière, t. 6, 1 ord. T. XXIII.	279
PUPILLE (la). Fagan, 2 ord. T. XX.	161
QUERELLES (les) DES DEUX FRÈRES. Collin d'Har-	
leville, t. 2, 2 ord. T. XXXVII.	207
RÉCONCILIATION NORMANDE (la). Dufresny, 2 or.	
T. XI.	210
RENDEZ-VOUS (le). Fagan, 2 ord. T. XX.	3
RETOUR DU MARI (le). De Ségur, 2 ord. T. XL.	309
RETOUR IMPRÉVU (le). Regnard, t. 2, 1 or. T. XXVI.	101

TABLE DES PIÈCES.

xxv

RIVAUX AMIS (les). Forgeot, 2 or. T. XXXV. Page	205
ROI DE COCAGNE (le). Legrand, 2 ord. T. XIII.	107
SÉDUCTEUR (le). De Bièvre, 2 ord. T. XXXVIII.	1
SÉRÉNADE (la). Regnard, t. 1, 1 ord. T. XXV.	25
SGANARELLE. Molière, t. 1, 1 ord. T. XVIII.	299
SICILIEN (le). Molière, t. 4, 1 ord. T. XXI.	133
SOMNAMBULE (le). Pont de Veyle, 2 or. T. XXIII.	143
SOUHAITS (les). Regnard, t. 3, 1 ord. T. XXVII.	157
SURPRISE DE L'AMOUR (la). Marivaux, 2 or. T. XVIII.	5
TAMBOUR NOCTURNE (le). Destouches, t. 2, 2 ord. T. XVI.	93
TARTUEE (le). Molière, t. 4, 1 ord. T. XXI.	177
TRIPLE MARIAGE (le). Destouches, t. 1, 2 or. T. XV.	7
TROIS COUSINES (les). Dancourt, t. 3, 2 ord. T. VII.	219
TROIS FRÈRES RIVAUX (les). Lafont, 2 ord. T. XIV.	41
TROIS SULTANES (les). Favart, 2 ord. T. XXX.	259
TURCARET. Lesage, 2 ord. T. XII.	145
TUTEUR (le). Dancourt, t. 2, 2 ord. T. VI.	145
VACANCES (les). Dancourt, t. 2, 2 ord. T. VI.	283
VENDANGES (les). Regnard, t. 3, 1 or. T. XXVII.	181
VENDANGES DE SURÈNE (les). Dancourt, t. 2, 2 or. T. VI.	215
VIEUX CÉLIBATAIRE (le). Collin d'Harleville, 2 or. T. XXXVII.	89

DRAMES.

BÉVERLEI. Saurin, 2 ord. T. XXV.	Page 277
EUGÉNIE. Beaumarchais, t. 1, 2 ord. T. XXXII.	3
HONNÊTE CRIMINEL (l'). Fenouillot de Falbaire, 2 ord. T. XXXVIII.	205
MÉLANIE. La Harpe, 2 ord. T. XXIX.	71
MÈRE COUPABLE (la). Beaumarchais, t. 2, 2 or. T. XXXIII.	237
PÈRE DE FAMILLE (le). Diderot, 2 ord. T. XXVI.	79
PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR (le). Sedaine, 2 ord. T. XXXI.	153

FIN DE LA TABLE DES PIÈCES.

NOTICE

S U R

ROCHON DE CHABANNES.

MARC-ANTOINE-JACQUES ROCHON DE CHABANNES naquit à Paris le 27 janvier 1730. Parmi ses premiers ouvrages on distingue sa satire sur les hommes. Cette pièce, intitulée *les Souhairs*, et imitée de Juvénal, parut, en 1758. Depuis cette époque, Rochon travailla pour le théâtre Français et pour l'Opéra. On voit encore à ce dernier, et toujours avec un nouveau plaisir, *Le Seigneur bienfaisant* et *les Prétendus*.

La première pièce que notre auteur donna au théâtre Français fut *Heureusement*, comédie en un acte, en vers, jouée le 29 novembre 1762 avec beaucoup de succès.

La Manie des Arts, ou *la Matinée à la mode*, comédie en un acte, en prose, mise au théâtre le 1^{er} juin 1763, fut dès-lors très bien accueil-

lie, ce qui n'empêcha pas Rochon d'y faire quelques changements qui ont contribué à la faire applaudir à toutes ses reprises.

Les Valets maîtres de la maison, comédie en un acte, en prose, fut donnée, pour la première fois, le 11 février 1768, et obtint onze représentations.

Le 10 décembre de la même année, parut *Hylas et Silvie*, pastorale en un acte avec des divertissements.

Les Amants généreux, comédie en cinq actes, en prose, fut mise au théâtre le 13 octobre 1774, et jouée douze fois avec un très grand succès.

L'Amour Français, comédie en un acte, en vers, représentée, pour la première fois, le 17 avril 1779, eut treize représentations consécutives; mais elle n'a point été reprise.

Le Jaloux, comédie en cinq actes, en vers, est la dernière que son auteur ait fait représenter au théâtre Français. Elle y parut, pour la première fois, le 11 mars 1784. Le 16 du même mois elle fut jouée à la cour, où elle obtint le succès le plus flatteur.

Rochon de Chabannes passa ses dernières années au sein de l'amitié, et mourut à Paris le 15 mai 1800, âgé de soixante et dix ans.

HEUREUSEMENT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le 29 novembre
1762.

PERSONNAGES.

M. LISBAN.

MADAME LISBAN.

LINDOR.

MARTHON.

PASQUIN.

La scène est dans l'appartement de madame Lisbon.

HEUREUSEMENT,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MADAME LISBAN, MARTHON.

Mme LISBAN.

Mon mari soupe-t-il aujourd'hui chez Dormène ?

MARTHON.

Oui, madame ; et de plus, malgré votre migraine, Il prétend, m'a-t-il dit, vous y donner la main.

Mme LISBAN.

Il le prétend, Marthon ? il le prétend en vain.
Cette femme m'ennuie, et je n'ai pas, ma chère,
Pour plaire à mon mari la force nécessaire
D'essuyer tous les jours le stérile entretien
De cette extravagante. Elle lui plaît : eh bien !
Qu'il y passe son temps et me laisse tranquille.
Mais laissons ce propos qui m'échauffe la bile ;
Et parlons d'autre chose.

MARTHON.

Oui, du petit cousin.

Mme LISBAN.

Eh mais ! qu'est devenu ce petit libertin ?
Qu'aura-t-il fait, Marthon ? N'es-tu pas étonnée

Que nous n'ayons pas vu Lindor de la journée?

MARTHON.

Non... il s'amuse ailleurs.

Mme LISBAN.

Marthon, l'aimable enfant!

Toujours dansant, chantant, sautant, gesticulant;

Révant, imaginant cent tours d'espièglerie;

Riant, riant sans cesse à vous en faire envie;

Parlant sans raisonner, mais déraisonnant bien;

Disant avec esprit une fadaise, un rien.

Ah! Marthon, à seize ans, et doué sans partage

Des agréments divins qui parent ce bel âge;

Que tout cela sied bien!... Oh! je raffolle, moi,

De ce petit fripon.

MARTHON.

Moi de même, ma foi.

Mais pour ma sûreté, lorsque je l'envisage,

Je voudrois lui trouver un air un peu plus sage.

Mme LISBAN.

Cela le gâteroit : il est charmant, Marthon.

MARTHON.

Il ne le sait que trop, le dangereux fripon.

Mme LISBAN.

J'en conviens : mais il mêle à cet enfantillage

Des sentiments si fiers d'honneur et de courage,

Que tout cela, Marthon, le rend intéressant.

MARTHON.

C'est un vrai polisson, un polisson charmant.

Il s'aime, il se contemple ; il court dans une glace

Admirer de son port l'élégance et l'audace;

Il nous fait remarquer sa jambe, son mollet :

« S'ils étoient emportés, dit-il, par un boulet,

« La, sérieusement ce seroit bien dommage.

« Eh bien ! j'aurois la croix, oui, la croix ; à mon âge

« La croix pour une jambe : ah ! de bon cœur, ma foi,

« Je les sacrifierois toutes deux pour le roi. »

Il tire son épée, et , bravant nos alarmes,

« Une, deux, trois, à vous, et rendez-moi les armes, »

Nous dit-il. Un fusil vient à frapper ses yeux,

Il le met sur l'épaule et fait le merveilleux,

Enfonce fièrement son chapeau sur la tête,

Va de droite et de gauche, avance un pas, arrête,

Nous ajuste, fait feu, s'amuse de nos cris,

Et vole dans nos bras pour calmer nos esprits.

Mme LISBAN.

Comme de vrais enfants, oui, nous jouons ensemble.

MARTHON.

Vous riez de ces jeux, madame, et moi j'en tremble.

Prenez-y garde au moins, s'il en est temps encor :

L'amour s'y mêlera sous les traits de Lindor.

Lindor est un enfant ; mais cet enfant sait plaire :

Craignez qu'il ne devienne un joujou nécessaire.

Mme LISBAN.

Oui, pour me réjouir il sera toujours bon ;

Mais pour m'intéresser... es-tu folle, Marthon,

De penser?...

MARTHON.

Eh ! mon dieu, je sais ce que je pense ;

Et rien n'est plus sensé... Point tant de confiance.

Est-ce un époux charmant qui doit vous rassurer ?

M^{me} LISBAN.

Mais, par respect pour moi, je le dois honorer.
Monsieur Lisban, Marthon, n'est pas un homme aimable,
Je le sais.

MARTHON.

Lui, madame, il se croit adorable.

M^{me} LISBAN.

Je connois là-dessus sa sotte vanité.

MARTHON.

De son petit mérite il est fort entêté.

M^{me} LISBAN.

il vise à la finesse, a la plaisanterie.

MARTHON.

C'est ce qui met le comble à sa maussaderie.
Avant que d'entreprendre un récit ennuyeux,
Il dit qu'il fera rire, et l'on bâille à ses yeux.
Il croit rendre rêveur un objet qu'il ennuie.
Quand on se rit de lui c'est une agacerie;
Le sexe se l'arrache et le trouve charmant.

M^{me} LISBAN.

Il m'aime par bonté comme on aime un enfant;
Et, sans rendre justice à ma délicatesse,
Il ne fait qu'à lui seul honneur de ma sagesse.
Nos âges, par malheur, ne se rapportent point

MARTHON.

Il n'entend pas raison, entre nous, sur ce point
Il est frais et gaillard, il s'admire sans cesse,
Et pense valoir mieux que toute la jeunesse.

M^{me} LISBAN.

Tu vois que mon époux est bien connu de moi :

Mais je n'en dois pas moins lui conserver ma foi ;
Je sais me respecter.

MARTHON.

C'est fort bien fait , madame.

Mais ne craignez-vous pas dans le fond de votre ame
Ce dangereux dégoût qu'un époux aujourd'hui
Avec trop de raison vous inspire pour lui ;
Et ce goût que Lindor, un jeune homme adorable?...

M^{me} LISBAN.

Mais je ne l'aime pas , rien n'est plus véritable.
Où prends-tu donc ce goût?... Un enfant de seize ans !

MARTHON.

Une femme de vingt. Voilà de braves gens
Pour combattre l'amour ! Grande disconvenance ,
Pour faire tant sonner votre âge et son enfance !

M^{me} LISBAN.

Il est entre nous deux des obstacles plus grands.
Si je me défiois de nos amusements ,
Je ne le verrois plus.

MARTHON.

Voilà comme les belles ,
Par pitié pour l'amour , osent présumer d'elles :
Ce n'est jamais leur faute.

M^{me} LISBAN.

Est sage qui le vent.

MARTHON.

Dites plus vrai , madame ; est sage qui le peut.

M^{me} LISBAN.

Tu plaisantes , Marthon ; et, malgré ton système ,
A toi je m'en rapporte ; oui , Marthon , à toi-même.

Il n'est pas que quelqu'un ne t'ait dit des douceurs :
Eh bien ! je gagerois que, ferme en tes rigneurs...

MARTHON.

Ne gagez pas.

Mme LISBAN.

Comment ! Perdrois-je ma gageure ?

MARTHON.

Non : mais vous gagneriez de si peu , je vous jure ,
Que je me garderois de tirer vanité
D'un triomphe si mince et si peu mérité.

Mme LISBAN.

Ainsi donc ta vertu , si j'en crois ton langage ,
A couru plusieurs fois les dangers du naufrage ?

MARTHON.

Elle a pensé périr.

Mme LISBAN.

Et mon petit parent ,

Il te faisoit la cour ; parle-moi franchement :
Marthon , qu'en dit ton cœur ?

MARTHON.

Je l'aime à la folie.

Il m'en conte , madame , il me trouve jolie.

Cela me fait plaisir. Mais quelqu'un vient à nous :
Ferme , tenez-vous bien ; c'est monsieur votre époux.

SCÈNE II.

M. LISBAN, MADAME LISBAN, MARTHON.

M. LISBAN.

Eh bien, quoi! qu'est-ce enfiu qu'une prompte migraine,
Qu'un bizarre refus de souper chez Dormène?

Ah! je vois ce que c'est, et j'en ris de bon cœur :

Un peu de jalousie altère ton humeur.

Tu ne saurois tenir ton époux en lisière ;

Il faut un peu... Tu ris? va, ne fais pas la fière.

C'est fort bien fait à toi de m'aimer tendrement :

Mais il me faut aimer plus raisonnablement ;

Me laisser, sans chagrin, sans crainte, sans murmure,

Aller, venir, courir, rôder à l'aventure.

Ne fais donc plus l'enfant, viens souper avec nous.

Mme LISBAN.

J'irois, si j'épronvois un sentiment jaloux.

Mais je suis rassurée.

M. LISBAN.

Eh! tu braves Dormène?...

Il faut donc te quitter, et croire à ta migraine.

Soit... A propos, sais-tu la nouvelle du jour?

Mme LISBAN.

Quoi?

M. LISBAN.

Tous les officiers ont ordre de la cour

De joindre leurs drapeaux et de partir sur l'heure.

M^{me} LISBAN.

Eh ! Lindor va partir ?

M. LISBAN.

Quoi ! veux-tu qu'il demeure ?

Eh mais ! ce départ-là paroît te chagriner ?

M^{me} LISBAN.

Je ne le cèle pas : faut-il s'en étonner ?

C'est un enfant, monsieur, que vous aimez, que j'aime.

M. LISBAN.

Oui ; mais il faut aimer cet enfant pour lui-même.

Et que seroit-ce donc que ton beau désespoir,

Si ton mari partoît ?

MARTHON.

Eh ! partez, pour le voir.

M. LISBAN, à Marthon.

Ma foi, qu'elle est heureuse étant ainsi formée,
Marthon, de n'avoir pas un mari dans l'armée !

(à sa femme.)

Mais la, console-toi du départ de Lindor ;

Ce n'est pas un mari que tu perds.

MARTHON, à part.

Le butor !

(haut.)

Si vous partiez, monsieur, jugez mieux de son ame,

Vous ne connoissez pas la force de madame ;

L'honneur la soutiendrait. Oh ! nous aurions ici

Bonne grace à trembler pour les jours d'un mari.

Des Françaises, morbleu !

M. LISBAN.

Quel beau zèle t'enflamme !

Marthon est un César; ma femme est une femme,
Et je te réponds bien de son foible pour nous.

(à sa femme.)

Adieu, tu reverras bientôt ton cher époux.
Je ne te donne pas le bonsoir, ma petite,
Je te le garde.

MARTHON.

Allez, nous vous en tenons quitte.

SCÈNE III.

MADAME LISBAN, MARTHON.

MARTHON.

Eh bien! vous n'aimez pas votre petit parent
Lindor, le beau cousin vous est indifférent;
Et déjà son départ...

Mme LISBAN.

Oui, sans doute, il m'afflige.

MARTHON.

Et vous regardez-vous encor comme un prodige?

Mme LISBAN.

Non : mais voyant partir Lindor pour les combats,
D'un peu d'émotion je ne me défends pas ;
Je crois innocemment pouvoir à sa jeunesse
Donner, sans en rougir, ces marques de faiblesse.

MARTHON.

Rien n'est plus naturel que ce petit chagrin ;
Mais méfiez-vous-en... Je vois venir Pasquin ;
Sachons ce qu'il nous veut. Quel important message...

SCÈNE IV.

MADAME LISBAN, PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Bonjour, Pasquin.

PASQUIN.

Bonsoir, nous partons.

MARTHON.

Bon voyage.

Tu nous apprends cela d'un air bien dégagé.

PASQUIN.

Nous sommes tous contents.

MARTHON.

On vous est oblige.

PASQUIN.

Nous partons pour l'armée, et tu le sais, ma chère,
C'est aller à la noce, en terme militaire.

Ah! si tu nous voyois dans un jour de combat!
Morbleu!

MARTHON.

Comment, Pasquin parle en brave soldat!
Cela lui sied fort bien.

PASQUIN.

Vraiment, j'ai du courage.
Et je compte marcher...

MARTHON.

Derrière le bagage.
Dis-nous: que fait Lindor? est-il bien affligé?

Vient-il? ne vient-il pas? De quoi t'a-t-il chargé?

PASQUIN.

D'une commission dont je sens la réponse.

MARTHON.

il veut vous voir, je gage.

PASQUIN.

Oui, Marthon.

MARTHON.

Je t'annonce

Qu'il nous fera plaisir; va le chercher.

Mme LISBAN.

Marthon,

Je n'y puis consentir.

MARTHON.

Le refus est fort bon!

Et pourquoi, s'il vous plaît, madame?

Mme LISBAN.

Par décence.

L'absence d'un epoux armant la médisance...

MARTHON.

Au moment d'un départ, et peut-être éternel,

Refuser de le voir! le trait seroit cruel.

Mme LISBAN.

Oui : mais lorsque j'y pense...

MARTHON.

Et vous êtes trop bonne :

Livrez-vous au conseil que votre cœur vous donne.

Un cousin...

Mme LISBAN.

Un enfant...

MARTHON.

On ne sauroit jaser.

M^{me} LISBAN.

Que l'on voit tous les jours...

MARTHON.

Eh ! oui, qui peut penser...

M^{me} LISBAN.

Le monde est si méchant !

MARTHON.

Il faut le laisser mordre.

Qu'il vienne ; et toi, va-l'en, de crainte d'un contre-ordre.

*(Pasquin sort.)*M^{me} LISBAN.

Eh mais ! vous décidez, Marthon, bien promptement.

MARTHON.

Eh mais ! c'est bien le cas de chicaner vraiment.

Eh puis ! on est parti... La, que pourriez-vous dire ?

M^{me} LISBAN.

Mais, te gronder, Marthon...

MARTHON.

Oui, me gronder pour rire.

M^{me} LISBAN.

Eh bien ! soit ; on ne peut, Marthon, te convertir :

Dès que Lindor viendra, qu'on me fasse avertir.

SCÈNE V.

MARTHON.

Elle craint le public beaucoup moins qu'elle-même :

Elle en tient pour Lindor ; oui, sans doute, elle l'aime.

Mais moi, suis-je plus brave? Ai-je plus de raison?
Il faut en convenir, ma foi, je crois que non.
Eh mais! me voilà bien, le bel amour! Qu'en faire?
L'absence en débarrasse avec un militaire.

SCÈNE VI.

MARTHON, LINDOR.

LINDOR.

Eh! bonjour, mon enfant.

MARTHON.

Voilà mon étourdi

LINDOR.

Laisse-moi t'embrasser.

MARTHON.

Vous êtes trop hardi.

LINDOR.

Tu plaisantes. Je viens, sous l'habit d'ordonnance,
De faire mes adieux presque à toute la France;
Et plein d'impatience à tes pieds je me rends.

MARTHON.

Après toute la France.

LINDOR.

Il est des soins decents.

Il falloit faire voir à la cour, à la ville,
Quo Lindor n'étoit pas un sujet inutile.
Il ne me reste plus qu'à prouver à Marthon...

MARTHON.

On ne me prouve rien.

LINDOR.

Tout de bon?

MARTHON.

Tout de bon.

Finissez...

LINDOR.

Le refus, sans doute, est pour la forme?

Comment me trouves-tu soas l'habit uniforme?

J'ai bon air, n'est-ce pas? Je veux que mes habits

Reviennent tout criblés de balles de fusils.

Ne nous attristons pas, point de mélancolie.

Parbleu! je vais entendre une belle harmonie,

Un tapage d'enfer... Nous ferons de beaux sauts.

Nous ne tirerons pas notre poudre aux moineaux.

Je viens en ce moment d'acheter une bête

Qui me secondera dans ces beaux jours de fête;

Un cheval de bataille, excellent, plein d'ardeur,

Et docile à la main d'un adroit conducteur:

Il est fier... comme moi; nous ferons des merveilles.

Je viens de lui tirer entre les deux oreilles

Vingt coups de pistolet, qui ne l'ont pas ému:

Nous serons bien ensemble; eh! Marthou, qu'en dis-tu?...

A propos, comment va la charmante cousine?

MARTHON.

Il est temps d'y penser.

LINDOR.

Ta friponne de mine

Me fait tout oublier.

MARTHON.

Mais vous n'y pensez pas:

Vous ne m'avez encor parlé que de combats.

LINDOR.

Oh ! je sens le reproche , et je prétends , ma reine...

MARTHON.

Eh ! pensez à madame , elle en vaut bien la peine.

LINDOR.

Eh mais ! j'y pense aussi : mais mon nouvel état...

Morbleu ! le bel habit que l'habit de soldat !

Tiens , de la tête aux pieds sans cesse je me mire.

Mais regarde-moi donc. Je veux que l'ou m'admire.

Ce chapeau sur les yeux ne me sied-il pas bien ?

Ne me donne-t-il pas un petit air vaurien ,

Un air audacieux qui sied au militaire ,

Un air de grenadier ?

MARTHON.

Oh ! vous aurez beau faire ,

Vous n'aurez jamais l'air que d'un homme charmant.

LINDOR.

Eh mais ! ce n'est pas là , Marthon , un compliment.

Si je n'impose pas par un bras formidable ,

Ce bras n'en sera pas trouvé moins redoutable.

MARTHON.

Pourra-t-il manier un sabre , un mousqueton ?

Le bel homme , ma foi !

LINDOR.

Tu plaisantes , Marthon.

Il faut , pour te punir de tant de défiance ,

il faut que je t'en fasse éprouver la puissance :

Point de quartier , je vais te traiter en hussard.

SCÈNE VII.

MADAME LISBAN, LINDOR, MARTHON.

*(Marthon pendant cette scène sort, rentre, fait arranger
une collation dans le fond du théâtre.)*

M^{me} LISBAN.

Que faites-vous ?

LINDOR.

On fait ses adieux quand on part.

M^{me} LISBAN.

Je le vois. Enfin donc vous partez pour l'armée ?

LINDOR.

Oui, cousine.

M^{me} LISBAN.

Votre ame en paroît bien charmée ?

LINDOR.

Audacieux amant, soldat vraiment français,
Je n'ai jamais formé que deux ardents souhaits,
De réduire une belle et venger ma patrie.
La moitié de mes vœux sera bientôt remplie :
Je pars, et je vaincrai. J'espère à mon retour
Joindre aux lauriers de Mars les myrtes de l'Amour.

M^{me} LISBAN.

Lindor...

LINDOR.

Présentement je n'ai pour avantage

Que des airs écoliers, ma figure, mon âge :
Aussi vous me traitez comme on traite un enfant.
Mais quand je reviendrai glorieux, triomphant,
Précédé du récit de mes hautes merveilles,
Dont on aura cent fois étourdi vos oreilles,
Votre cœur, palpitant de plaisir et d'amour,
Me pourra-t-il alors refuser du retour?
Que sait-on, ma cousine? Ah! si par aventure,
Je revenois couvert d'une heureuse blessure...
Ah! qu'un amant blessé me semble intéressant!
Si j'étois femme, moi, si j'avois un amant,
Ce seroit ma folie. O dieux! avec délices,
Je me retracerois ses nobles cicatrices;
J'aurois à les compter un plaisir inouï,
Et j'en serois moi-même orgueilleuse pour lui.
Je reviendrai blessé; n'en doutez point, cousine,
Et vous n'y tiendrez pas.

Mme LISBAN.

Ce discours m'assassine.

Allez, jeune insensé, faites votre devoir;
Mais cachez-moi des maux que je n'ose entrevoir.
J'ai bien assez de peine à soutenir l'usage
Des dangers infinis...

LINDOR.

Il faut tout mon courage
Pour pouvoir me résoudre à m'éloigner de vous.
Adieu, belle cousine, adieu, séparons-nous.
Souvenez-vous un peu d'un coësin qui vous aime :
Il reviendra fidèle, et digne de vous-même,

Le cœur préoccupé de vos divins appas.
 S'il est tué pourtant, il ne reviendra pas :
 Mais on vous remettra de ma part des tablettes,
 De mon amour pour vous confidentes discrètes.
 C'est une chose à voir que ces tablettes-là :
 C'est de l'amour pour vous, on n'y voit que cela ;
 Votre nom est par-tout ; les pages sont remplies
 De ce que nous avons dit ou fait de folies ;
 On y voit quel beau jour nous nous sommes connus,
 Les heureux jours depuis où nous nous sommes vus,
 Si c'étoit dans un cercle, ou bien en tête-à-tête ;
 Ces derniers sont marqués comme des jours de fête.
 Les heureux à-propos, les maudits contre-temps,
 Nos petits démêlés sans raccommodements,
 Mes larmes, mes regrets, mes soupirs, mes œillades,
 Vos soufflets d'ordonnance après mes embrassades,
 Mes serremens de mains, mes battemens de cœur
 Y sont comptés, datés dans un ordre enchanteur.

M^{me} LISBAN.

Il faut brûler, cousin, de pareilles sornettes.

LINDOR.

On me brûleroit vif plutôt que mes tablettes.

(Marthon se rapproche ici de madame Lisbon et de Lindor.)

M^{me} LISBAN.

Laissons cela, Lindor, et changeons de discours.

LINDOR.

Voyons, que dirions-nous de mieux que nos amours ?

M^{me} LISBAN.

Soupez-vous aujourd'hui ?

LINDOR.

Question fort touchante !

Je devrois pour cela vous quitter , ma parente

M^{me} LISBAN.

Vous ne feriez pas mal de suivre ce dessein ;

Car je ne soupe pas et vous mourrez de faim.

MARTHON.

Bon ! il mourra de faim ? A-t-on faim quand on aime ?

Vous soupçons en malade , il soupera de même.

(On apporte ici une collation.)

Allons... Qu'en dites-vous ?

LINDOR.

Je ne changerois pas

Ce dessert de l'amour , pour le plus beau repas.

Mais à propos... Comment... Qu'avez-vous ?

M^{me} LISBAN.

La migraine ;

Et comme mon époux est allé chez Dormène ,

(à Marthon.)

J'étois... Mais es-tu folle ? Il faut changer cela

LINDOR.

Tout comme vous voudrez ; pour moi je reste là.

Asseyons-nous , cousine : et toi , fais le service.

Nous aurons là vraiment un beau garçon d'office.

Allons , point de façons... Que cet instant est doux ,

Cousine , où je me vois tête à tête avec vous !

Je crois avec ma femme être dans mon ménage ;

Elle n'est pas parée , et m'en plaît davantage.

Un simple négligé par l'amour inventé

Relève innocemment l'éclat de sa beauté ;

Et je me flatte encor qu'on a pris pour me plaire
Le frais ajustement d'une simple bergère.

Eh ! pensez-vous aussi que je sois votre époux ?

Mme LISBAN.

Qu'y pourriez-vous gagner ?

LINDOR.

Des droits.

Mme LISBAN.

Y pensez-vous ?

Valent-ils les refus qu'une femme estimable
Fait souvent à l'amant qu'elle trouve adorable ?
Mais qu'avez-vous, Lindor, qui vous afflige ainsi ?
D'où vient que tout-à-coup votre front obscurci ?...

LINDOR.

Ah ! vous ne m'aimez pas.

Mme LISBAN.

Non comme vous, sans doute :

Je m'en garderai bien.

MARTHON.

On sait ce qu'il en coûte.

Mme LISBAN, *lui présentant quelque chose.*

Tenez.

LINDOR.

La belle main !

Mme LISBAN.

Finissez, Lindor.

LINDOR.

Non :

C'est trop me retenir, vous m'en ferez raison ;

Je ne puis résister au charme involontaire...

M^{me} LISBAN.

Mais vous devez du moins craindre de me déplaire.

MARTHON, *lui présentant un verre d'eau.*

Voici, mon beau monsieur, pour calmer vos esprits.

LINDOR.

Verse rasade, Hébé; je veux boire à Cypris.

M^{me} LISBAN.

Je vais donc boire à Mars.

MARTHON.

Qui vient troubler la fête?

Ciel! qu'entends-je? Un carrosse! à la porte il s'arrête;
Il entre: c'est monsieur... Où nous sauverons-nous?

M^{me} LISBAN.

Eh! pourquoi nous sauver?

MARTHON.

Moi, je crains son courroux.

M^{me} LISBAN.

Qui pourroit l'allumer?

MARTHON.

Comment! votre migraine,

Le refus de souper avec lui chez Dormène,
Lindor en ce moment tête à tête avec vous;
Voilà plus qu'il n'en faut pour fâcher un époux,
Pour perdre sans retour toute sa confiance.
Madame, fiez-vous à mon expérience.
Allons vite, Lindor, partez, suivez mes pas.

M^{me} LISBAN.

Eh mais! Marthon.

MARTHON.

Marthon ne vous écoute pas.

*(Marthon sort avec Lindor.)*M^{me} LISBAN.

Eh ! je les laisse aller... Mais quelle étourderie !...

SCÈNE VIII.

M. LISBAN, MADAME LISBAN.

M^{me} LISBAN.

Ah ! vous voilà ?

M. LISBAN.

Je viens te tenir compagnie.

M^{me} LISBAN.*(haut.)**(à part.)*

Vous me faites plaisir... Je ne sais quel parti,
Dans cette occasion, prendre avec mon mari.

M. LISBAN.

La joie, à mon aspect, dans tes regards éclate.
Tu ne m'attendois pas...

M^{me} LISBAN.

Votre retour me flatte,
N'en doutez point, monsieur.

M. LISBAN.

Je suis bien bon, dis-moi,
De revenir souper tête à tête avec toi.

M^{me} LISBAN.

Mais je ne soupe pas.

M. LISBAN.

Moi non plus ; mais je cause.

M^{me} LISBAN, *à part*.

Je vais lui déconvrir...

M. LISBAN.

Tiens , parlons d'une chose.

Tu ne rougis donc pas d'adorer ton époux ?

Mais rien n'est plus bourgeois. Sais-tu bien , entre nous ,

Qu'on en rit dans le monde , et qu'on dit sans mystère :

Il faut absolument qu'eusemble on les enterre ,

Ou que loiu de madame on exile monsieur ,

Pour pouvoir la former , humaniser son cœur ,

Et la mettre au courant... Que c'est une misère

Que tes opinions , ta gloire une chimère...

Que tu n'es bonne à rien dans la société

Depuis notre union ; que ta folle fierté ,

Ton amour suranné , tes tons de bienséance ,

Désolent tout le monde et demandent vengeance.

M^{me} LISBAN.

L'hymen m'nuit à vous , et je ne pense pas

Que l'on doive prétendre à mes foibles appas.

M. LISBAN.

Ainsi , Cléon , Durval , cette folle jeunesse ,

Qui compose ta cour , t'obsède , et me caresse :

Chacun doit trouver bon que ton cœur attendri ,

Malgré les mœurs du temps , lui préfère un mari ;

Que tout soit , en un mot , pour le pauvre bon homme :

Pour quel époux encore?... Un époux qui t'assomme ,

Un sot , un ennuyeux , un bavard , un oison.

N'est-ce pas, mon enfant? Quelle comparaison
Avec tous ces messieurs!

Mme LISBAN.

Je n'en dois faire aucune.

M. LISBAN.

Je les plains, s'ils n'ont pas de meilleure fortune.
Ils en savent bien long tous ces beaux messieurs-là.
T'ont-ils bien ennuyée?... Ah! conte-moi cela.
Quel est le plus adroit, Cléon, Durval, Forlise?
Je crois que ce dernier pare la marchandise;
Qu'il sait la débiter: il te chassoit de près;
Il doit être pique d'avoir perdu ses frais.
Forlise a de l'esprit, sa figure a des charmes.
Eh! que sais-je, peut-être a-t-il le don des larmes?
N'en a-t-il pas versé pour toucher ta vertu?
Et le petit Lindor, comment le traites-tu?
Comment s'en tire-t-il? Lui vient-il de l'andace?
Tu rougis... Quelle enfance!

Mme LISBAN.

Épargnez-moi, de grace,
De semblables discours.

M. LISBAN.

Oh! tiens, je n'aime pas
Ces superbes vertus qui font tant de fracas.

Mme LISBAN.

Vous y comptez pourtant.

M. LISBAN.

Oh! point... je te dévoile
Que je ne compte ici que sur ma bonne étoile.
Tiens, mon cœur: j'ai connu bon nombre de beautés;

Je leur ai fait cent tours, cent infidélités ;
J'étois un vrai fripon : eh bien ! pas une belle ,
Malgré des torts réels, n'a pu m'être infidèle.
Je te puis avouer, sans être fanfaron,
Que, quand je suis aimé, c'est, ma foi, tout de bon.
Ce n'est pas que je sois plus aimable qu'un autre ;
Chacun a son mérite, et l'on s'en tient au nôtre :
C'est un je ne sais quoi, qui, je ne sais comment,
Comme dit bien... Molière... assez comiquement...
Enfin tu comprends bien, n'est-il pas vrai, ma reine ?
Par exemple, tu vois si ton mari te gêne.
As-tu donné ce soir rendez-vous à quelqu'un ?
Suis-je de trop ? Je sors, si je suis importun.

M^{me} LISBAN.

Non, vous ne sauriez l'être, et c'est me faire outrage.

M. LISBAN.

Tu sens que tout ceci n'est qu'un pur badinage.

M^{me} LISBAN.

Oui, je le pense ainsi... Je vais me retirer.

Donnez-moi la main.

M. LISBAN.

Soit ; mais avant que d'entrer

Je vais chercher...

M^{me} LISBAN.

Quoi donc ?

M. LISBAN.

Pour t'amuser, ma chère,

Je veux te lire un conte...

M^{me} LISBAN.

A présent ? Pourquoi faire ?

M. LISBAN.

Un conte singulier, qu'on nomme *Heureusement*.

C'est un benêt d'époux qui rentre justement...

croit que son retour charme son Artémise,

lui tient de sots propos dont il la croit éprise :

Il lui dit des douceurs, comme nous autres fous

Nous pourrions tendrement nous en dire entre nous.

Non, rien n'est plus piquant : j'ai la tête remplie

De cette ingénieuse et charmante folie.

Je vais t'aller chercher ce petit conte-là ;

Il est dans le salon : cela te bercera.

SCÈNE IX.

MADAME LISBAN.

Il va tout découvrir... O dieux ! je suis perdue.

Eh ! devois-je, Lindor, te cacher à sa vue ?

Quelle imprudence, ô ciel ! qu'elle va me coûter !

Où me cacher ? Où fuir ? Dans quels bras me jeter ?

Je suis morte.

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE X.

M. LISBAN, MADAME LISBAN.

M. LISBAN, *éclatant de rire*.

Ha, ha, ha ! j'étoufferai de rire.

MME LISBAN.

Ciel ! qu'entends-je ! que vois-je ! et quel transport t'inspire ?

(avec la plus grande surprise.)

Il rit...

M. LISBAN, à part.

Ha, ha, ha, ha! j'en rirai plus d'un jour.

Mme LISBAN, à part.

Non, je ne conçois rien à ce joyeux retour.

Il faut le voir venir.

M. LISBAN, à part.

L'excellente aventure!

Mme LISBAN, à part.

Tout cela me paroît d'un assez bon augure.

M. LISBAN, à part.

Ah! le petit fripon! qui s'en seroit douté?

Il est d'assez bon goût; pas trop mal débuté!

(à sa femme.)

Mignonnette, sais-tu quel sujet me ramène?...

Ha, ha, ha! laisse-moi reprendre mon haleine.

Ma foi, je n'en puis plus.

Mme LISBAN, à part.

Que veut dire ceci?

Lindor aura trompé, sans doute, mon mari.

(à son mari.)

Eh bien! achevez donc. Si j'ose vous le dire,

Je ne couçois pas trop de quoi vous pouvez rire.

M. LISBAN.

Lindor...

Mme LISBAN.

Eh bien! Lindor? Parlez, expliquez-vous.

M. LISBAN.

Le cousin est ici; mais motus, taisons-nous:

Il est incognito. Ce n'est point pour ton compte.
Devine un peu, devine à qui le drôle en conte,
Quel est l'heureux objet qui l'attire en ces lieux.
Marthon, en ce moment recevoit ses adieux.

M^{me} LISBAN, *à part.*

Ah! je suis trop heureuse; à la fin je respire.
(*haut.*)

Vous m'étonnez... Comment... et que voulez-vous dire?

M. LISBAN.

Il faut tout t'expliquer. J'ai surpris le cousin
Aux genoux de Marthon; il lui baisoit la main.

M^{me} LISBAN.

Comment, chez vous?

M. LISBAN.

Voyez le grand malheur, madame!
J'aime mieux qu'on en conte à Marthon qu'à ma femme.
Enfin, pour t'achever mon histoire en deux mots,
Je suis pour la petite entré fort à propos.

M^{me} LISBAN.

Que sont-ils devenus?

M. LISBAN.

Ah! voilà l'impayable.

Quand ils m'ont vu paroître, ils ont cru voir le diable;
Et, s'échappant soudain, honteux d'être surpris,
Je les ai tous les deux poursuivis par mes ris.
Qu'une femme surprise est sotté, ma petite!
Mais quoi! ne veux-tu pas nous tenir un peu quitte
De cette gravité qui n'est pas de saison?
N'est-ce pas à propos reutrer dans sa maison

Pour mettre le bon ordre?... Hem! qu'en dis-tu?

M^{me} LISBAN.

Sans doute.

M. LISBAN.

C'est mettre, comme on dit, le renard en déroute.
Que devenoit Marthon? Eh! voilà justement,
Voilà, sur mon honneur, mon conte... *Heureusement.*
Peste! il vous connoît bien, l'auteur de cet ouvrage.
« Une femme est souvent plus heureuse que sage, »
Dit-il... Eh bien! Marthon nous démontre cela.
Rien n'est plus singulier que cette histoire-là.
Il faut être avec moi toujours sur le qui-vive :
On fait une sottise ; *heureusement* j'arrive.
Parbleu! j'ai le nez fin... Ne gronde pas Marthon :
C'est un malheur qui peut lui servir de leçon.
Voilà de ces hasards...

M^{me} LISBAN, *à part.*

Qui sauvent l'innocence
Du danger où souvent l'expose une imprudence.

M. LISBAN.

Si quelque fantaisie, un petit goût fripon,
Te prenoit pour quelqu'un, dis-le-moi sans façon ;
Que je ne vienne pas...

M^{me} LISBAN.

Vous, monsieur, au contraire.
Comptez que je prendrai tout le soin nécessaire
Pour sauver ma vertu d'un lâche attachement :
Mais, si je me pouvois oublier un moment,
Personne ne sauroit, en ce malheur extrême,

Plus à mon gré, monsieur, survenir que vous-même.

M. LISBAN.

Fort bien. Puissé-je donc, en cas d'évènement,
Rentrer comme aujourd'hui toujours *heureusement* !

FIN DE HEUREUSEMENT.

LA MANIE DES ARTS,
OU
LA MATINÉE A LA MODE,
COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, le mercredi
1^{er} juin 1763.

PERSONNAGES.

FORLISE.

UNE COMTESSE, bel esprit.

MADAME FORLISE, mère de Forlise.

UN PHILOSOPHE.

DU COLORIS, peintre.

ALLÉGRO, musicien.

UN GASCON.

DUMONT, valet de chambre de Forlise.

LAQUAIS, personnages muets.

La scène est dans un salon de M. Forlise.

LA MANIE DES ARTS.

OU

LA MATINÉE A LA MODE, COMÉDIE.

SCÈNE I.

Le théâtre représente l'appartement du protecteur; on y voit deux bureaux remplis de livres, de manuscrits, et de papiers de musique; plus loin on aperçoit un tableau sur le chevalet. Le salon est garni de fauteuils, d'instruments répandus çà et là.

LE PHILOSOPHE.

Ah! monsieur l'homme sensé, ou du moins qui vous piquez de l'être, vous avez fait là une belle démarche. Vous rencontrez Forlise dans une maison, on vous l'annonce comme un protecteur des arts; vous vous prévenez en sa faveur, il se passionne pour vous; il vous engage à le venir voir : vous n'hésitez pas à lui promettre, et vous voilà chez un protecteur artiste. Vingt instru-

ments de toutes les façons, répandus dans tous les coins et recoins du salon; de mauvaise musique étalée sur le bureau, et notée à la main; un tableau détestable placé sur le chevalet; tout m'annonce la manie de mon original, et le caractère de ses protégés, qui l'entretiennent sans doute dans autant de ridicules... Eh bien! qu'importe? il ne faut point perdre ses pas. Je comptois trouver un grand homme, des gens à talents; je verrai un nain, un pygmée monté sur des échasses, à qui des flatteurs persuaderont qu'il est véritablement grand: cela m'amusera; ce tableau peut mériter un coup d'œil philosophique; il est bon de voir de près certains ridicules, pour n'être pas tenté de les prendre soi-même. Voilà sans doute deux protégés de monsieur le marquis: ils s'avancent, écoutons-les. (*Il s'assied derrière un bureau.*)

SCÈNE II.

LE PHILOSOPHE, ALLÉGRO,
DU COLORIS.

ALLÉGRO, *s'avançant.*

Si c'est du bel air que de se faire attendre, il faut convenir que monsieur de Forlise attrape mieux cet air-là que personne.

DU COLORIS.

Il ne sait pas apparemment que le temps qu'un grand fait perdre à l'attendre est toujours employé à parler mal de lui.

LE PHILOSOPHE.

Bon.

DU COLORIS.

Je ne connois rien de plus ridicule que ce personnage.

ALLÉGRO.

Dites de plus impudent.

DU COLORIS.

Il a la manie de tout savoir, et ne sait rien.

ALLÉGRO.

Il veut être artiste, musicien; et nous le sommes pour lui.

LE PHILOSOPHE, *à part*.

Voilà deux lâches qui font le portrait d'un sot.

ALLÉGRO.

Et avec tout cela, il ne nous ménage pas.

DU COLORIS.

Il nous traite avec orgueil, avec mépris.

ALLÉGRO.

Il n'est pas jusqu'à ses valets qui ne nous mesurent du haut en bas.

LE PHILOSOPHE, *à part*.

Que je leur sais bon gré de leur insolence!

DU COLORIS.

Cependant monsieur s'habille, fait sa toilette, s'amuse avec ses chiens ou ses valets, dit une mauvaise plaisanterie qu'il veut que nous trouvions bonne, se lève, prétexte une affaire, nous tend la main, et nous renvoie.

ALLÉGRO.

Et monsieur Dumont, son valet de chambre?

DU COLORIS.

C'est encore un autre impertinent.

ALLÉGRO.

Il vous protège aussi.

DU COLORIS.

Il faut le ménager pour avoir l'oreille de son maître.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Monsieur Dumont doit valoir son pesant d'or.

DU COLORIS.

Patience, que j'aie fait mon chemin...

ALLÉGRO.

Que je me voie au-dessus de mes affaires...

DU COLORIS.

Comme je vous le mène, ce petit monsieur!

ALLÉGRO.

Comme je lui fais changer de ton! Je ne veux plus qu'on me parle musique.

DU COLORIS.

Ni moi, peinture.

ALLÉGRO.

Je me refuse aux empressements des sots.

DU COLORIS.

On me retient à dîner trois mois d'avance, et j'y manque.

ALLÉGRO.

Moi, j'y vais; mais c'est pour boire, manger et ne dire mot. Si je chante, ce n'est que par contradiction.

LE PHILOSOPHE.

Bravo! mes bons amis, bravo! rampants d'abord, impertinents après; c'est dans l'ordre: voilà le caractère des gens médiocres.

DU COLORIS.

Monsieur...

LE PHILOSOPHE.

Ah! ne vous fâchez pas; point d'aigreur: recevez de bonne grace l'apostrophe; vous le devez, du moins par politique. J'ai votre secret; et il ne tient qu'à moi d'en abuser pour vous perdre.

ALLÉGRO, à *Du Coloris*.

Il a raison, contraignons-nous.

LE PHILOSOPHE.

Point d'inquiétude: je n'ai point envie de vous brouiller. Vous êtes faits l'un pour l'autre. For-

lise vous traite comme vous le méritez, vous le traitez comme il le mérite; c'est à sa place. Je voudrois bien qu'il vînt à paroître, ce monsieur Forlise; vous feriez une bonne scène ensemble, je m'imagine. On ouvre.

SCÈNE III.

LE PHILOSOPHE, DUMONT,
DU COLORIS, ALLÉGRO.

DU COLORIS ET ALLÉGRO.

Ah! c'est monsieur Dumont.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Cette scène ne doit pas être moins curieuse: voyons le valet pour nous dispenser de voir le maître. (*Il s'assied.*)

DU COLORIS ET ALLÉGRO.

Serviteur à monsieur Dumont.

DUMONT.

Bonjour. Y a-t-il long-temps que vous attendez monsieur le marquis?

ALLÉGRO.

Eh! mais, il y a environ deux heures.

DUMONT.

Nous causions et nous riions ensemble.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Cela donne envie d'attendre.

DU COLORIS.

Vous êtes de ses amis, monsieur Dumont?

DUMONT.

Oui, nous vivons en assez bonne intelligence... Je lui passe ses défauts, il me corrige quelquefois des miens; mais tout cela se fait de la meilleure amitié du monde.

ALLÉGRO.

Il a bien raison de vous aimer, monsieur Dumont, il a bien raison de vous aimer; vous lui êtes fort attaché.

DUMONT.

Eh! mais, oui; il paie bien. Ce n'est pas l'intérêt qui me mène; mais il faut vivre, mes amis, il faut vivre.

DU COLORIS.

Sans doute. Mais c'est que monsieur le marquis ne se borne pas à lui donner des preuves de son amitié; c'est qu'il le considère, monsieur Allégro.

ALLÉGRO.

Je m'en suis aperçu comme vous.

DUMONT.

Messieurs...

DU COLORIS.

Il le consulte.

ALLÉGRO.

Il prend ses avis.

DUMONT.

Messieurs...

ALLÉGRO.

Il faut entendre monsieur Dumont parler musique !

DU COLORIS.

Et peinture , mon cher , et peinture !

ALLÉGRO.

Il a une oreille !

DU COLORIS.

Un coup d'œil !

DUMONT.

Allons , vous voulez rire... Mais si nous nous asseyions , nous causerions aussi à notre aise.

ALLÉGRO.

En effet , nous vous tenons debout.

DU COLORIS.

Voilà un siège , monsieur Dumont.

DUMONT *s'assied.*

Et vous ?

ALLÉGRO.

Ne prenez pas garde à nous.

DUMONT.

A la bonne heure.

LE PHILOSOPHE, *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce dernier trait ; les voilà debout devant monsieur Dumont.

ALLÉGRO.

Eh bien ! monsieur Dumont, que nous direz-vous de bon ? Verrons-nous aujourd'hui monsieur le marquis ?

DUMONT.

Un moment tout au plus ; car il a de grandes affaires.

ALLÉGRO.

Il est occupé sans doute du projet d'un petit opéra que nous avons concerté ensemble, et dont je viens lui montrer l'exécution.

DUMONT.

Il n'y pense plus aujourd'hui.

DU COLORIS.

Je me suis aperçu qu'il avoit retouché notre tableau, et il m'attend sans doute.

DUMONT.

Non ; il ne vous attend ni l'un ni l'autre. Il attend monsieur Dorilas pour mettre la dernière main à une tragédie qu'il a composée ce matin. Je ne m'y connois pas ; mais, en vérité, c'est la plus belle chose du monde... Mais quel est cet original, cette espèce d'ours qui se tient tapi

dans un coin, nous observe, et paroît se moquer de nous? Se croiroit-il déshonoré de me faire une révérence? (*au philosophe.*) Monsieur, peut-on savoir?...

LE PHILOSOPHE, à *Dumont.*

Pourquoi je n'ai pas volé au-devant de vous, comme ces messieurs?... Vous en méritez bien la peine, mon ami, car vous êtes bon à voir : mais, tenez, je vois aussi bien de loin que de près.

DUMONT, à *part.*

Cet homme-là se moque de moi.

LE PHILOSOPHE.

Non ; je vous admire : vous jouez le rôle de votre maître si parfaitement, si parfaitement, que ces messieurs prennent le change. Oh ! il faut avoir de véritables talents pour jouer ainsi la comédie.

DUMONT, à *part.*

Il me feroit perdre mon crédit, il faut l'expédier. (*haut.*) Votre nom, monsieur, pour que je vous annonce.

LE PHILOSOPHE.

Non, mon ami : je ne veux pas voir votre maître ; je doute qu'il puisse valoir mieux que vous. Je suis resté par curiosité ; elle est satisfaite. Adieu.

SCÈNE IV.

DUMONT, DU COLORIS, ALLÉGRO.

DUMONT.

Voilà un homme singulier, messieurs.

ALLÉGRO.

A qui le dites-vous ?

DUMONT.

Il m'a étourdi.

DU COLORIS.

On le seroit à moi.

DUMONT.

Si j'avois su à qui j'avois affaire...

ALLÉGRO.

A un fou.

DUMONT.

Je l'ai pensé de même.

DU COLORIS.

Il faut passer quelque chose à ces gens-là.

DUMONT.

Aussi, vous voyez comme je me suis conduit.

ALLÉGRO.

Nous avons admiré votre retenue.

DUMONT.

Il ne faudroit pas me marcher sur le pied.

DU COLORIS.

On passeroit mal son temps.

DUMONT.

Je ne suis pas brutal; mais... Ah! j'aperçois monsieur le marquis; je vais vous présenter.

SCÈNE V.

FORLISE, *suivi d'un nombreux domestique*;
ALLÈGRO, DU COLORIS, DUMONT.

FORLISE.

Mille pardons, messieurs, mille pardons. (*à Dumont, en lui donnant un rouleau de papier.*)
Tenez, monsieur Dumont.

DUMONT.

Malepeste! c'est la tragédie.

FORLISE.

Point de curiosité, mons Dumont : mettez tout cela sur mon bureau.

DUMONT, *à Du Coloris.*

Il ne veut pas que je lise sa pièce; tantôt il me forcera de l'écouter.

FORLISE, *à ses gens.*

Qu'on m'habille. (*aux protégés.*) Vous permettez? (*à Dumont.*) A propos, as-tu porté ce livre chez la duchesse?

DUMONT.

Oui ; je lui ai dit qu'il étoit d'un de vos amis, et qu'il falloit qu'elle le trouvât bon.

FORLISE.

A merveille.

DUMONT.

Elle m'a remis celui-ci, qu'il faut que vous trouviez mauvais.

FORLISE.

C'est juste... Eh bien ! mon cher monsieur Du Coloris, que dites-vous de notre tableau ? avez-vous remarqué?...

DU COLORIS.

Des changements considérables.

FORLISE.

Dont vous êtes content, sans doute...

DU COLORIS.

Mais, oui ; l'on ne peut nier...

FORLISE.

Dumont, je sors à trois heures ; ayez soin d'en prévenir mon cocher.

DUMONT.

Mais, monsieur le marquis, vous ne sauriez sortir...

FORLISE, à Dumont.

Comment?... (à ses gens.) Mon habit... Vous ne finissez pas, entre nous, ce que vous faites,

mon cher Du Coloris, vous ne finissez pas; ce tableau avoit grand besoin d'être retouché... Je ne saurois sortir, monsieur Dumont? Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

DUMONT.

Pour une petite bagatelle.

FORLISE.

Une petite bagatelle? On saura sans doute cette petite bagatelle?

DUMONT, *avec un geste d'impatience de ne pouvoir lui répondre.*

C'est...

FORLISE, *à ses gens.*

Ma montre... Apportez-vous notre opéra, mon cher Allégro?

ALLÉGRO.

Le voici.

FORLISE.

Qu'est-ce qui me retient donc, monsieur Dumont? qu'est-ce qui me retient donc? Répondez.

DUMONT.

A qui répondre?

FORLISE, *à Allégro.*

Avez-vous fait copier les parties?

ALLÉGRO.

Oui, monsieur.

FORLISE, à *Dumont*.

Je ne me souviens d'aucun engagement... Parle donc.

DUMONT.

Il faudroit être sûr que vous m'écoutassiez.

FORLISE.

J'écoute.

DUMONT.

Vous avez...

FORLISE, au musicien.

Nous avons un ballet à la fin ?

ALLÉGRO.

Un grand chœur.

FORLISE, à *Dumont*.

Eh bien ! achève donc. J'ai?...

DUMONT.

Du monde à dîner.

FORLISE, à *Allégro*.

Un grand chœur : cela fera un grand effet. (à *Dumont*.) Du monde à dîner, dis-tu ? Quel contre-temps ! Il faut pourtant que je sorte , mons Dumont : comment faire ? J'ai promis à Montfort de l'aller voir ; c'est un jeune artiste que je veux mettre en réputation : c'est une visite essentielle ; cela marquera.

DUMONT.

Vous êtes bien embarrassé. Envoyez votre

carrosse à sa porte; cela lui fera autant d'honneur que si vous y alliez vous-même.

FORLISE.

Oui, l'on peut en effet... Rien de mieux raisonné... Tu as un gros bon sens qui m'étonne quelquefois. (*à part.*) Il faut pourtant que je me débarrasse de ces messieurs. (*haut.*) Voilà donc notre opéra, mon cher? Je verrai cela à tête reposée... De l'émulation, monsieur Du Coloris, de l'émulation. Adieu : je ne vous retiens pas. Il y a long-temps que vous m'attendez, j'en suis honteux... Monsieur Allégro, en vous en allant, remettez les parties copiées à mes musiciens, et dites-leur qu'ils ne s'écartent pas. Si j'ai un moment à moi, je les ferai avertir. Nous exécuterons quelques morceaux de notre opéra. Je vous baise les mains; au revoir... J'irai vous rendre visite au premier jour.

DUMONT.

Oui, nous enverrons le carrosse.

ALLÉGRO.

Nous reviendrons vous faire notre cour.

FORLISE.

Vous savez bien que je ne veux pas qu'on me fasse la cour : regardez-moi comme votre ami l'un et l'autre, je vous en conjure. Venez dîner ici quand vous voudrez; je suis au désespoir de

ne pouvoir vous retenir aujourd'hui. Serviteur : nous parlerons musique et peinture une autre fois ; je vous laisse aller. Venez revoir votre tableau, et vous votre opéra ; vous ne les reconnoîtrez plus. (*Le peintre et le musicien sortent.*)

SCÈNE VI.

FORLISE, DUMONT.

DUMONT.

Voilà des gens bien reçus pour avoir attendu trois heures !

FORLISE.

Ils s'en vont les plus contents du monde... (*appelant un de ses gens.*) Holà ! hé ! quelqu'un ? Si Dorilas vient, qu'on le laisse entrer... Ma tragédie l'étonnera, sur ma parole. Comment ai-je pu trouver un pareil sujet ? Non, je n'en reviens pas. Qu'on dise qu'il n'y a plus rien de neuf ; oui, pour des esprits stériles ; mais pour ces heureux génies favorisés des cieux... Monsieur Dumont, il faut passer aux Français, leur demander lecture de ma part pour Dorilas : je veux lui faire présent de ma tragédie.

DUMONT.

Monsieur le marquis est magnifique.

FORLISE.

Quel début ! Il fixera votre attention, messieurs les comédiens, il fixera votre attention ; vous prêterez l'oreille à Dorilas. Il fera tomber la navette de vos mains, mesdames ; vous n'aurez pas envie de vous regarder pour vous faire rire ; vous pleurerez, morbleu ! vous pleurerez. Et vous, messieurs, vous ne vous amusez pas long-temps de l'embarras, de la modestie, ou des prétentions de l'auteur ; il vous attendrira, il vous subjuguera. Je vous entends d'ici vous récrier, vous extasier. « Bon ! eneor mieux ! à miracle ! à merveille !
« j'étouffe, je n'en puis plus ; laissez-nous respirer : c'est du Corneille, du Racine, du Crébillon, du Voltaire ! Cela ira aux nues ! Voila ce
« qui s'appelle une tragédie ! C'est un fier génie
« que eet homme-là ! Au scrutin, messieurs : point
« de scrutin ; enregistrons. Faites copier les rôles,
« monsieur l'auteur. A qui destinez-vous la princesse, l'amant, le tyran ?... » Que d'embrassades, de la part des dames, je vous ménage là, monsieur Dorilas ! Que de compliments vous allez recevoir de ces messieurs ! La louange, la flatterie, le miel coulent de toutes les bouches. Vous sortez, vous descendez les marches de la comédie ; c'est un consul romain qui descend du Capitole : on vous précède, on vous entoure, on vous suit ;

votre triomphe est écrit sur tous les fronts, et sur le vôtre particulièrement, monsieur l'auteur. Les oisifs du café sont sous les armes, et vous attendent. Quel moment ! quelle sortie ! Je ne sais pas comment un auteur peut quitter ce jour-là la porte de la comédie.

DUMONT.

Voilà qui est beau : mais quand la pièce est refusée ?

FORLISE.

C'est un courtisan disgracié à qui tout le monde tourne le dos ; il descend les marches de la comédie sans escorte, l'œil morne, et la tête baissée ; sort sans regarder devant ni derrière lui, à droite ni à gauche, et file le long du mur : mais Dorilas n'éprouvera point ce revers, je t'en réponds. Voyons, continuons ce que nous avons si bien commencé. Dumont, ne m'interromps plus : mon démon me saisit, j'entre en verve ; écrivons.

DUMONT, *à lui-même.*

Si je faisais aussi des vers ? Qu'est-ce qui m'en empêche ? En les faisant recorriger par un autre, cela n'est pas difficile. Monsieur Dorilas aura bien la complaisance de faire pour moi ce qu'il fait pour mon maître... Poétisons... Mais pour qui ? Comment ! pour Philis... ma maîtresse : elle

a un petit nez retroussé bien capable d'ouvrir la veine.

FORLISE.

Quelle rapidité! quelle foule d'idées! Comme cela se présente!

DUMONT.

Voilà une plume, de l'encre, du papier; il y aura bien du malheur, si je ne fais pas des vers avec tout cela. Il faut d'abord se frotter le front, se ronger les doigts, regarder le ciel, fixer les yeux en terre, frapper du pied, battre la muraille de sa tête, marcher à grands pas, s'arrêter tout court; s'asseoir, tantôt sur une chaise, tantôt sur une autre: essayons toutes ces manières là... Bon! je commence à entrevoir quelques idées; promenons-les pour les étendre... m'y voilà...

De même qu'un taureau...

Mais cette comparaison - là effrayera ma maîtresse... Tout coup vaille; écrivons.

FORLISE.

Voyons, que j'arrange ma situation, que je mesure un peu l'étendue de la scène pour mon coup de théâtre... Bon... il y aura de la place; l'effet sera merveilleux... On auroit mis là autrefois du sentiment, le cri de la douleur, du désespoir; mais nous nous y entendons bien mieux

aujourd'hui. Une déclamation, un coup d'œil philosophique; voilà ce qu'il faut.

DUMONT.

De même qu'un taureau bondissant dans les airs...

FORLISE.

Courage! Forlise.

DUMONT.

Courage! Dumont.

FORLISE.

Que je suis content de moi!

DUMONT.

Que je suis enchanté de ma petite personne!
Je me caresserois, je me baiserois volontiers.

FORLISE.

Comment ai-je pu trouver cela?

DUMONT.

Comment l'esprit humain peut-il aller jusque-là?

FORLISE, *embrassant son papier.*

O trop heureux Forlise!

DUMONT, *le regardant.*

C'est encore apparemment une des cérémonies de la magie. (*faisant comme son maître.*) O trop heureux Dumont!... En effet, je sens que cela m'échauffe l'imagination... O trop heureux Dumont!

FORLISE.

Voilà de quoi faire tourner la tête à toutes nos femmes.

DUMONT.

Je ne sais si la tête en tournera à Philis ; mais elle m'en tourne , à moi.

FORLISE.

Je ne me possède pas... Je suis dans une ivresse...

DUMONT.

Et moi, je suis comme un homme ivre-mort. Ce que c'est que la poésie !

FORLISE.

Si Dumont n'étoit pas si bête...

DUMONT.

Si mon maître ne croyoit pas avoir tant d'esprit...

FORLISE.

Je lui lirois ce morceau.

DUMONT.

Je lui ferois voir ce petit plat de mon métier.

FORLISE.

Mais non ; il ne sentira point.

DUMONT.

Mais non ; il se moquera de moi.

FORLISE.

Dumont , te tairas-tu ?

DUMONT.

Non, ma Philis, non...

FORLISE, *se levant.*

Comment, non?... Maraud!

DUMONT.

Monsieur, je parlois à Philis.

FORLISE.

Qu'est-ce à dire, à Philis?

DUMONT.

Ce sont de petits vers.

FORLISE.

Je crois, Dieu me pardonne, que le maroufle.

DUMONT.

Oni, monsieur.

FORLISE.

Ah! voyons cela, monsieur Dumont, voyons cela.

DUMONT.

Eh! mais, cela n'est pas si mauvais que vous vous l'imaginez bien.

FORLISE.

Tu te fâches? Prends la peine d'aller bouter et extravaguer plus loin, et laisse-moi.

DUMONT, *à lui-même.*

Extravaguer ici tout seul, à la bonne heure.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FORLISE.

J'ai fait assez de noir avec ma tragédie. Changeons d'occupation pour nous distraire. (*Il se met au chevalet, après le tableau de M. Du Coloris.*) Ah! monsieur Du Coloris, que vous me donnez de peine! Mais je vous rendrai un homme célèbre, en dépit de vous-même. (*Il prend la palette, et donne quelques coups de pinceau au tableau.*) C'est Prométhée qui vient, un flambeau à la main, animer la peinture. Quel jour j'ai répandu sur ce tableau! quel feu! quelle ame! Il semble que la déesse respire.

SCÈNE VIII.

FORLISE, DUMONT, LA COMTESSE.

DUMONT, *annonçant.*Madame la comtesse. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FORLISE, LA COMTESSE, DUMONT.

FORLISE, *surpris en se levant.*

Eh! madame, comment jusqu'ici?

LA COMTESSE.

Oui : votre salon est plein ; votre frère en fait parfaitement les honneurs, et j'ai esquivé la compagnie pour venir vous surprendre dans vos hautes occupations.. Mais comment, monsieur le marquis, vous peignez ! Eh ! mais, je ne vous connoissois pas encore ce talent.

FORLISE.

Ah ! comtesse, ce sont des essais d'écolier.

LA COMTESSE.

Qui valent des coups de maître... Je suis jalouse de ce tableau d'imagination. Allons, remettez-vous à votre place, et moi je vais m'asseoir ici. Peignez-moi.

FORLISE, *très embarrassé.*

Eh ! mais, vous n'y pensez pas, et je ne suis pas assez habile...

LA COMTESSE.

Pour attraper une femme. Nous verrons. (*s'asseyant et s'arrangeant.*) Me voilà bien, commencez : si vous vous y prenez mal, on vous le dira.

FORLISE.

Mais je n'ai pas de toile.

LA COMTESSE.

Eh bien ! effacez cette tête, et mettez-moi à la place.

FORLISE.

Mais c'est une tête de caractère.

LA COMTESSE, *avec un peu d'humeur.*
Vous verrez que je n'ai pas de caractère.

FORLISE.

Non ; vous êtes trop jolie.

LA COMTESSE.

Il a quelque raison.

FORLISE.

Et puis avez-vous des heures à me donner ?

LA COMTESSE.

Des moments, passe. M'en voilà dégoûtée.
(*Elle vole au bureau de Forlise.*) Avez-vous là
quelque chose de nouveau ?

FORLISE, *à la comtesse, qui ravage tout sur
le bureau.*

Ah ! comtesse, prenez garde.

LA COMTESSE.

Je ne touche à rien ; je n'en veux qu'à cette
musique.

FORLISE.

C'est un petit opéra.

LA COMTESSE.

Vous avez fait un opéra, monsieur le marquis ?
Voyons, voyons. Comment ! mais cela me paroît
très agréable ; voilà une ariette tout-à-fait de
mon goût.

FORLISE.

Si vous vouliez nous la chanter?...

LA COMTESSE.

M'accompagnerez-vous?

FORLISE.

Volontiers, comtesse. C'est une bergère à qui le réveil vient d'effacer l'image de son amant. (*Il essaie de jouer du violon.*) Je ne suis pas en train, je ne sais ce que j'ai dans les doigts... Dumont?

DUMONT.

Monsieur?

FORLISE.

Mes musiciens sont-ils là?

DUMONT.

Les voilà: il y a une heure qu'ils attendent pour répéter votre opéra.

FORLISE.

Qu'ils jouent, acte premier, scène troisième, après l'air de basse-taille. Allons, messieurs.

LA COMTESSE *chante.*

Sommeil, pourquoi me fuyez-vous?

Je ne retrouve plus Silvandre;

Silvandre étoit à mes genoux,

Je ne retrouve plus Silvandre.

Silvandre étoit à mes genoux,

Il me pressoit de me rendre,

Il me fixoit d'un air si doux,
Il me parloit d'un ton si tendre.

Sommeil, etc.

(*Dumont, qui n'est pas fort content de la musique de son maître, sort avec humeur.*)

SCÈNE X.

FORLISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *continuant.*

Il ravissoit, ce cher amant,
Mon cœur, mes sens, et mon oreille :
Toujours le bien vient en dormant,
Et les regrets quand on s'éveille.

Et les regrets quand on s'éveille ! Cela est vrai,
mon cher marquis, cela est vrai ; je l'ai éprouvé
plusieurs fois.

FORLISE.

Comment trouvez-vous mon ariette ?

LA COMTESSE.

Charmante.

FORLISE.

Je ne l'ai pas encore retouchée.

SCÈNE XI.

FORLISE, LA COMTESSE, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, c'est madame votre mère.

FORLISE.

Eh bien ! faites entrer.

LA COMTESSE.

La fâcheuse rencontre ! Que vient-elle faire ?

FORLISE.

Comtesse , un moment est bientôt passé.

LA COMTESSE.

Ah ! je vais rejoindre la compagnie.

FORLISE.

Non, de grace ! Ce sont des conseils, des remontrances ou des sollicitations pour des protégés, car ma mère a aussi des protégés ; et votre présence à coup sûr abrègera sa visite.

LA COMTESSE.

A la bonne heure ; mais je m'enfuis, si elle ne finit pas.

SCÈNE XII.

MADAME FORLISE, LA COMTESSE,
FORLISE.

M^{me} FORLISE.

Mon fils, je viens vous parler en faveur d'un homme d'un vrai mérite, vous engager à lui rendre service, à le présenter au ministre : c'est un homme essentiel, rempli de bonnes vues, qui n'a jamais rêvé qu'au bien de sa patrie et de ses concitoyens. Des établissements utiles et glorieux; des projets de réforme et d'amélioration dans les finances; d'excellentes observations sur le commerce, l'agriculture et le défrichement des terres : voilà les pièces de son portefeuille, les trésors qu'il a amassés depuis vingt ans; il faut lui en faire faire la distribution.

FORLISE.

Tenez, ma mère, les systèmes, les grandes idées, les choses qui ont l'air du bien public, échauffent votre imagination; mais moi, je me défie de tous ces grands raisonneurs.

M^{me} FORLISE.

Vous, mon fils, examinez, jugez par vous-même.

FORLISE.

Eh bien ! soit : nous verrons, nous examinerons, nous jugerons. Envoyez-moi cet homme-là ; qu'il vienne me voir, que nous causions un peu ensemble.

M^{me} FORLISE.

Ce n'est pas un homme à se morfondre dans une antichambre, je vous en avertis. Il est fier, d'un caractère un peu dur... Il faut...

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas que monsieur le marquis aille le trouver, le prévenir, lui offrir sa protection ?

M^{me} FORLISE.

Et pourquoi non, madame ? Il faut quelque fois déterrer le talent, aller au-devant du mérite. L'homme pour qui je m'intéresse craint le mépris des sots, le jargon des beaux esprits, la table des riches, l'audience des grands, et la toilette des femmes.

LA COMTESSE.

Et avec toutes ces belles frayeurs-là on n'attrape rien : les places se donnent aux gens qui les demandent, les sollicitent.

M^{me} FORLISE.

Quelquefois à ceux qui les méritent. Il est encore des riches et des grands qui ne donnent pas

aux flatteurs et aux sots les places qui appartiennent au mérite et à la vertu. Vous les voyez chercher avec empressement le grand homme, lui tendre une main bienfaisante, le protéger, l'enhardir, et vaincre sa misanthropie par la délicatesse de leur procédé. Ils dédaignent l'encens, les petits soins, et la servile adulation des gens médiocres; ils estiment, ils aiment même la franchise et la simplicité des hommes de génie. Voilà les protecteurs que je révère, voilà ceux à qui je voudrois que vous ressemblassiez, mon fils: ce sont les soutiens des arts et de la littérature; les autres en sont les fléaux et les destructeurs. Le véritable protecteur est un dieu bienfaisant, qui purge un champ de mauvaises herbes pour en ranimer les plantes salutaires.

FORLISE.

C'est le mieux du monde, madame, et je conviens avec vous qu'il est glorieux de s'intéresser pour un homme de mérite; je pense même à cet égard que votre protégé exige tous mes soins: mais j'ai peu de crédit, je n'importune guère le ministre...

LA COMTESSE.

Ah! pour cela rien de plus vrai, madame. Tenez, il y a six mois que je persécute monsieur le marquis pour présenter un de mes protégés au

ministre, et je ne saurois en venir à bout... C'est pourtant un homme charmant que mon protégé; il a fait des vers délicieux pour ma petite chienne.

M^{me} FORLISE.

Je ne croyois pas mon fils si raisonnable, madame; ce seroit mal faire sa cour au ministre que de lui présenter votre protégé.

LA COMTESSE.

Comment, madame?

M^{me} FORLISE.

Permettez-moi de ne vous en pas dire davantage. Je vous laisse, mon fils; je me flatte que vous ne m'oublierez pas, et que vous aurez égard à ma recommandation... Adieu... Ne me reconduisez pas... mes gens sont là... Vous avez du monde... Demeurez... je le veux...

(Elle sort.)

LA COMTESSE.

Heureusement, nous voilà débarrassés.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, FORLISE, UN GASCON.

LE GASCON.

Serviteur à l'honorable compagnie. J'entre sans façon; j'ai eu le bonheur, monsu, d'échap-

per à vos valets, et jé viens mé présenter à vous avec confiance. Jé né vous aurois peut-être pas vu d'aujourd'hui, si j'avois rencontré lé moindre de vos gens, votre petit houssard; car avant que ces messieurs s'avisent d'annoncer un galant homme, qué vous leur fassiez réponse, et qu'ils s'avisent dé nous la porter, dién mé damne, la justice féroit vendre les terres d'un Gascon par décret.

FORLISE.

Je serois fâché, monsieur, que leur impertinence m'eût privé du plaisir...

LE GASCON.

Eh donc! jé lé crois bien. Jé viens vous rendre un petit service.

FORLISE.

A moi, monsieur? Eh! comment reconnoître?...

LE GASCON.

Point dé reconnoissance. J'ai appris dé par lé monde qué vous aviez besoin d'un secrétaire.

FORLISE.

Il est vrai.

LE GASCON.

Vous êtes un homme dé mérite, vous avez des talents, des connoissances; jé né suis pas un sot, un ignorant. Eh bien! jé viens mé présenter.

FORLISE.

Vous?

LE GASCON.

Moi-même. Personne n'est plus en état qué moi dé vous dire à quoi jé suis propre et cé qué jé vaux.

FORLISE.

Mais, monsieur...

LE GASCON.

On né sé lone pas ordinairement, jé lé sais; mais, quand on veut sé faire connoître tout d'un coup, il faut bien faire les honneurs dé sa personne.

LA COMTESSE.

Il a quelque raison.

LE GASCON.

Jé n'ai dé recommandation qué moi-même, et cé petit placet dé ma façon, dont jé veux vous régaler.

FORLISE.

Madame, qu'en dites-vous? monsieur veut vous régaler d'un placet.

LE GASCON.

Jé mé flatte qu'il vous fera plaisir.

LA COMTESSE.

C'est un fou dont il faut se débarrasser.

LE GASCON.

C'est un placet en vers , madame.

LA COMTESSE.

Un placet en vers , monsieur ?

FORLISE.

L'idée est neuve.

LA COMTESSE.

Originale , plaisante. (*à Forlise.*) Ce pourroit être un homme d'un vrai mérite , monsieur le marquis.

FORLISE, *à la comtesse.*

Nous pourrions bien en avoir été la dupe. (*au Gascon.*) Voyons votre placet , monsieur , nous vous écoutons.

LA COMTESSE.

Nous sommes tout oreille.

LE GASCON.

Jé commence : écoutez.

Jé suis faisneur dé petits vers ,
 Et dé bourgeoises comédies .
 Compositeur dé petits airs ,
 Dé parades , dé parodies ;
 Rieur et bouffon excellent ,
 Lé singe d'une compagnie ,
 Jé possède l'heureux talent
 D'amuser un grand qui s'ennuie .
 J'ai fait rire à temps un Anglais

Qui songeoit à ses funérailles,
Un Allemand, un Hollandais,
Un ministre allant à Versailles...
Plaise, de grace, à monseigneur
Laisser, du haut de sa grandeur,
Tomber un regard protecteur
Sur son très humble serviteur.

LA COMTESSE.

A miracle! voilà qui est charmant, délicieux,
divin! c'est le plus joli placet du monde!

FORLISE.

On ne sauroit demander mieux.

LA COMTESSE.

Avec plus d'esprit.

FORLISE, *à la comtesse.*

Et à plus de titres, s'il tient tout ce qu'il promet. Mais c'est un homme impayable.

LE GASCON.

Jé passe.

LA COMTESSE.

Voilà mon protégé, moi, voilà mon protégé.
Je veux avoir votre placet; vous me le copierez,
monsieur.

LE GASCON.

Oui, madame: jé ferai plus, j'aurai soin de
vous lé noter. Jé l'ai mis en musique.

FORLISE.

En musique?

LE GASCON.

Oui, monsu.

LA COMTESSE.

Votre placet en musique? Oh! je vais raffoler de vous, mon cher petit monsieur. Son placet en musique, monsieur le marquis! Oh! il n'y a rien au-dessus de cela. Si vous ne le prenez pas, monsieur le marquis, je le prends, moi... Votre air? votre air, mon cher monsieur? Ne nous faites pas languir.

LE GASCON.

J'en ai justement sur moi les parties copiées; j'é vais les distribuer à vos musiciens, si vous le trouvez bon, et nous exécuterons ensemble mon petit placet.

(Il chante.)

Jé suis faiseur, etc.

LA COMTESSE.

Bravo! de mieux en mieux! l'air surpasse les paroles; on n'y tient pas... C'est un homme unique, incomparable. Hâtez-vous de vous l'attacher; craignez qu'on ne vous l'enlève, qu'on ne vous l'arrache...

FORLISE.

Je commence à sentir, comme vous, tout le prix de cette acquisition.

LE GASCON.

Cé n'est pas tout encore : c'est qué l'air est dansant, et qué j'en ai fait une danse dé caractère.

LA COMTESSE.

Eh! mais, voilà qui est d'une folie unique. Voyons, dansons le placet.

FORLISE.

Très volontiers, cela sera charmant; allons.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, FORLISE, LE GASCON,
DUMONT.

DUMONT.

Vous êtes servi, monsieur le marquis.

FORLISE.

Remettons la danse du placet après dîner. Al-lons, comtesse. Monsieur, j'accepte vos services; nous suivez-vous?

LE GASCON.

Jé mé garderai bien dé refuser cet honneur.

Air des petits ballets.

Allons dans un brillant salon
Préférable au sacré vallon ;
Allons dans un brillant salon
Nous asseoir à côté d'Apollon.

Les neuf sœurs qu'on adore au Parnasse
A Vénus y céderont la place ,
Et l'eau qu'on y boit ne servira plus
Que pour mettre au frais la liqueur de Bacchus.

Allons dans un brillant salon , etc.

(Ils sortent tous trois en dansant et chantant.)

FIN DE LA MANIE DES ARTS.

LES
AMANTS GÉNÉREUX,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 13 octobre
1774.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE BRUXHAL.

TÉLEIM, major d'un régiment prussien, amoureux de Minna.

VERNER, maréchal des logis du régiment du major.

L'HÔTE.

JUSTIN, valet du major.

UN DOMESTIQUE du comte de Bruxhal.

LA COMTESSE MINNA DE BARLEIM, nièce du comte.

FANCHETTE, femme de chambre de Minna.

GARÇONS de l'hôte, }
GENS du comte, } personnages muets.

La scène est à Berlin, dans un hôtel garni, et représente un salon meublé modestement, qui conduit à plusieurs appartements.

LES
AMANTS GÉNÉREUX,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

L'HÔTE, UN DOMESTIQUE *en livrée* ;
GARÇONS *d'auberge* et GENS *de livrée*, per-
sonnages muets.

(*L'hôte entre, suivi de quelques uns de ses garçons, qui sont en veste, en bonnet, en tablier vert, et de quelques gens de livrée portant des valises.*)

L'HÔTE, à ses garçons.

Allons, grand feu par-tout : que le sommelier, le cuisinier et l'écuyer ne s'écartent pas, et soient aux ordres des illustres étrangers qui nous arri-

vent. (à un des domestiques.) Qui sont vos maîtres?

LE DOMESTIQUE.

De grands seigneurs.

L'HÔTE.

Tant pis : cela fait beaucoup de bruit et peu de dépense. (aux domestiques portant des valises.) Attendez, attendez un moment ici, messieurs ; on va vous faire passer là-dedans. (au domestique.) Nous donnons à vos maîtres l'appartement d'un officier disgracié qui loge ici depuis longtemps ; et nous le plaçons un peu plus haut : mais encore faut-il bien le déménager pendant son absence, et avoir soin de ses effets ; car vous n'en répondriez pas, messieurs.

LE DOMESTIQUE.

Ce ne seroit pas la peine de les trouver.

L'HÔTE.

Je le conçois. (à ses garçons.) Qu'on donne à ces gens-ci de mauvais lits et de bon vin, afin qu'ils s'amuseut plutôt à boire qu'à dormir. (au domestique.) Vos maîtres seront bien, auront de bons lits, des appartements commodes. C'est le meilleur hôtel garni de Berlin. C'est ici que logent tous les princes d'Allemagne, et j'ai eu l'honneur d'y recevoir les ministres de France et de l'empereur.

LE DOMESTIQUE.

Il vous manquoit d'avoir reçu monsieur le comte.

L'HÔTE.

A la bonne heure. Fait-il de la dépense? Aime-t-il la bonne chère?

LE DOMESTIQUE.

Il boit et mange en Allemand, et paie en Anglais.

L'HÔTE.

Oh! s'il fait de la dépense, je le traiterai comme une altesse: cela ne nous coûte rien à nous autres, et nous donnons ici du monseigneur à tous les aventuriers qui voyagent avec des ducats, quoique nous apprenions de leurs gens que ce sont des marchands de Londres ou de Paris.

LE DOMESTIQUE.

Fort bien.

L'HÔTE.

Monsieur le comte est donc un gros seigneur, qui fait de la dépense et qui paie? C'est bon à savoir. Et cette personne qui voyage avec lui, est-ce sa femme, sa fille, ou bien sa bonne amie?... Elle est jolie, au moins.

LE DOMESTIQUE.

C'est sa nièce. Il n'a jamais voulu se marier,

parcequ'il n'y avoit pas de parti assez noble pour lui en Allemagne.

L'HÔTE.

Quel malheur pour sa postérité!

LE DOMESTIQUE.

Mais au reste c'est un bon humain que le comte de Bruxhal... Il est un peu fier, un peu prompt, un peu brutal; mais il vous donne un soufflet, un coup de pied, et un ducat en même temps.

L'HÔTE.

Et un ducat en même temps? Oh! le marché est bon. Et sa nièce, donne-t-elle des soufflets et des ducats?

LE DOMESTIQUE.

Oh! elle donne, elle, des ducats et de bonnes paroles. C'est la plus douce, la plus aimable, la plus modeste, et la plus honnête personne du monde.

L'HÔTE.

Et comment vit-elle avec son oncle?

LE DOMESTIQUE.

Comme on vit avec un oncle dont on attend toute sa fortune... Mais les voici.

(*Les garçons de l'auberge se retirent.*)

SCÈNE II.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE,
L'HÔTE, *et les GENS de livrée.*

LE COMTE, *avec humeur.*

Eh bien ! où est donc cet appartement qu'on nous fait attendre là-bas depuis trois quarts d'heure?... L'hôte se moque-t-il ?

L'HÔTE.

Pardonnez, monseigneur... Encore un moment, et je suis en état de vous recevoir comme vous le méritez. Je fais déménager un officier...

MINNA, *à l'hôte.*

Voilà ce qu'on vient de nous dire, et j'en suis vraiment fâchée : j'aurois bien voulu, monsieur l'hôte, que vous n'eussiez pas dérangé cet officier.

L'HÔTE.

Oh ! les officiers, madame, sont accoutumés à camper et à décamper... Et ce sont mes affaires, après tout.

LE COMTE.

Oui, oui, ce sont les affaires de l'hôte, ma nièce ; et vous n'auriez pas dû vous en mêler.

L'HÔTE.

Notre officier se fâchera, s'il vent ; je m'en

embarrasse peu. Je n'ai pas osé lui dire de s'en aller; mais il décrédite ma maison, et je ne serois pas fâché qu'il prît son parti.

LE COMTE.

Comment?

L'HÔTE.

Ah! c'est une longue histoire, une histoire de corps... et si elle pouvoit intéresser votre excellence...

LE COMTE.

Une affaire d'honneur?

L'HÔTE.

Non; il se bat tant qu'on veut : mais il aime l'argent; et au fond je ne le blâme pas. Il y a été attrapé; voilà le mal. Il n'y a que les maladroits qui aient tort. Tant y a que tout le monde lui tourne aujourd'hui le dos, et que plusieurs de ses camarades et de ses meilleurs amis même viennent de quitter ma maison, pour n'être pas dans le cas de le voir, de le rencontrer, ni même de le saluer.

LE COMTE.

Eh bien! ma nièce, vous avez fait là une belle étourderie d'avoir envoyé chez cet homme!

MINNA.

Lui faire des excuses d'avoir pris son apparte-

ment!... Il n'y a pas d'inconvénient à cette démarche; et nous ne devons pas entrer...

LE COMTE.

Oh! non, nous ne devons rien examiner. Il est du régiment (*bas, à sa nièce*) du major; et il faut, à quelque prix que ce soit...

L'HÔTE.

C'est un homme poli, au reste, et qui sait vivre.

LE COMTE.

Aux dépens d'autrui.

MINNA.

Eh! mon oncle, nous avons appris, aux dépens d'un ami bien respectable, à nous méfier du jugement des hommes!... Celui-ci n'est peut-être pas moins malheureux que le major Téléim.

L'HÔTE, *avec vivacité*.

Le major Téléim? Eh! mais... c'est...

MINNA.

Eh! qui sait même, mon oncle?...

LE COMTE.

Es-tu folle!... Je voudrais bien que le faquin s'avisât de me parler ainsi du major Téléim... Je le ferois mourir sous le bâton.

L'HÔTE, *à part*.

Gardons-nous de lui dire que c'est lui-même... J'allois faire une belle sottise!

LE COMTE.

Achevez de me déménager votre officier, et jetez-moi par la porte ou par la fenêtre tout ce qui peut appartenir à ce fripon-là.

L'HÔTE, *à part.*

Je n'ai garde de rien laisser chez lui qui puisse le faire reconnoître, et me procurer les hono-
raires de mon panégyrique.

LE COMTE.

Qu'il n'ait rien à réclamer ici, et qu'il se dispense de nous remercier de nos politesses, entendez-vous?

L'HÔTE.

Je ferai en sorte que vous n'entendiez seulement pas parler de lui. (*Aux domestiques du comte.*) Allons, messieurs, suivez-moi. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

LE COMTE.

Nous allons avoir une visite de cet officier.

MINNA.

Eh bien! mon oncle, nous le recevrons.

LE COMTE.

J'aimerois mieux recevoir le diable qu'un mal-

honnête homme. Vous ne saurez pas ce qu'est devenu Téléim : j'en suis fâché. Tâchez de le découvrir par un autre moyen, à la bonne heure : je vous aiderai même volontiers dans vos recherches. Mais...

MINNA.

Mais, mon oncle, cet officier... si c'étoit...

LE COMTE.

C'est un fripon... Ne m'en parle plus. Il n'est pas le seul, au reste, qui puisse nous donner des nouvelles du major Téléim... Et je t'en promets, moi, aujourd'hui, dans l'instant même. On saura ce qu'il est devenu à la cour, et j'y vole. Ferme la porte sur le nez à notre officier, s'il se présente; et moi, je vais aller servir Téléim. Je n'ai quitté la Saxe que pour lui, et on m'écouterà sans doute ici : je parlerai haut, du moins.

FANQUETTE.

Oh! nous n'en doutons pas.

LE COMTE.

Oui, je dois justice à Téléim, et je la lui rendrai. J'irai au directeur de la guerre; j'irai au roi, s'il le faut, et je lui dirai : « Vous n'avez pas
« un plus honnête homme que Téléim dans votre
« royaume; c'est un sujet fidèle, un ennemi gé-
« néreux : rendez-lui ses biens, son honneur, son
« état, et placez-le auprès de vous; vous ne sau-

« riez mieux faire ; les honnêtes gens sont rares ,
« et sur-tout à la cour. »

MINNA.

Ah ! mon oncle , adoucissez...

LE COMTE.

Je n'adoucirai rien. Je dirai au roi : « On vous
« a trompé. Vous avez cru les accusateurs ou
« plutôt les ennemis de Téléim. Ils vous ont per-
« suadé que sa conduite n'étoit pas nette dans
« les contributions qu'il avoit levées sur nous pen-
« dant la dernière guerre, et que l'on trouveroit
« chez lui des traces de ses connivences avec
« nous. Vous avez fait enlever ses papiers, et
« vous l'avez condamné sur un billet qui ne
« prouve que sa bienfaisance et son humanité.
« Vous aviez laissé Téléim maître de se contenter
« de telles contributions, s'il ne pouvoit en ob-
« tenir de plus fortes : Téléim a exécuté vos or-
« dres ; il s'est borné à la dernière extrémité ,
« et, après même avoir vérifié l'excès de notre
« misère, à exiger la moins onéreuse de vos de-
« mandes. Mais cette demande étoit encore bien
« au-dessus de nos forces, et il faut que vous
« sachiez comment il nous a mis en état de vous
« obéir. Nos bailliages avoient en vain représen-
« té à Téléim l'impossibilité de vous satisfaire ; il
« les avoit en vain menacés d'une exécution mili-

« taire; tous nos citoyens, les mains jointes et
« levées vers lui, l'implorant au nom de l'Être
« suprême, de l'humanité, et de vous-même,
« sire, attendoient ce qu'il alloit résoudre, la
« flamme, le pillage, et la mort, qu'il retenoit en-
« core, et qu'ils voyoient errer autour de lui:
« Téléim écarte cette scène d'horreur, porte la
« joie et la consolation dans l'ame de tant de
« malheureux, délie en pleurant les cordons de
« sa bourse et complète avec eux la somme que
« vous en exigiez. Voilà la dette des Saxons et le
« crime du major Téléim; la reconnoissance que
« tout un peuple lui a signée à genoux, et non,
« comme on a voulu le faire croire ici, le sa-
« laire de ses perfides complaisances envers les
« bailliages. Que votre majesté répare ses torts;
« c'est le plus beau droit de l'autorité et la plus
« belle action que puisse faire un souverain.
« Qu'elle les répare, ou nous les réparerons pour
« elle. Oui, votre majesté peut garder le billet
« que nous avons fait à Téléim, et que la calom-
« nie et la bassesse ont porté au pied de son
« trône; mais nous paierons toujours à ce brave
« officier les deux mille pistoles qu'il nous a
« avancées, et rien n'effacera jamais la recon-
« noissance de nos cœurs. »

MINNA.

Ah! mon oncle, que vous êtes bon et généreux! On voit combien la vertu vous enflamme. Mais prenez garde d'irriter notre juge : il faut parler aux rois avec tant de ménagement!..

LE COMTE.

Eh! pourquoi donc? Tous ces ménagements trahissent toujours la vérité; et je ne mets au-dessous de celui qui approche des rois, et la leur déguise, que le souverain qui ne veut pas l'entendre.

MINNA.

Mon oncle, vous avez raison; mais vous aimez Téléim, et vous devez craindre de le compromettre en voulant le servir.

LE COMTE.

Qu'est-ce à dire, le compromettre en voulant le servir? Me prenez-vous pour un sot, un idiot? Ah! voilà comme les enfants en veulent toujours savoir plus long que nous! Eh bien! servez Téléim, conduisez cette grande affaire (*le comte s'assied*); je ne m'en mêle plus.

FANCHETTE, à part.

Elle n'en iroit pas plus mal.

MINNA.

Mais, mon oncle, vous ne comprenez pas. Une réflexion...

LE COMTE.

Je réfléchis tout seul... Je suis bien bon de me donner tant de peine et de tracas!...

MINNA.

Vous aimez à obliger, mon cher oncle...

LE COMTE.

Oui, c'est vrai, c'est mon foible; mais je veux qu'on me laisse faire.

FANCHETTE, *à part.*

Nous y avons été tant de fois trompées!

LE COMTE.

Qu'on ait confiance en nous...

MINNA.

C'est juste.

LE COMTE.

Qu'on me laisse réfléchir tout seul...

FANCHETTE, *à part.*

Le moyen de vous en empêcher?

LE COMTE.

Et qu'on ne croie pas enfin avoir plus d'esprit que moi.

MINNA.

Je n'en ai jamais eu l'idée.

FANCHETTE.

Ce seroit conscience.

MINNA.

Mon oncle, mon cher oncle, soyez persuadé...

LE COMTE.

Voilà qui est bien. Taisez-vous donc, et me laissez faire. Je t'ai promis de courir après Téléim, et j'y cours aussi, malgré ma goutte, parcequ'il te convient et me convient également. C'est pourtant un homme singulier, que ton Téléim... Te refuser parceque tu es trop riche!... L'action est belle, au reste, et me pique de générosité. Oh! je le servirai, je le servirai.

MINNA.

Que de graces...

LE COMTE.

Oui; car je t'avouerai que je ne suis pas trop curieux de me présenter devant le roi de Prusse, parceque j'ignore comme il me recevra. Il n'aime que les militaires et les gens de lettres, ce prince-là. Je ne suis plus l'un, je ne serai jamais l'autre; je n'ai pas envie de déroger à mes seize quartiers, et de me rendre homme de lettres pour lui faire plaisir... N'ai-je pas vu des *Algarotti*, des *Maupertuis*, des *Voltaire*, dans ses équipages. Eh! qu'est-ce qu'ils prouvoient, ces gens-là?

MINNA.

Téléim vous a fait cependant plusieurs fois convenir que la science...

LE COMTE.

Je ne suis jamais convenu de rien avec lui. Il

est taquin; je me fâchois; et il étoit obligé d'avouer que j'avois raison.

FANCHETTE, *à part.*

Cela persuade.

LE COMTE.

Il est aussi un peu entiché de littérature, notre Téléim; mais je lui pardonne, parcequ'enfin il me lit les gazettes, et qu'à tout prendre il y a de bonnes choses dans ces ouvrages-là : on y lit les promotions que font les souverains, les noms des gens en place, les mariages et les morts des chefs de maison, enfin tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir.

FANCHETTE, *à part.*

Pour les seize quartiers.

LE COMTE.

Mais je te laisse, et vais voir ce qu'on me donne à diner, et où je coucherai; après quoi je vole au directoire, à la cour, chez les ministres, les commis même; et je fais entendre raison à tous ces gens-là, s'il y a moyen de la leur faire entendre

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Mon oncle me fait trembler.

FANCHETTE.

Comment, monsieur le comte !... Il aime monsieur le major autant que vous ; il n'est occupé que de vos intérêts.

MINNA.

Il est vrai.

FANCHETTE.

Il a fait ce que vous n'auriez osé faire sans lui.

MINNA.

J'en conviens.

FANCHETTE.

Il quitte sa maison, sa patrie pour venir le défendre.

MINNA.

D'accord... C'est le meilleur humain de la terre ; mais il nuit toujours à ceux qu'il veut servir.

FANCHETTE.

Assez souvent, du moins.

MINNA.

Il se fâchera dans l'antichambre contre les va-

lets, s'ils ne le laissent pas entrer d'abord; dans le cabinet contre les ministres, s'ils ne lui font pas excuse du moindre retard : il dira, « Vous devez me connoître, messieurs » (à des gens qui n'auront peut-être jamais entendu parler de lui); et si l'on ne le connoît pas, si on lui fait la plus légère observation sur l'affaire de Téléim, il sera d'abord aux champs, dira du mal des ministres, des commis, les traitera d'envieux, de fripons et de sots; et tout sera perdu.

FANCHETTE.

Oui, mais il revient aussitôt.

MINNA.

Eh! les gens offensés reviennent-ils de même? Et si Téléim n'étoit pas justifié, autre embarras : qui viendrait à bout de ce singulier personnage?.. Ne m'a-t-il pas écrit une belle lettre, ce Téléim? Non; il y a des moments où je suis tentée de le haïr.

FANCHETTE.

Ils sont courts, heureusement.

MINNA.

Il est vrai, Fanchette. Eh! ne dois-je pas en effet lui pardonner cette injuste délicatesse qui l'éloigne en ce moment de moi? Elle a quelque chose de si noble, de si héroïque, de si imposant!... Non; il me semble que Téléim est un être

privilégié qui fait honte au reste de la terre ; oui, Fanchette, oui... De là peut-être un peu d'indiscrétion et de franchise dans mon goût pour lui.

FANCHETTE.

Il faut bien avouer ce qu'on ne peut pas cacher.

MINNA.

Et ce qu'on ne doit pas cacher. J'aime Téléim, non pas comme on aime les autres hommes, avec cette défiance et cette réserve qu'inspirent les mépris qu'on a pour l'humanité, et les préjugés dans lesquels on est élevé ; je l'aime avec sécurité, je le lui avoue avec franchise, je n'en fais mystère à personne, parceque je ne crains, ni le public, ni mon amant, ni moi-même. Il y a des passions qui en imposent même à la perversité des mœurs. Qui pourrois-je aimer qui valût mieux que lui, et qui répondit mieux au public de la délicatesse de mes sentiments ?

FANCHETTE.

N'êtes-vous pas veuve d'ailleurs, veuve affligée de dix-neuf ans, mais enfin maîtresse de vos actions ?

MINNA.

Mais, quand je serois encore sous la puissance paternelle, je ne mettrois guère moins de franchise dans mes procédés. Je dirois à mes parents,

« Voilà l'homme qui peut seul me rendre heureuse ; » au public , « Voilà celui que j'ai préféré , parcequ'il est le plus vertueux , et que je veux estimer et aimer mon mari. »

FANCHETTE.

Il n'y a pas un mot à répondre à cela.

MINNA.

Que ces femmes , que ces hommes qui se marient sans respecter le mariage , ou qui restent célibataires pour pervertir l'ordre de la société , rougissent de leur conduite ; cette pudeur n'est que la honte de leurs dérèglements ; c'est un remords , et non pas une vertu. Mais moi , puis-je rougir d'aimer Téléim ? Je veux être mère tendre , épouse fidèle : j'ai consulté mon cœur pour assurer ma vertu. Ne sommes-nous pas nées pour aimer ? Ah ! la belle passion que l'amour , quand il n'y a pas un seul homme en droit de nous la reprocher , et sur-tout quand nous ne pouvons pas nous la reprocher à nous-mêmes ! J'aime Téléim ; et , après le plaisir de le lui dire , je ne sens que celui de l'avouer à tout le monde.

FANCHETTE.

Vous avez raison ; je pense comme vous : mais je ne suis pas si à mon aise avec Paul Verner , et , quand on m'en parle , je rougis ; et cependant , madame...

MINNA.

Oh! je le crois. Tu es trop bien élevée pour avoir la fausse pudeur dont je viens de parler ; à ton âge , on rougit , parcequ'on n'a pensé à rien.

FANCHETTE.

Grand merci de la politesse , mais j'ai pensé à tout.

MINNA.

Tais-toi... Mais Ridern , que j'ai envoyé vers cet officier du même régiment que Téléim , ne revient pas : qui peut le retenir ? Non , j'ai une impatience de savoir...

FANCHETTE.

Mais Ridern vient de partir , madame.

MINNA.

Mais , pour faire mes excuses à cet officier que nous avons délogé , il ne faut pas tant de temps...

FANCHETTE.

Mais pour lui demander où peut être Téléim , les circonstances de son affaire...

MINNA.

Mais je ne l'ai point chargé de cela , mademoiselle ; je ne lui ai ordonné que de prier l'officier...

FANCHETTE.

Oh! je ne sais pas au juste ce que vous lui avez ordonné ; car vous l'avez fait venir et reve-

nir dix fois, pour lui faire son thème de dix façons; et je ne serois pas surprise qu'il n'en eût retenu aucune.

MINNA.

Nous voilà bien avancées! Que ne me disois-tu cela? Je t'aurois chargée toi-même...

FANCHETTE.

D'aller trouver un officier! Votre servante, madame; ils ne sont pas tous comme Téléim.

MINNA.

Il est vrai. Connois-tu quelqu'un qui ait plus de qualités que Téléim?

FANCHETTE.

Verner a bien aussi son mérite.

MINNA.

Qui soit plus généreux, plus bienfaisant?

FANCHETTE.

Il n'a rien à lui.

MINNA.

Qui se présente mieux?

FANCHETTE.

Il ne fait que l'exercice, mais il le fait bien.

MINNA.

Qui ait plus de liant, de douceur dans le caractère?

FANCHETTE.

Il jure, mais sans faire de mal à personne.

MINNA.

Il jure?

FANCHETTE.

Rarement ; mais il me donne envie de rire quand cela lui arrive.

MINNA.

Et son esprit ?

FANCHETTE.

Il est plaisant, il m'amuse.

MINNA.

Eh ! mais... c'est qu'il dit les choses comme personne ne les dit.

FANCHETTE.

Comment ! l'auriez-vous entendu quelquefois ?

MINNA.

Si j'ai entendu Téléim ?

FANCHETTE.

J'ai cru que vous me parliez de Verner.

MINNA.

Aussi folles l'une que l'autre, mon enfant.

FANCHETTE.

Que voulez-vous ? chacun a sa folie : je commence aussi à m'impatiser de ne pas voir revenir Ridern ; car je l'avois chargé de s'informer de Verner.

MINNA.

Comment, de Verner ? Eh ! mais, qu'est-ce que

c'est que cette extravagance-là? Je ne suis plus surprise si Ridern ne revient pas : il aura fait vos commissions et oublié les miennes. C'est bien intéressant, au moins, de savoir où est Paul Verner! Et à qui voulez-vous, mademoiselle, qu'il le demande? Croyez-vous qu'un officier aura la complaisance de lui donner des nouvelles d'un maréchal des logis, de Paul Verner? Il aura renvoyé le questionneur à coups de canne.

FANCHETTE.

Il en seroit revenu plus vite.

MINNA.

Il est bien temps de plaisanter! Voyez là-bas; demandez à l'hôte, à mes gens où est Ridern, ce que c'est que cet officier, et revenez promptement.

FANCHETTE.

J'y cours, madame.

(*Minna sort.*)

SCÈNE V.

FANCHETTE.

Mais, si je rencontre Verner, adieu la commission.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JUSTIN, L'HOTE.

JUSTIN.

Monsieur le major, ne veut ni de l'appartement où tu as placé ses effets, ni de tout autre. Tu nous as délogés pour des étrangers, sans nous en demander notre avis : voilà ton argent, et nous sortons. Retire-toi.

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER, L'HOTE.

VERNER.

Que faites-vous avec ce coquin-là, monsieur Justin?

JUSTIN.

Je le paie, monsieur Verner, et lui dis de se retirer.

VERNER.

Et il se fait prier!... Sors, ou je vais te payer comme tu le mérites.

L'HÔTE.

Je ne demande plus rien.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE III.

JUSTIN, VERNER.

VERNER.

J'apporte de l'argent à monsieur le major, et je vais faire la guerre aux Tartares, aux Cosaques, aux Calmoucks.

JUSTIN.

Qui sont ces animaux-là?

VERNER.

Vous avez entendu parler de Pugast-chew.

JUSTIN.

Non ; qu'est-ce qu'un Pugast-chew?

VERNER.

C'est un chef de révoltés, et je n'aime pas ces gens-là, moi. Je vais me joindre aux Russes pour le mettre à la raison. Dieu soit loué, qu'il y ait au moins guerre en quelque coin du monde ! J'espérois qu'on recommenceroit en Allemagne, mais on n'y fait que des camps, des revues ; et je

veux des batailles, moi. Oui, Justin, né soldat, soldat je veux mourir. Je vais faire une campagne avec les Russes contre les Calmoucks et les Tartares. Je veux voir si ces gens-là valent nos Européens, nos Allemands, et sur-tout un soldat prussien.

JUSTIN.

J'espère que vous ne serez pas assez fou pour abandonner votre jolie terre.

VERNER.

Je la porte sur moi : je l'ai vendue.

JUSTIN.

Vendue?

VERNER.

Oui ; j'en ai tiré hier deux cents ducats, et je les apporte à mon major.

JUSTIN.

Eh ! que voulez-vous qu'il en fasse?

VERNER.

Qu'il les boive, qu'il les mange, qu'il les joue. Il faut qu'un homme comme lui ait de l'argent. C'est bien affreux qu'on lui retienne si long-temps ce qu'on lui doit, et qu'on traite le plus honnête homme de l'armée avec tant d'injustice et de barbarie. Ah ! si j'étois à sa place, j'enverrois ce service-ci au diable, et j'irois avec Paul Verner.

JUSTIN.

Vous êtes trop bon, monsieur Verner : nous ne voulons pas de votre argent ; gardez vos ducats. Vous pourrez aussi reprendre la somme que vous avez déjà prié mon maître de vous conserver ; car il m'a chargé de vous dire de venir l'en débarrasser.

VERNER.

Le major a donc de l'argent ?

JUSTIN.

Non.

VERNER.

Et de quoi vivez-vous ?

JUSTIN.

Des débris de notre fortune.

VERNER.

Et il refuse de garder mon argent dans une pareille détresse ?

JUSTIN.

Oui ; et il vient de me traiter très durement, parceque je lui faisois entendre, comme nous en étions convenus, qu'il pouvoit en disposer.

VERNER.

Oh ! nous verrons qui l'emportera.

JUSTIN.

Ne l'espérez pas, monsieur Verner. Tenez, il vient de faire une action qui a achevé de me

confondre, et qui doit vous ôter toute espérance de lui faire accepter votre petite fortune.

VERNER.

Qu'est-ce que c'est?

JUSTIN.

Vous connoissez bien la comtesse de Marloff?

VERNER.

Oui; c'est la veuve d'un de ses anciens camarades, une femme bien respectable et bien malheureuse, chargée d'une nombreuse famille et sans fortune.

JUSTIN.

Elle sort d'ici.

VERNER.

Son mari devoit considérablement au major.

JUSTIN.

Il ne lui doit plus rien, et monsieur le major n'en est pas plus riche.

VERNER.

Comment?

JUSTIN.

J'étois dans un coin de l'appartement du major sans qu'il en sût rien; et j'ai été témoin de la scène la plus extraordinaire que j'aie jamais vue de ma vie : madame Marloff est entrée, lui a dit qu'elle venoit acquitter les dettes de son mari, retirer ses billets, et le payer. Le major a nié la

dette, les billets, l'a forcée de remporter son argent, et a tout déchiré dès qu'elle a été partie.

VERNER.

Et on persécute de pareils gens ! et des camarades, qui devroient être à ses pieds, sont assez lâches pour lui tourner le dos ! Ah ! il faut que je fuie ce pays-ci, Justin ; il le faut absolument ; car je manquerois à la subordination, et j'attaquerois, je crois, notre colonel lui-même.

JUSTIN.

Eh ! que ne fuyez-vous du côté de la Saxe ?

VERNER.

Je ne peux pas, mon ami. Monsieur le major y a laissé une maîtresse aussi aimable que la mienne, et il ne veut pas l'aller rejoindre. Il faut bien aller se battre : mademoiselle Fanchette et la gloire, moi je ne reconnois que ces deux maîtresses-là. Ah ! tenez, ne me rappelez pas ce souvenir ; il m'afflige le cœur !

JUSTIN.

Mais mademoiselle Fanchette vous aime-t-elle comme vous l'aimez ?

VERNER.

Je n'en sais rien, mon pauvre Justin.

JUSTIN.

Comment ! vous n'en savez rien ?

VERNER.

Non. Vous m'avez vu à l'armée; je ne suis pas poltron, je braverois le diable : eh bien ! je n'ai jamais eu le courage de la regarder en face, et de lui demander si elle m'aimoit.

JUSTIN.

Quelle foiblesse !

VERNER.

Mais je crois qu'elle m'aime ; et ce sont de ces choses qu'on laisse toujours mieux voir qu'on ne les dit.

JUSTIN.

A la bonne heure. Au plaisir, monsieur Verner, je vais voir où nous logerons la nuit prochaine.
(*Il sort.*)

VERNER.

Eh ! mais, je vous suis.

SCÈNE IV.

MINNA, VERNER.

MINNA, *à part.*

Voyez si Fanchette reviendra ! (*haut.*) O ciel ! est-il possible ? en croirai-je mes yeux ? Quoi ! c'est vous, monsieur Verner ?

VERNER.

Eh! mais, est-il bien vrai? ne me trompé-je pas? Quoi! c'est vous, madame la comtesse?

MINNA.

Oui, c'est moi-même, et je ne reviens pas de cet heureux hasard.

VERNER.

Mais je suis bien plus étonné de vous trouver ici. Qui vous amène?

MINNA.

Je viens consoler monsieur le major.

VERNER.

Ah! madame la comtesse, vous voilà bien là; et vous valez mieux que tout le reste de la terre. Tenez, notre régiment est en garnison ici. Il n'y a pas un officier du corps que monsieur le major n'ait obligé, et les ingrats l'évitent tous depuis sa disgrâce.

MINNA.

Ah dieu! quel coup pour sa sensibilité!

VERNER.

Il leur rend mépris pour mépris: mais son ame est blessée, et il n'y a que vous qui puissiez le guérir.

MINNA.

A-t-il douté de ma tendresse?

VERNER.

Ah ! il est tout occupé de son malheur.

MINNA.

Mais est-il irréparable ? et le témoignage de nos états...

VERNER.

Il ne veut pas le réclamer ; il dit qu'on le croiroit mendié, et que ses ennemis en tireroient de nouveaux avantages contre lui.

MINNA.

Mais, si notre première noblesse venoit elle-même ?

VERNER.

Vous amèneriez ici toute la Saxe, que cela n'avanceroit de rien. On commence bien à s'apercevoir qu'on a été trop vite ; mais on ne sera pas assez généreux pour revenir sur ses pas. Par exemple, on lui avoit défendu de sortir de Berlin ; on vient de lui rendre toute sa liberté. Eh bien ! il a répondu qu'il ne quitteroit pas la ville qu'il n'eût confondu ses ennemis, dussent-ils lui faire porter la tête sur l'échafaud. Cela s'appelle répondre.

MINNA.

Oh ! je le reconnois bien là.

VERNER.

Le directeur de la caisse de guerre, son

ennemi secret, vient même de lui dire de passer dans une heure chez lui, sans doute pour lui ordonner de se retirer, ou pour lui offrir une grace...

MINNA.

Qu'il rejettera.

VERNER.

N'en doutez pas. Il a promis de s'y rendre ; mais je suis sûr que l'accusé confondra l'accusateur. Heureusement vous voilà ici, madame, et je ne doute pas de la consolation que vous nous y apporterez. Il reste encore à mon major une brave femme qu'il aime, son maréchal des logis qui se feroit tuer pour lui, et sa bonne conscience : en voilà assez pour vivre heureux et tranquille. Je cours le prévenir que vous êtes ici... Ah dieu ! mademoiselle Fanchette !

(Verner fait un mouvement qui marque son embarras, et se met un peu à l'écart pour laisser parler mademoiselle Fanchette.)

SCÈNE V.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

FANCHETTE.

Ah ! madame, ah ! madame, je viens de le voir ; il s'est précipité dans mes bras ! ... Ah !

Fanchette, ma chère Fanchette, m'a-t-il dit, que vient faire ici ta maîtresse? Je ne devrois pas la voir... Je ne le devrois pas; mais je n'ai pas le courage de l'éviter, et je te suis.

MINNA.

Ah! Fanchette, je vais donc le voir! il va donc m'être rendu! Mais que dit-il, qu'il devroit m'éviter, qu'il ne devroit pas me voir? Pourquoi ne me l'as-tu pas amené? Je tremble.

FANCHETTE.

Eh! donnez-lui le temps d'arriver jusqu'ici, car le pauvre garçon étoit si abattu, si accablé, qu'il ne pouvoit me suivre... Et puis, vous le savez, ils sont fiers les hommes... Il faut que celui-ci s'essuie les yeux, qu'il s'arme de courage. Un peu de patience, et vous allez le voir arriver... Il est peut-être déjà dans votre appartement.

MINNA.

Je cours l'y recevoir. Mais je veux te rendre service pour service, ma chère Fanchette; tu m'annonce Téléim, et je te laisse avec Verner.

(*Elle sort*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, VERNER, *tous deux*
embarrassés.

FANCHETTE.

Ah! monsieur...

VERNER.

Ah! mademoiselle...

FANCHETTE, *à part.*

Je suis toute troublée...

VERNER, *à part.*

Je ne sais que lui dire. (*haut.*) Je vous croyois
bien loin, mademoiselle.

FANCHETTE.

Nous n'aurions jamais cru vous trouver ici.

VERNER.

Ce n'est pas que je sois fâché de la rencontre,
mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Ni moi, assurément, monsieur Verner.

VERNER.

J'admirois tout-à-l'heure votre bon cœur pour
monsieur le major, mademoiselle Fanchette :
avec quel plaisir vous annonciez son arrivée à
madame la comtesse !

FANCHETTE.

Ah! monsieur Verner, c'est que j'étois bien sûre de lui apporter une bonne nouvelle... On a tant de plaisir à annoncer aux autres leur bonheur!

VERNER.

Ah! oui. (*à part.*) Et on est si embarrassé de parler du sien!

FANCHETTE.

Il y a si long-temps qu'il est absent, monsieur le major!

VERNER.

Il y a deux ans trois mois et dix-huit jours et demi que dure cette absence-là.

FANCHETTE.

C'est mon compte. Et notre réunion, monsieur Verner, combien durera-t-elle?

VERNER.

Je voudrois bien qu'elle durât toujours, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Et moi... Et ma maîtresse aussi, monsieur Verner.

VERNER.

Elle aime donc toujours bien monsieur le major, madame la comtesse?

FANCHETTE.

Est-ce qu'on peut s'oublier, monsieur Verner?

VERNER.

Cela n'est pas possible... Si je vous disois tout ce que nous faisons pour nous ressouvenir de vous...

FANCHETTE.

Nous ne faisons rien, nous, et cela venoit tout seul... C'étoit à propos de tout, et à propos de rien.

VERNER.

Et nous aussi.

FANCHETTE.

Au milieu de la meilleure compagnie...

VERNER.

Quand nous étions absolument seuls...

FANCHETTE.

Madame me disoit : « Vois-tu rien là qui ressemble à Téléim? »

VERNER.

Nous disions : Autant ne voir personne, quand on ne voit pas madame la comtesse... et mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Si l'on faisoit à madame le récit d'une belle action, d'une action généreuse... « Cela ressemble à Téléim. »

VERNER.

Et à Verner aussi, avec votre permission, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Ah! je le pensois bien de même, monsieur Verner... Et puis nous prenions une carte de géographie.

VERNER.

Ah! et pourquoi faire?

FANCHETTE.

Pour chercher où vous étiez. Nous vous suivions par-tout. Madame me disoit : « Ils sont ici, « ils sont là ; les Autrichiens sont campés en cet « endroit, et les Prussiens en cet autre : il y aura « bataille aujourd'hui ou demain ; monsieur le « major chargera à la tête du régiment. »

VERNER, *en se redressant.*

Et Verner?

FANCHETTE.

Je n'osois regarder, quand elle faisoit ces récits ; nous tremblions comme des enfants, et nous pensions qu'il ne se tireroit pas un coup de fusil qui ne fût pour vous, monsieur Verner.

VERNER.

Ah! mademoiselle, que de grâces!... Et quand nous étions d'un détachement, quand nous renversions des escadrons, enfoncions des lignes...

nous disions : Ah ! si elles n'avoient pas peur, que nous aurions de plaisir à combattre sous leurs yeux ! Et puis je me proposois, à mon retour, de vous conter les belles actions que j'aurois faites pour la gloire et pour vous, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE, *un peu troublée.*

Comment ! pour moi, monsieur Verner ?

VERNER, *déconcerté.*

Pardon, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Il n'y a pas de quoi, monsieur Verner. (*à part.*)
Je n'ose l'écouter.

VERNER, *à part.*

Je n'ai pas la force de lui en dire davantage.

FANCHETTE.

Je vois combien monsieur le major est attaché à madame la comtesse...

VERNER.

Je vois toute la tendresse de madame la comtesse pour monsieur le major...

FANCHETTE.

Et je cours la prévenir sur son bonheur.

VERNER.

Et je cours l'assurer du sien.

(*Ils se retournent tous les deux pour s'en aller, l'un à droite, et l'autre à gauche ; mais un*

mouvement de curiosité les ramène en face, et ils n'en sont que plus embarrassés.)

FANCHETTE.

Votre servante, monsieur Verner.

VERNER.

Votre serviteur, mademoiselle Fanchette.

(Fanchette sort précipitamment en faisant une petite révérence, et Verner reste un moment confondu comme quelqu'un qu'on a laissé sur ce qu'il alloit dire.)

SCÈNE VII.

VERNER.

La voilà partie, et mon secret est resté en chemin ; courons après elle : mais serai-je plus hardi quand je la reverrai ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Tu vois comme il te suivoit... Ah! sans doute il t'a trompée! il aura volé chez le ministre qui l'attendoit, et il n'y aura point porté cette modération qui lui est nécessaire, et que je lui aurois peut-être inspirée.

FANCHETTE.

Eh non! madame, non : il m'a dit qu'il me suivait... Tenez... un moment... chut! je erois l'entendre... oui, c'est lui-même.

MINNA.

Contraignons-nous, et combattons son désespoir par un air riant et ouvert qui lui fasse douter, s'il se peut, de la réalité de son malheur, et l'assure en même temps de mon empressement à le réparer.

SCÈNE II.

FANCHETTE, MINNA, TÉLEIM.

(*L'actrice qui représente le rôle de Minna doit dans cette scène nuancer son rôle, marquer par des moments de tristesse, en écoutant Téléim, la violence qu'elle se fait pour lui répondre gaiement; passer peu à peu de ce ton de gaieté à un ton plus touchant et plus ferme. Fanchette s'assied derrière eux, et s'occupe à faire du filet, ou d'autres petits ouvrages.*)

TÉLEIM, *d'un ton sombre pendant presque toute la scène.*

Quoi! c'est vous, ma chère Minna?

MINNA, *d'un ton gai, noble, et consolant.*

Ah! mon cher Téléim!

TÉLEIM.

Vous ici! vous ici! Que cherchez vous, madame?

MINNA.

Je ne cherche plus rien... Et vous, Téléim?

TÉLEIM.

Moi, je cherche quelle vertu pourra m'aider à braver mes malheurs.

MINNA.

Quelle vertu? Notre amour.

TÉLEIM.

Il me fait trembler.

MINNA.

Il me rassure. Téléim, m'aimez-vous encore?

TÉLEIM.

Si je vous aime, Minna? Ah! cent fois plus que moi-même.

MINNA.

Vous m'aimez, Téléim.... Vous avez votre Minna, et vous êtes malheureux! Écoutez combien je suis vaine et sensible. Je m'étois imaginée que je suffisois à votre bonheur.

TÉLEIM.

Il n'en est pas pour moi, privé de vous, madame. Je puis supporter mes disgraces, m'endurcir contre la cruauté et l'injustice des hommes; mais je ne survivrai pas au coup qui nous sépare.

MINNA.

Eh! qui nous séparera? Sera-ce vous, Téléim?

TÉLEIM.

Ce sera l'honneur. Je ne suis plus ce Téléim que vous connûtes dans votre patrie, cet homme devant qui la carrière de l'honneur et de la for-

tune étoit ouverte; je suis un soldat disgracié, ruiné, perdu par ses ennemis; et je ne dois pas vous associer à mes malheurs.

MINNA.

Et voilà précisément ce que je suis venue chercher.

TÉLEIM.

Il ne me faut plus qu'un désert.

MINNA.

Et Minna? Je vous permets d'en vouloir à toute la nature humaine; mais il faut que cette haine-là tourne au profit de notre amour. Vous avez à vous plaindre des hommes, mon cher Téléim? Eh bien! abandonnez-les pour moi. Que je leur ai d'obligation de m'avoir cédé tous leurs droits sur vous! Je ne les partageois qu'à regret avec eux, je vous en avertis. Concevez-vous tout mon bonheur? Téléim n'a plus d'engagements, de devoirs, de liens; il ne tient plus aux rois, à leur cour, à d'injustes supérieurs; tous ses moments sont à lui, et il me les donne: l'injustice des hommes l'a séparé d'eux; il retourne à Minna, qui connoît, chérit, respecte ses vertus; et l'estime et l'amour de Minna suffiront à sa félicité.

TÉLEIM.

Où suis-je? Laissez-moi; ne m'offrez pas le

bonheur trop incertain de vous appartenir; et tremblez que je n'aie pas la force de vous résister.

MINNA.

Eh! mais, je l'espère bien pourtant.

TÉLEIM.

Rappelez-vous à vous-même, et songez à ce qu'est un homme tombé dans la disgrâce de son maître, et attaqué dans son honneur.

MINNA.

S'il est coupable, je le plains; s'il est innocent, je le respecte davantage.

TÉLEIM.

C'est un homme rayé de la société, que le plus vil citoyen est en droit de mépriser, dont on évite l'entretien, l'approche, le regard, et qui se rend justice, en s'éloignant de tout le monde; il n'a plus de connoissances, d'amis, de parents, il est marqué du sceau de l'infamie.

MINNA.

Arrêtez, arrêtez, s'il vous plaît : je ne veux pas de cet homme-là. J'en veux un que tout le monde m'envie; et cet homme, c'est vous. Venez, venez, Téléim, au milieu de ma patrie, au milieu de ces mêmes Saxons à qui vous avez conservé les biens, la vie, et l'honneur; et vous verrez si je serai humiliée de vous appartenir!

TÉLEIM.

Ah! madame, quelle ingénieuse adresse pour m'élever au-dessus de moi-même!

MINNA.

Eh! mais, non, il n'y a pas d'adresse à tout cela. Voilà l'homme qu'on connoît en Saxe, et qu'on méconnoît à Berlin. Mais, si je vous suis chère, Téléim, n'ai-je pas à me plaindre de votre désespoir? Tout est-il malheureux pour vous dans cette affaire, et n'y voulez-vous rien voir qui vous console? N'est-ce pas sur le bruit que faisoit votre conduite en Saxe que j'ambitionnai de vous connoître? Je volai dans toutes les sociétés où j'espérois vous rencontrer : sans cette belle action, vous m'auriez échappé; mais n'est-ce pas là de quoi vous réconcilier avec vos malheurs? Tout ne réussit pas également dans le monde, Téléim; on n'a pas toujours tout ce qu'on mérite : mais il faut recevoir les dédommagements que la fortune nous donne, et dire : « J'ai
« perdu l'estime de quelques gens prévenus et
« trompés; mais j'ai fait une belle action qui
« m'a valu le cœur de Minna.» Un roi vous condamne, une femme vous rend justice; eh bien! oubliez le roi, et prenez-moi pour votre souveraine : nos récompenses valent bien celles des rois.

TÉLEIM.

Ah! Minna, un trône et vous, je ne balance-rois pas : mais je ne puis vous tendre la main pour vous attirer dans le précipice.

MINNA.

Mais vous avez de singulières idées... Vous craignez de m'associer à votre sort; et c'est ce refus de votre main qui va me déshonorer. Oui, monsieur, voilà le seul tort que vous puissiez me faire. Nos Saxons ont connu mon amour, ma foiblesse; toutes m'ont envié le bonheur d'avoir pu vous fixer.

TÉLEIM, *avec un rire amer.*

Ah! oui, je connois les femmes. Elles vous envieront le partage de mon infortune!... Non, madame. non, l'heureuse Minna n'est point faite pour le malheureux Téléim.

MINNA.

Et moi, je vous dis que nous n'avons jamais été mieux faits l'un pour l'autre. Nous avons mille choses à partager; moi vos chagrins, et vous mes consolations. Je ne suis pas, à la vérité, la moins heureuse dans ce partage; mais vous m'aimez trop pour m'envier cet avantage sur vous. O mon cher Téléim! voilà des vérités de sentiment incontestables. Estimez-vous; c'est

la justice que vous vous devez : aimez-moi ; c'est la consolation que je vous offre : acceptez ma main ; vous le devez à ma réputation.

TÉLEIM, *attendri.*

Vous vous trompez, Minna, ou plutôt vous cherchez à vous tromper vous-même ; et je n'ai jamais essuyé un plus rude combat entre l'amour et le devoir. Je ne connois, ni l'ambition ni l'avarice, ni toutes les passions qui tyrannisent les hommes ; (*avec toute l'expression du sentiment*) je ne connois que l'amour, et l'amour que vous m'inspirez ; sans vous, point de dédommagement pour moi dans le monde ; avec vous, point de regrets dans un désert ; le ciel même, le ciel n'a point de bienfaits pour moi sur la terre, s'il les sépare de vous. Voilà votre Téléim, voilà ce qu'il sera jusqu'au dernier soupir, et vous n'en doutez pas. (*avec fermeté.*) Mais rien ne peut me faire oublier ce que je me dois, et ce que je vous dois à vous-même. Oui, dans ce moment, où je vous retrouve contre toute apparence, où vous enflammez mon ame par l'aspect du bonheur, où votre générosité, votre délicatesse, votre amour, devroient tout surmonter dans mon cœur ; dans ce même moment, j'ai le courage de vous annoncer que, si le roi ne me rend pas mon état, mon honneur...

MINNA.

N'achevez pas, Téléim.

TÉLEIM, *avec noblesse et fermeté.*

J'acheverai, madame. Je vais, dans l'instant, avoir un entretien qui décidera peut-être de mon sort. Le directeur de la caisse de guerre m'attend. J'y vole. (*avec transport.*) Si tout est changé pour moi, vous concevez l'excès de mon bonheur. (*du ton le plus sombre.*) Si l'injustice des hommes en a autrement ordonné, plus de Minna pour Téléim, plus rien pour Téléim. Adieu, madame. (*Il s'échappe.*)

SCÈNE III.

FANCHETTE, MINNA.

FANCHETTE.

Et vous le laissez aller?

MINNA.

Oui : sa fermeté m'en a imposé ; et je ne saurois douter de son amour. Quel homme ! Ah ! respirons. Je viens d'affecter vis-à-vis de Téléim une tranquillité qui me pèse encore sur le cœur. Je voulois égayer sa douleur, dissiper sa mélancolie, le ramener à lui-même, en ne lui offrant que mon amour. Vains projets ; chaque réponse qu'il m'a faite m'a convaincue que tout étoit

perdu pour nous, s'il n'obtenoit pas la plus éclatante justification.

FANCHETTE.

Ah! madame, il l'obtiendra; croyez que la démarche de nos états, le témoignage de monsieur le comte en faveur de monsieur le major, ouvriront les yeux au roi; et que sa justice...

MINNA.

Je l'espère.

FANCHETTE.

J'en suis sûre... Le roi lui rendra tout, et par-delà. C'est notre ennemi; mais voilà comme je le juge.

MINNA.

Ce dernier trait vaudroit bien ses victoires. Mais, qu'il est loin, cet événement! et que d'incertitude encore dans mon sort!

FANCHETTE.

Point; il n'est pas possible que monsieur votre oncle ne soit écouté, et que monsieur le major ne reparaisse avec tout son éclat. Je crois que monsieur votre oncle fait à présent un beau bruit dans les bureaux.

MINNA.

Peut-être trop.

FANCHETTE.

Oh! les grands brailleurs y ont quelquefois

raison. Préparez-vous à le bien embrasser à son retour.

MINNA.

Ah! Fanchette, je n'ose encore t'en croire.

FANCHETTE.

Ou plutôt, madame, occupons-nous du soin de lui faire trouver son dîner prêt; car voilà la meilleure façon de lui faire notre cour, et de le remercier de ses peines.

MINNA.

Tu as raison. Mais, à propos, as-tu donné des ordres?

FANCHETTE.

Des ordres?...Ah! il les aura donnés lui-même. Tranquillisez-vous : il n'y a point d'affaire qui puisse le distraire du soin de son dîner; et le moment de la table est le seul où il oublie de se mettre en colère, et de parler de ses aïeux... Mais, tenez, voici monsieur l'hôte qui achevera de vous mettre l'esprit en repos à cet égard.

SCÈNE IV.

FANCHETTE, MINNA, L'HÔTE.

FANCHETTE.

Monsieur l'hôte, vous arrivez à propos pour nous dire si monsieur le comte vous a commandé son dîner.

L'HÔTE.

Oui, madame, et des plus fins.

FANCHETTE.

Eh bien ! n'avois-je pas raison de ne pas m'en inquiéter ?

L'HÔTE.

Il aime la bonne chère, les bons morceaux, le bon vin, monsieur le comte ; il en parle en homme instruit, éclairé, qui a le tact fin, le goût exercé. Mais je ne suis ni maladroit ni ignorant, et il est bien tombé. Tout jeune, madame, tout jeune j'avois des dispositions ; je les ai perfectionnées par de bonnes études. Car enfin, madame, la nature ne fait qu'ébaucher un homme ; il faut que l'art y mette la dernière main. J'ai voyagé, j'ai couru le monde, j'ai servi en Angleterre, en France, en Italie ; je me suis fait aimer, estimer. Enfin j'espère que monsieur le comte sera content de mon savoir-faire.

MINNA.

Ne diroit-on pas que c'est un savant qui vient de faire le tour du monde ?

L'HÔTE.

Feu monsieur le baron d'Ernatri m'honorait de son amitié, et je le servirois encore, s'il n'étoit pas mort d'indigestion d'un petit dîner que je lui ai servi.

FANCHETTE.

Oh! nous ne vous demandons pas d'attestation de vos talents : songez seulement à ne nous pas servir comme vous serviez feu monsieur le baron.

L'HÔTE.

Je venois demander à son excellence quand elle voudroit être servie.

MINNA.

Eh! mais... quand mon oncle sera arrivé.

L'HÔTE.

C'est juste.

FANCHETTE.

Et dès qu'il paroîtra.

L'HÔTE.

Tout est prêt.

SCÈNE V.

LE COMTE, FANCHETTE, MINNA,
L'HÔTE.

LE COMTE, *derrière le théâtre.*

Holà! hé! quelqu'un! Ridern! Fricht! Les marauds me feront, je crois, égosiller.

L'HÔTE, à Fanchette.

Voici, je crois, monsieur le comte.

FANCHETTE.

Oui, c'est lui-même.

L'HÔTE.

J'espère qu'il me fera bonne mine, et sur-tout quand il sera à table... Je vais lui dire qu'il est servi.

SCÈNE VI.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE,
L'HÔTE, DOMESTIQUES DU COMTE.

LE COMTE, *avec beaucoup d'humeur et d'emportement.*

Je suis d'une fureur contre le directeur de la guerre... (*à ses gens, qui le suivent.*) Où vous tenez-vous? qu'avez-vous fait? pourquoi le couvert n'est-il pas mis? (*à part.*) Non, je ne lui pardonnerai jamais.

UN DOMESTIQUE.

Mais, monseigneur...

LE COMTE.

Allez, et ne répliquez pas.

(Il les pousse dehors.)

SCÈNE VII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE,
L'HÔTE.

L'HÔTE.

Monseigneur, il est là-bas dans le salon.

LE COMTE, *sans prendre garde à l'hôte, qui prend
pour lui l'humeur du comte.*

Le fat ! l'impertinent !

L'HÔTE.

Mais votre excellence n'a pas passé par-là :
elle l'auroit vu.

LE COMTE.

Oui, j'ai vu le plus audacieux, le plus impu-
dent des hommes.

L'HÔTE.

Mais, monseigneur, je prends la liberté de
vous dire qu'il est dans le salon.

LE COMTE.

Qui, lui ?

L'HÔTE.

Sans doute, et en état de vous recevoir.

LE COMTE, *tirant son épée à moitié.*

Allons, j'y vole. (*L'hôte croit que le comte veut
lui remettre son épée pour dîner, et fait un pas*

pour la recevoir. Le comte le repoussant.) Je crois que le faquin veut me désarmer.

L'HÔTE.

Je croyois que vous vouliez me remettre votre épée pour dîner?

LE COMTE.

Il est bien question de ton chien de dîner!

FANCHETTE.

Non ; ils sont trop plaisants.

LE COMTE, à l'hôte.

Connois-tu le directeur de la caisse de guerre?

L'HÔTE.

Il dîne quelquefois ici.

LE COMTE.

Puisse-t-il y être empoisonné!

L'HÔTE.

Mais, avec votre permission...

LE COMTE, avec colère.

Mais, avec ta permission, c'est un fat. (*se radoucissant.*) Me fais-tu faire bonne chère?

(*Le visage du comte, pensant à son dîner et au directeur, s'éclaircit et se rembrunit tour-à-tour.*)

L'HÔTE.

Ne vous embarrassez pas.

LE COMTE, *en colère.*

Ah! mon petit monsieur. (*à l'hôte.*) Macaroni?

L'HÔTE.

Pouding, rôti-de-bif, le rôti à l'allemande, et des entremets français.

LE COMTE.

Fort bien... (*en colère.*) Quand un homme tel que moi fait tant que de vous attester... de vous dire qu'il a vu... (*à l'hôte.*) Et les vins?

L'HÔTE.

Vins de France, de Hongrie, d'Espagne, de Portugal...

LE COMTE, *en colère.*

Ah! vous doutez, vous doutez! Je vous apprendrai à douter... (*à l'hôte.*) Vin d'Aï?

L'HÔTE.

Mousseux?

LE COMTE.

Mousseux... (*en colère.*) Savez-vous que je suis homme à vous faire sauter comme un bouchon?

L'HÔTE.

Monsieur.

LE COMTE, *à l'hôte.*

Liqueurs?

L'HÔTE.

De Dantzick, des Barbades.

LE COMTE, *en colère.*Sors... (*le rappelant.*) Et fais-les rafraîchir.(*L'hôte sort.*)

SCÈNE VIII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

FANCHETTE, *riant.*

Non, je n'y puis plus tenir. Ha, ha, ha, ha!...

MINNA, *voulant d'abord se retenir, puis éclatant.*

Te tairas-tu? Ha, ha, ha, ha!...

LE COMTE.

Riez, riez; vous en avez les plus grands sujets
du monde. Je viens du directoire de la guerre
pour ce malheureux Téléim.

MINNA, *troublée.*

Eh bien, mon oncle?

FANCHETTE.

Eh bien, monsieur le comte?

LE COMTE.

Eh bien, ma nièce? ah vous voilà sérieuse à
présent, et Fanchette aussi: continuez, continuez
donc de rire; j'ai de l'humeur, et cela me la fera
passer.

MINNA.

Ah, mon oncle ! de grace !...

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Fanchette, c'étoit, sans doute, quelques observations malignes, quelques bons mots de ta façon : mets-les au jour, que nous t'applaudissions.

FANCHETTE.

Je ne parle plus ;... et puis, en conscience, vous n'avez jamais eu moins d'envie de rire qu'à présent.

LE COMTE.

Non, car j'étouffe de colère... Un fat, un sot, un présomptueux... c'est ce directeur de la guerre... On ne lui parle pas... on lui parle... il ne donne pas la main chez lui ; il ne vous reconduit que jusque dans son antichambre : mais ce n'est pas une affaire, et s'il entendoit raison, s'il rendoit justice... Enfin j'entre, je sors... Il faut que tu saches... Tiens, je suis encore tout ému : laisse-moi mettre de l'ordre dans mes idées.

MINNA.

Je suis au supplice.

LE COMTE.

Écoute, écoute... Je m'annonce : il me fait attendre... Le fat ne sait pas qu'il y a plus de six

cents ans qu'on n'a fait attendre aucun de mes aïeux. J'entre ; je trouve un petit homme maigre, sec, le teint livide, tout chamarré d'ordres et de ridicules.

MINNA, *avec impatience.*

Le directeur?

LE COMTE.

Un fat, qui ne sait rien, qui ne me connoît seulement pas.

MINNA, *du même ton.*

Il vous dit?...

LE COMTE.

Il ne me dit rien. Je lui prouve qu'une pareille action...

MINNA, *du même ton.*

De Téléim?

LE COMTE.

Eh ! de qui ?... ne peut surprendre qu'à Berlin, et qu'il n'y a pas un Prussien capable d'en faire autant.

FANCHETTE.

Cela a dû lui faire plaisir.

LE COMTE.

« Eh ! comment voulez-vous donc, me dit-il,

‘ Ces traits de déraison caractérisent les gens impétueux, et ne peuvent offenser personne.

« que nous croyions un fait si extraordinaire?... »
Parceque je l'atteste, moi, le comte de Bruxhal, président des états de Thuringe, comte du Saint-Empire, commandeur de l'ordre Teutonique, directeur général... (*L'acteur doit distinguer avec soin le ton du comte et celui du directeur.*) « Eh
« bien ! tout cela ne fait qu'un témoin, et nous
« avons cent preuves... Enfin l'affaire est jugée... »
Je le menace de voir le roi, et en effet je le verrai.
Admire ma modération et son impertinent laco-
nisme... « Voyez-le, monsieur... » Sur quel rap-
port a-t-il fait juger cette affaire?... « Sur les
« nôtres... » On auroit bien dû nous consulter, au
moins... « L'affaire étoit claire... » Oui, monsieur
le directeur, claire, et très claire ; et nous paie-
rons notre dette à Téléim... « Et votre billet à
« nos grenadiers... » Comment, comment, mon-
sieur le directeur ! à vos grenadiers en temps de
paix?... « Cela n'y fait rien... » Il me tire une
froide révérence, qu'il accompagne d'un froid
« Serviteur... » Je l'envoie au diable ; je lui tourne
le dos sans le saluer : et me voilà.

MINNA.

Ah ! mon oncle, Telcim est perdu !

LE COMTE.

Est-ce ma faute à moi, si tous ces gens-là
n'entendent pas raison?... Mais, la la... il y a du

remède à tout ceci, et le roi... Mais qu'avons-nous besoin, le major et moi, du roi?... Téléim n'a qu'à abandonner sa patrie, et venir avec nous...

MINNA.

Quoi! vous consentiriez, mon oncle, malgré son malheur?...

LE COMTE.

Oui : on ne croira pas au jugement du directoire de Berlin, quand on saura que le comte de Bruxhal a donné sa nièce à l'accusé.

MINNA.

Non, sans doute, mon oncle.

LE COMTE.

Il faut chercher Téléim.

MINNA.

Il est ici.

LE COMTE.

Comment?

MINNA.

C'est cet officier que nous avons délogé.

LE COMTE.

Et dont ce coquin d'hôte parloit tantôt si mal? Ah! je lui apprendrai... (*Se retournant, levant la canne, et faisant quelques pas, comme pour l'aller étriller, puis revenant à Minna.*) Envoyez-

moi le major, envoyez-le-moi. Je lui dirai qu'il n'a pas le sens commun, avec son héroïsme, de refuser une veuve jeune, riche, et belle, parce qu'il n'a rien.

MINNA.

Que de graces, mon oncle!... Mais que puis-je espérer de vos bontés?... Je lui ai déjà offert tous ces biens...

LE COMTE.

Ah! parbleu! je voudrois bien qu'il s'avisât de te refuser! Cela ne se fait pas entre gentils-hommes, et je m'en vengerois... Mais il ne sera pas si sot, je pense, d'aimer mieux se couper la gorge avec moi, que d'épouser ma nièce; et je suis homme à lui offrir l'un ou l'autre : mais, en attendant ces grands événements, qu'on me fasse dîner. Oh ça! point de maux d'estomac et de migraine; de l'appétit et de la bonne humeur; et qu'on me passe le vidrecome pour boire à la santé du major.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Ah ! Fanchette, je suis au désespoir. Je vois d'ici le jugement de Téléim confirmé, et Téléim ne songeant qu'à m'abandonner.

SCÈNE X.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

VERNER.

Avec la permission de son excellence, si j'osois...

MINNA.

Approchez, approchez, monsieur Verner. Qu'y a-t-il ?

VERNER.

Madame, c'est à vous de nous retenir ici. Monsieur le major est revenu de la cour plus triste et plus sourcilieux que de coutume. J'ai eu bien de la peine à lui arracher quelques mots ; mais enfin il m'a parlé : « Il faut, Verner, m'a-t-il
« dit en soupirant, il faut nous éloigner de Ber-
« lin ; il n'y a plus d'espérance, il n'y a plus d'es-
« pérance. »

MINNA.

Eh bien! tu vois, Fanchette...

VERNER.

Il m'a ajouté que le ministre à qui il s'étoit fait annoncer ne lui avoit pas donné d'audience, et qu'il étoit sorti sans le regarder. Je lui ai représenté votre constance, vos procédés; et lui, de soupirer de nouveau. Ah! madame, c'est un homme mort si vous le laissez partir; et moi aussi, mademoiselle Fanchette! Mais, après la mort de monsieur le major, il n'y a plus rien à pleurer.

MINNA.

Ah! monsieur Verner, que faut-il faire pour le retenir, et que n'ai-je pas déjà vainement tenté! Où est-il? Allez le trouver de ma part; dites-lui que je le demande; que je veux le voir; que je suis dans le trouble, la douleur, la consternation: et si vous n'ébranlez pas sa fermeté, venez m'avertir de ses dernières résolutions, et je cours m'opposer moi-même à son départ.

VERNER.

Je vais exécuter les ordres de madame la comtesse.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Comment le retenir et lui persuader? Ah! maudite fortune!

FANCHETTE.

Que diantre! ne pourroit-on pas s'en défaire pour un moment?

MINNA.

Pour toujours, et j'en serois charmée. Mais un nouveau trait de lumière vient éclairer mon ame et calmer mon désespoir. Fanchette, il se pourroit... Non, je n'en doute pas, et je le tiens. Fanchette, il veut en vain me fuir: je suis sûre à présent de son retour.

FANCHETTE.

Malgré le procès perdu?

MINNA.

Il va reparoître et tomber à mes pieds.

FANCHETTE.

Comment?

MINNA.

Comment? Ah! rien n'est plus sûr. Il faut que tu ailles trouver Téléim.

FANCHETTE.

Bon.

MINNA.

Que tu lui dises...

FANCHETTE.

Quoi?

MINNA, *comme par réflexion.*

Il n'a pas vu mon oncle?

FANCHETTE.

Non.

MINNA.

Je ne lui ai point parlé de la démarche de nos États?

FANCHETTE.

J'entends ; il faut que je l'en informe.

MINNA.

Au contraire.

FANCHETTE.

Au contraire?

MINNA.

Oui ; tout cela ne réussiroit pas : c'est un homme généreux, qui m'abandonne par délicatesse ; il faut nous emparer de cette délicatesse-là. Oh ! il faut être moi pour avoir imaginé ce projet-là, et avoir un amant comme Téléim pour n'en pas douter. Il n'échappera pas à ma ten-

dresse ; je vaincrai sa fierté, Fanchette ; oui, je la vaincrai. Viens, suis-moi, j'ai besoin de ton secours ; tu verras si j'ai bien connu mon amant.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

VERNER.

Où se cache donc monsieur le major? Je crois que je ne pourrai le rejoindre aujourd'hui. Quand on l'auroit averti que je veux lui remettre de l'argent, et lui parler de sa maîtresse...

SCÈNE II.

JUSTIN, VERNER.

JUSTIN.

Je vous trouve à propos, monsieur Verner. Voilà les cent pistoles que vous aviez prié monsieur le major de vous garder, et qu'il m'a chargé de vous rendre. Je vais achever d'emporter ses effets.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

VERNER.

Au moment de son départ, et quand il en a plus besoin que jamais, il me fait remettre cet argent... Ah! cet argent et tout ce que je possède est à lui, et je le forcerai bien à l'accepter. Je suis un honnête homme, je l'ai bien servi, et il ne doit pas me refuser.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

TÉLEIM.

Ah! te voilà, Verner?

VERNER.

Oui, mon major, et je vous cherchois. Vous venez de me faire remettre une partie de mon bien, et je viens vous forcer de prendre le tout.

TÉLEIM.

Il seroit bien placé aujourd'hui!

VERNER.

Au plus haut intérêt.

TÉLEIM.

Mais sais-tu que je n'ai plus rien?

VERNER.

Eh ! voilà pourquoi je vous l'offre.

TÉLEIM.

Et voilà pourquoi je ne puis le recevoir.

VERNER.

Je sais qu'on peut vous enlever tout ici ; mais je sais en même temps que le major Téléim trouvera toujours dans ses talents et son courage le moyen de réparer sa fortune, et dans sa probité celui de conserver la mienne, et je la dépose en vos mains. Prenez, prenez, mon cher major, tout ce qui m'appartient, et ne vous embarrassez de rien. Je n'ai que faire d'argent, moi : par-tout on a besoin d'un maréchal des logis, et on le paie ; mais il faut qu'un homme comme vous...

TÉLEIM.

Vive et meure sans devoir rien à personne.

VERNER.

Vous n'avez donc pas d'amis ?

TÉLEIM.

A qui je veuille être à charge.

VERNER.

C'est les mépriser que de ne pas accepter leurs services.

TÉLEIM.

Non ; j'en sens tout le prix, mon cher Verner, et je commence par te remercier, comme le plus

tendre de mes amis. Laisse-moi ; je n'ai pas besoin de ton argent.

VERNER.

Vous me trompez, monsieur le major.

TÉLEIM.

Je ne veux pas être ton débiteur.

VERNER.

Vous ne le voulez pas ? Et si je vous disois que vous l'êtes déjà ! Quand à l'armée j'emportai le bras de l'ennemi qui vous ajustoit pour vous étendre à terre ; quand une autre fois je me précipitai au-devant d'un soldat qui alloit vous fendre la tête, et que je reçus le coup, ne me restâtes-vous pas redevable de votre vie, et même de la mienne que j'avois hasardée pour vous ? Croiriez-vous donc aujourd'hui me devoir davantage ! Mes jours sont-ils de moindre conséquence que ma bourse ? Ah ! si c'est ainsi que raisonnent les grands, quel cas font-ils des hommes ? et devons-nous nous sacrifier pour eux ?

TÉLEIM.

Ah ! que me dis-tu, Verner ? J'avoue avec plaisir que je te dois deux fois la vie ; mais, mon ami, à qui a-t-il tenu que je n'en aie fait autant pour toi ?

VERNER.

Vous n'avez manqué que d'occasions, je le

sais bien, mon cher major. Ne vous ai-je pas vu mille fois hasarder votre vie pour sauver un simple soldat?

TÉLEIM.

Eh bien! mon cher Verner...

VERNER.

Mais...

TÉLEIM.

Mais tu ne m'entends pas; je te refuse seulement dans les circonstances présentes.

VERNER.

J'entends. Vous m'emprunterez quand vous n'aurez pas besoin de mon argent, ou que je ne serai plus en état de vous en offrir... Ah! votre refus me désespère. Prenez, prenez, mon major; et si ce n'est aujourd'hui pour vous, que ce soit pour moi: oui, monsieur le major, pour moi. Souvent en pensant à l'avenir, je disois: « Que
« ferai-je dans ma vieillesse? Où me réfugierai-
« je? Qui prendra soin de moi, si je suis infirme
« ou blessé?... Je me trouverai dans un désert
« au milieu du monde, et peut-être obligé d'aller
« mendier mon pain. Mais non, reprenois-je
« avec confiance... J'irai chez le major Téléim; il
« ne me laissera pas dans la misère; il partagera
« sa fortune avec moi, et je pourrai dans sa mai-
« son vivre et mourir en honnête homme. »

TÉLEIM.

Eh bien ! camarade , ne crois-tu plus la même chose ?

VERNER.

Non : vous refusez mon secours , quand vous en avez besoin et que je puis vous aider... C'est me dire : ne compte pas sur moi quand tu seras dans la nécessité. C'est assez.

TÉLEIM.

Où vas-tu ? Tu me pousses à bout... Verner , mon cher Verner , j'ai encore de l'argent ; je t'avertirai dès qu'il m'en manquera... et tu seras le seul à qui j'emprunterai. Es-tu content ?

VERNER.

Il faut bien que je le sois... Votre main , mon major ?

TÉLEIM.

Tiens , la voilà.

VERNER.

Ne trompez pas Verner ; il en mourroit.

TÉLEIM.

Nous voilà contents l'un de l'autre , mon cher Verner... Laisse - moi ; il faut que j'écrive à Minna.

VERNER.

Qu'allez-vous écrire à madame la comtesse ? que vous désespérez de vos affaires ? que vous

devez vous éloigner d'elle? Eh mais! c'est bien consolant après ce qu'elle a fait pour vous, son empressement à vous chercher ici... Voulez-vous la réduire au désespoir? Elle est dans un chagrin, un accablement, une affliction, que vous seul pouvez dissiper.

TÉLEIM.

Comment! Que dis-tu? Sauroit-elle?...

VERNER.

Oui, monsieur le major : croyant qu'il n'y avoit que madame au monde qui pût vous consoler, je lui ai tout dit ; et en vérité elle vous auroit attendri.

TÉLEIM.

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

VERNER.

Mon devoir : j'irois vous chercher un consolateur au bout du monde.

SCÈNE V.

FANCHETTE, TÉLEIM, VERNER.

VERNER, *continue.*

Mais, tenez, voilà mademoiselle Fanchette... Fuyez-nous tous, monsieur le major ; c'est le moyen de nous rendre tous aussi malheureux que vous.

TÉLEIM.

Ah! te voilà, ma chère Fanchette?... J'allois passer chez ta maîtresse.

FANCHETTE.

Vous ne sauriez la voir, monsieur le major... elle vient de m'ordonner de ne laisser entrer personne, et elle m'envoie vous faire ses adieux.

TÉLEIM.

Comment! elle me quitte?

FANCHETTE.

Elle sait vos résolutions, monsieur, et n'y veut plus mettre obstacle.

VERNER.

Et vous m'aviez chargé tantôt, mademoiselle Fanchette...

FANCHETTE.

De nouveaux malheurs, dont je ne devrois pas même informer monsieur le major, changent nos résolutions... Monsieur Verner, permettez...

TÉLEIM, à *Verner*.

Laisse-nous.

(*Verner sort.*)

SCÈNE VI.

FANCHETTE, TÉLEIM.

FANCHETTE, *à part.*

Voyons si le projet de ma maîtresse réussira.

TÉLEIM.

De nouveaux malheurs ! Tu m'effraies.

FANCHETTE, *avec deux visages, s'il se peut ; un qui mette le public dans la confiance de sa malice, et l'autre qui en impose au major.*

J'ai ordre de ne vous rien dire, monsieur ; mais je ne puis me taire ; car, au fond, je crois que vous aimez ma maîtresse.

TÉLEIM.

Je l'adore.

FANCHETTE.

Et elle ne vous est pas moins tendrement attachée.

TÉLEIM.

Où tend ce discours ?

FANCHETTE.

Et vous vous séparez, quand vous devez être plus unis que jamais, quand vous avez plus que jamais besoin l'un de l'autre.

TÉLEIM.

Je ne te comprends pas.

FANCHETTE.

Vous l'avez vue tantôt tendre, empressée, cherchant à vous consoler de vos malheurs : elle croyoit que l'amour suffisoit au bonheur l'un de l'autre ; point du tout, vous lui ôtez toutes ces idées-là de la tête.

TÉLEIM.

J'ai dû lui conseiller de fuir un infortuné.

FANCHETTE.

Et vous l'avez forcée à vous délivrer par générosité d'une femme encore plus à plaindre que vous.

TÉLEIM.

Comment plus à plaindre que moi ?

FANCHETTE.

Oui. Vous connoissez le comte de Bruxhal ?

TÉLEIM.

Son cher oncle ?

FANCHETTE.

C'est son ennemi, c'est le vôtre. Nous vous avons sacrifié sa tendresse, sa fortune, un époux qu'il vouloit nous donner de sa main ; et nous sommes maintenant déshéritées, fugitives, et poursuivies par cet homme impétueux et absolu.

TÉLEIM.

O ciel ! que me dis-tu ?

FANCHETTE.

Madame la comtesse étoit venue vous chercher ; mais vous avez refusé sa main, et elle a cru qu'elle devoit renoncer à vous pour jamais.

TÉLEIM.

Pour jamais ! Minna malheureuse m'appartient, et je la disputerois à tout l'univers.

FANCHETTE, *à part.*

Bon ! nous le tenons.

TÉLEIM.

Il falloit mourir tantôt, n'étant plus soutenu par l'espoir de la posséder ; Minna, environnée de tout l'éclat de sa fortune, me sembloit une divinité que je devois respecter ; mais Minna avec ses malheurs est la personne du monde la plus intéressante pour moi, et je dois voler à son secours. Que de plaisirs, de devoirs, d'engagements chers et sacrés vont m'attacher à la vie et me la rendre précieuse en dépit du monde entier ! Mes malheurs m'avoient accablé : je ne formois que des projets sinistres, enfantés par la mélancolie et le désespoir. Minna malheureuse ! Je sens mon courage s'élever, mon ame renaitre, et je tiens enfin à une vie qui peut faire la sûreté de la sienne. Elle m'a sacrifié l'opinion des hommes, elle me fait oublier leur in-

justice, et je me pique de l'égaliser en générosité. Elle est à moi, je suis à elle, et il ne nous manque plus rien. Vois-tu, vois-tu tous les biens que me procure son infortune? Ah! je suis trop heureux!

FANCHETTE.

Eh! mais... oui, en effet... Je n'y avois pas pensé : ce malheur-là pourroit rapprocher bien des choses.

TÉLEIM.

Tout, tout, tout. Mais est-il bien vrai qu'elle soit persécutée, déshéritée, poursuivie par son oncle ; en un mot, aussi malheureuse que tu me l'as représentée?

FANCHETTE.

Oh! vous n'avez rien à desirer la-dessus. Elle attendoit tout de son oncle, et le barbare l'a dépouillée de tout.

TÉLEIM.

A-t-il pu lui enlever ses graces, sa douceur, son honnêteté, sa tendresse pour moi? Voilà Minna, voilà ses trésors : c'est encore la plus riche héritière de la nature ; et je vole à ses pieds abjurer les résolutions que le soin de son bonheur m'avoit fait prendre, lui offrir un consolateur, un vengeur, un époux ; et je pars avec elle, et je me dérobe à un monde qui n'altérera

plus par ses opinions la félicité de deux époux séparés de lui, contents d'eux-mêmes, et ne pensant plus au reste de la terre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FANCHETTE.

Il ne trouvera pas de grandes difficultés à nous arrêter et à nous faire consentir à un prompt mariage. Mais l'oncle nous laissera-t-il le temps de terminer cette grande affaire? s'il rencontre Téléim, il va lui offrir sa nièce avec tout ce qu'il possède; et voilà précisément l'épouse dont Téléim ne veut pas, et qu'on ne lui fera jamais accepter. Tâchons de conclure et d'épouser: nous dirons après à Téléim que nous avons le malheur d'être riches, et il faudra bien qu'il en passe par là; il ne se démariera point pour avoir été trompé de la sorte.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

TÉLEIM.

Minna m'épouse , Minna part avec moi. Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de mon bonheur ; loin de moi toute idée qui pourroit l'altérer ! Je possède Minna , et je rends graces aux malheurs qui nous réunissent.

SCÈNE II.

VERNER, TÉLEIM.

TÉLEIM.

Ah ! mon cher Verner, elle est malheureuse, déshéritée, poursuivie par son oncle !

VERNER.

Qui, mon major ?

TÉLEIM.

Minna ; et je l'épouse.

VERNER.

Et vous faites fort bien. Épousez cette dame

et prenez mon argent ; voilà deux belles actions que vous devriez faire ensemble.

TÉLEIM.

Eh ! sais-je quand je pourrai te le rendre ?

VERNER.

Je ne vous le demande pas. Je vais apporter tout ce que je possède.

TÉLEIM.

Va, nous partagerons même fortune ensemble ; et j'espère que mon nom et mon épée...

VERNER.

Oui, nous ne saurions manquer de rien... Allons-nous-en battre les Calmoucks ; monsieur le major avec madame la comtesse, et mademoiselle Fanchette avec moi.

TÉLEIM.

Nous y songerons. Je rentre chez moi, et je t'attends.

VERNER.

Je suis à vous dans le moment. Vivent les Russes, la guerre de Tartarie, et sur-tout mon major, qui veut bien enfin accepter mon argent !

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

JUSTIN, TÉLEIM.

JUSTIN, *entrant d'un côté, pendant que Verner sort de l'autre.*

Sauvez-vous mon cher maître ; sauvez-vous, s'il en est temps encore... On vous demande là-bas de la part du roi ; on parle d'un ordre pour vous faire arrêter, et j'ai même aperçu quelques mouvements autour de l'hôtel.

TÉLEIM.

Au moment où Minna n'attend plus rien que de moi, la cour attenteroit à ma liberté ! Ah ! toute ma constance m'abandonne, et je succombe à ce dernier revers.

JUSTIN.

L'hôtesse a dit d'abord que vous n'y étiez pas, pour vous donner le temps de vous sauver ; et elle a imaginé de vous faire sortir par une porte de derrière qui est toujours fermée, et qu'on aura peut-être oublié de faire investir.

TÉLEIM.

Va lui demander la clef de cette porte ; observe si personne ne rôde autour de cet endroit, et reviens me chercher ; je vole à Minna.

SCÈNE IV.

TÉLEIM, VERNER.

VERNER, *rentrant du côté opposé à celui par où sort Justin.*

Ah! monsieur le major!... Ah monsieur le major, tout est perdu!... Je viens de le voir; je viens de l'entendre...

TÉLEIM.

Qui?

VERNER.

Ne venez-vous pas de me dire que le comte de Bruxhal persécutoit, poursuivoit Minna?

TÉLEIM.

Eh bien?

VERNER.

Eh bien! il est ici.

TÉLEIM.

Il est ici?

VERNER.

Et sans doute il la cherche, et vous cherche vous-même.

TÉLEIM

En est-ce assez?

SCÈNE V.

TÉLEIM, VERNER, LE COMTE.

LE COMTE, *derrière le théâtre.*

Eh! pourquoi ne m'avertissez-vous pas qu'il est ici?

TÉLEIM.

Dieux! qu'entends-je?

VERNER.

C'est lui-même... Il entre.

TÉLEIM.

Laisse-nous.

(*Verner sort.*)

SCÈNE VI.

TÉLEIM, LE COMTE.

TÉLEIM, *à part.*

Il faut qu'il me donne la mort, ou m'accorde Minna.

LE COMTE, *à part, en entrant.*

Voyons s'il s'obstinera toujours à refuser ma nièce. (*Avec amitié, mais avec son ton bourru qui trompe toujours.*) Eh parbleu! le voilà.

TÉLEIM, *d'un air fier.*

Oui, monsieur; et mes malheurs ne m'ont pas rendu indigne de votre amitié.

LE COMTE, *toujours du même ton.*

Et ma nièce, où est-elle?

TÉLEIM, *très affectueusement.*

Monsieur, vous êtes son oncle, son père...

LE COMTE, *avec impatience.*

Après?

TÉLEIM.

J'étois digne d'elle autrefois; et de votre aveu même...

LE COMTE.

Autrefois? Belle distinction!

TÉLEIM.

Ah! monsieur, daignez m'entendre, et souffrez qu'à vos pieds...

LE COMTE, *à part.*

Il n'en veut pas. (*Haut, et avec humeur.*) Eh! que prétendez-vous me persuader, monsieur?

TÉLEIM.

Je prends la liberté de vous représenter...

LE COMTE, *de même.*

Je prends la liberté de te dire, moi, que ta conduite m'offense, et que je ne souffrirai jamais...

TÉLEIM, *fièrement.*

Et moi, monsieur, jamais je ne permettrai...

LE COMTE, *à part.*

Il faut être bien endiablé pour refuser ma nièce. (*Haut.*) Monsieur le major, on n'offense pas impunément un homme tel que moi.

TÉLEIM.

Monsieur le comte, un homme tel que moi mérite qu'on l'écoute; et vos persécutions...

LE COMTE.

Sont étranges, en effet!

TÉLEIM.

Je respecterais toujours l'oncle de Minna; Mais...

LE COMTE, *avec la plus grande vivacité.*

Mais vous n'épouserez pas sa nièce?... Ah! c'en est trop.

TÉLEIM.

Oui, monsieur, c'en est trop. Mon honneur...

LE COMTE.

Ton honneur? Et le mien, morbleu!... Eh! que voudriez-vous, monsieur, qu'on dit de ma nièce et de moi, si je cédois à tous vos beaux raisonnements?

TÉLEIM, *fièrement.*

Que Téléim, malheureux et disgracié, a su vous y faire consentir.

SCÈNE VII.

TÉLEIM, FANCHETTE, MINNA,
LE COMTE.

MINNA, *à part, en entrant.*

Téleim et mon oncle ! Tout est découvert.

TÉLEIM, *courant à Minna.*

Venez, venez, Minna, vous joindre à moi.

LE COMTE, *à part.*

Il perd l'esprit. (*Courant à sa nièce, et voulant l'emmener.*) Viens, viens, ma nièce, et renonce...

TÉLEIM, *arrachant Minna des mains du comte.*

Je ne souffrirai pas qu'elle me soit enlevée.

LE COMTE, *dans le plus grand étonnement.*

En voici bien d'un autre !

FANCHETTTE, *au comte, en riant.*

Non, sûrement, il ne le souffrira pas.

LE COMTE, *avec impatience.*

Quoi!...

MINNA, *riant.*

Que je lui sois enlevée.

LE COMTE.

Quel diable de galimatias me faites-vous là ?

TÉLEIM.

Minna, ma chère Minna, tombons à ses genoux.

LE COMTE, *à part.*

Il a le diable au corps. (*haut.*) Monsieur le major, point de milieu : ou vous épouserez Minna tout à l'heure, ou vous m'en rendrez raison. Vous m'entendez, monsieur le major !

TÉLEIM.

Quoi !... comment ! vous me l'accordez ? Vous oubliez votre courroux, ses torts, sa fuite ?

LE COMTE.

Oh ! pour le coup, il extravague.

MINNA.

Vous ne me déshéritez plus, mon oncle ?

LE COMTE.

Ils sont tous devenus fous. Sa fuite, mon courroux, ses torts, deshérité ! Qui ?

TÉLEIM

Votre nièce.

LE COMTE.

J'arrive avec elle.

TÉLEIM.

Vous arrivez avec elle ?

LE COMTE.

De la Saxe, et je viens exprès pour te la donner.

TÉLEIM.

A moi ?

LE COMTE.

A toi; et il y a plus d'une heure que tu me la refuses.

TÉLEIM.

Moi! je vous la demandois à genoux. Ah! Minna...

LE COMTE.

Mais débrouillez-moi donc tout ceci. Est-ce toi qui lui as forgé cette histoire?

MINNA.

Oui, mon oncle : pour l'arrêter et l'attacher éternellement à moi. Mais je crains bien que vos bontés ne nous séparent à jamais.

LE COMTE.

Eh! mais, oui; je te conseille encore de dire que je m'y suis mal pris!

TÉLEIM.

Non, monsieur; et vos emportements, dont je connois enfin la cause, me font voir toute l'honnêteté de votre ame... Mais aussi, de la part de votre nièce, quelle générosité! quelle délicatesse!

LE COMTE.

Quelle extravagance! Je te déclare, moi, que je te maintiens pour un brave homme, et que je veux te donner ma nièce : c'est bien plus simple,

et tu dois mieux me reconnoître à ce procédé.

TÉLEIM.

Ah! monsieur! ah! Minna! (*à part.*) Non, je n'ai pas la force de leur résister davantage... Mais les ordres du roi vont m'arracher sans doute à ces généreux amis, qui veulent se perdre avec moi.

SCÈNE VIII.

JUSTIN, TÉLEIM, MINNA, LE COMTE,
FANCHETTE.

JUSTIN, à *Téleim*.

Monsieur, la porte de derrière est ouverte; on n'aperçoit personne aux environs, et vous pouvez vous soustraire aux ordres du roi.

MINNA.

Comment! aux ordres du roi? Qu'ai-je entendu?
(*Téleim fait signe à son valet de ne pas parler davantage.*)

LE COMTE.

Eh! la la; de quoi t'effarouches-tu? Des ordres du roi doivent être des actes de justice, et j'attendois presque ceux-ci. Vous ne savez pas tout ce que je viens de faire.

FANCHETTE, à *part*.

Il me fait frémir, avec ses démarches.

LE COMTE.

Je n'ai pu rejoindre le roi, mais je lui ai laissé un placet où je ne ménage rien ; et cela doit opérer une révolution.

TÉLÉIM.

Oui, oui, rassurez-vous, Minna ; on m'a jugé précipitamment ; on ne peut avoir que des éclaircissements favorables sur mon compte, et je n'ai pas de nouveaux malheurs à craindre. Adieu, Minna : je vole au-devant de la justice du roi ; elle me ramènera sans doute à vos pieds. (*Il fait signe à Justin de se taire.*) Suis-moi, Justin.

SCÈNE IX.

JUSTIN, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN.

Eh ! mais, je n'y comprends rien. Comment ! il vouloit se sauver tout à l'heure, et à présent il va se livrer à l'homme qui vient l'arrêter !

MINNA.

Qui vient l'arrêter ?

JUSTIN.

Eh ! vraiment, oui ; il y a là-bas un homme qui a la mine rébarbative, qui regarde de tous côtés, comme quelqu'un qui a peur que sa proie ne lui échappe, et qui l'attend depuis une heure

de la part du roi, muni de papiers qui contiennent peut-être l'ordre de se rendre dans quelque citadelle.

MINNA.

Ah! mon oncle, ne perdons point de temps; courons, volons à son secours.

LE COMTE.

Nous n'irons pas bien loin, si le roi a résolu de le faire arrêter; et vous n'avez que faire dans cette bagarre-là, ma nièce. Demeurez. (*Passant devant sa nièce et allant à Justin.*) Mon ami, es-tu homme de résolution? Suis-moi, et allons rejoindre Téléim. J'ai des chevaux, des armes; nous nous sauverons d'ici le pistolet au poing, et nous ferons feu sur tout ce qui voudra nous arrêter. (*Ils font quelques pas.*)

MINNA.

Ah! mon cher oncle, vous me faites frémir!

LE COMTE, *retournant à sa nièce.*

Ma chère nièce, embrassez-moi : ne crains rien, mon enfant.

SCÈNE X.

JUSTIN, LE COMTE, TÉLEIM, MINNA,
FANCHETTE.

TÉLEIM, *des papiers à la main, et dans la plus grande joie.*

Ah, Minna! ah, Minna! partagez ma joie, mes transports, mon ravissement! Je ne me possède plus; je suis dans une ivresse!... Le roi, le roi... madame...

MINNA.

Eh bien! quoi? le roi?...

TÉLEIM.

Lisez, lisez, madame, la lettre que je viens de recevoir de ce généreux monarque.

FANCHETTE.

Comment? une lettre d'un roi?

LE COMTE.

Eh! pourquoi pas? Est-ce que tu crois qu'ils ne savent pas écrire?

FANCHETTE, *prenant les papiers.*

Voyez, voyez, madame.

MINNA *lit.*

« Mon cher Téléim!...

FANCHETTE.

« Mon cher Téléim ! » Madame, ah ! les larmes m'en viennent aux yeux.

MINNA, *continuant de lire avec la plus grande émotion.*

« Mon cher Téléim, je suis détrompé, et je
« me hâte de vous rendre justice. La caisse d'état
« a ordre de vous remettre votre billet, et de
« vous payer vos avances pour le régiment. Vos
« accusations sont biffées à la chancellerie de
« guerre ; et je ne desirer plus que de vous voir
« rentrer au service. Je suis le plus heureux
« des souverains de pouvoir justifier le plus
« honnête homme de mon royaume. » Voilà, mon
cher Teleim, une lettre dont je n'aurois jamais
eu besoin.

FANCHETTE.

Elle fait bien de l'honneur à un sujet qui la reçoit.

LE COMTE.

Et à un souverain qui l'écrit. Donnez-moi cette lettre... Elle est bien, mais fort bien... Garde-la dans tes archives, mon cher neveu, et dans quelques centaines d'années, elle fera la joie et la consolation de tes descendants. Ma conversation avec le directeur et mon placet au roi ont fait leur effet ; ils ont eu peur de moi, et je leur ai fait

entendre raison. Oh ça ! Téléim, il faut que nous allions ensemble remercier le roi et le directeur de la guerre, quoique ce soit un fat ; car enfin il a fait tout ce que je voulois... Mais quelle est cette autre lettre ?

TÉLEIM.

Elle est du directeur : après celle du roi, elle m'a peu intéressé. Ce sont sûrement des compliments.

LE COMTE.

Passe, passe-la moi. C'est peut-être le billet de nos États, le remboursement de vos avances, une gratification, un mandat sur la caisse. Oh ! vous ne pensez jamais à rien, vous autres jeunes gens. (*Il lit, d'abord fort haut, ensuite d'un ton plus bas, mais de façon cependant qu'on l'entende.*) « Si vous aviez pu perdre votre cause, « vous l'auriez perdue, par la manière dont un « comte de Bruxhal, qui se dit de vos amis, l'a « défendue. La cour n'est pas un pays qui lui « convienne, et vous devez l'engager à retourner « dans ses terres. » Eh parblen ! croit-il que je sois venu à Berlin pour l'admirer ? Partons, partons, mes enfants ; il n'y a pas moyen de demeurer ici ; on n'y aime, ni la vérité, ni la noblesse, ni les honnêtes gens.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

JUSTIN, VERNER, TÉLEIM, MINNA,
FANCHETTE.

VERNER, *avec la plus grande joie et la plus grande précipitation.*

Ah! monsieur le major, vous la savez, sans doute, cette heureuse nouvelle, dont tout Berlin se réjouit? Souffrez que je vous embrasse, et que le premier de tout le régiment...

TÉLEIM.

Oui, mon ami, embrasse-moi. Allons aux pieds du roi lui rendre graces; et puis, acquittés de ce devoir, nous partirons pour la Saxe; moi, l'époux de Minna; toi, celui de Fanchette; et tous les quatre les plus heureuses personnes de la terre.

FIN DES AMANTS GÉNÉREUX.

LE JALOUX,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 11 mars
1784.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LA MARQUISE, sa nièce.

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, en amazone à son entrée au second acte, et en dragon aux trois derniers actes.

VALSAIN, parent de la marquise.

MARTHON, femme de chambre de la marquise.

PASQUIN, valet du chevalier.

Quelques DOMESTIQUES, personnages muets.

La scène est au château du Baron.

Il faut quatre décorations différentes ; un premier salon pour les deux premiers actes ; un second salon ou boudoir de la marquise pour le troisième acte ; un cabinet de toilette au quatrième acte. Tous ces appartements doivent être garnis de meubles ; mais il n'est pas essentiel, en changeant de décoration, de changer de meubles, excepté au quatrième acte, où il faut une toilette magnifique, un petit secrétaire, un bureau, quelques chaises et fauteuils nouveaux. Le cinquième acte doit représenter un jardin.

J'ai oublié de marquer la position théâtrale des deux premiers acteurs. Acte premier, scène première. Au lever de la toile, la soubrette doit paroître assise, et s'entretenant familièrement avec Pasquin ; celui-ci, un peu de côté, lui parle appuyé sur le dos de sa chaise ; Marthon un moment après se lève, et ils continuent leur conversation debout.

LE JALOUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

Le chevalier jaloux ! Quelle prévention !
C'est un homme charmant et plein d'attention :
Rien n'échappe à ses soins, à sa délicatesse.
Au lever de madame, il s'attache à ses pas,
Et jusqu'à son coucher il ne la quitte pas ;
Mais c'est pour l'obliger et la servir sans cesse :
Et, jugeant tout cela d'un esprit bienveillant,
Moi je ne vois en lui, malgré la médisance,
Qu'un homme officieux, et non pas surveillant,
A qui l'on doit de la reconnoissance.

MARTHON.

De cette dette-là je crois qu'il nous dispense.
Tu jettes sur ton maître un œil assez distrait :
En le regardant mieux, je frémis du portrait,
Pour nous, pour ma maîtresse, et sur-tout pour toi-même,

De ses accès d'humeur sans cesse le plastron ;
Car un maudit jaloux, dans sa fureur extrême,
Fait un enfer de sa maison.

PASQUIN.

A qui donc le dis-tu ! Tiens, vois-tu bien, ma chère,
Il n'est pas de métier, il n'est pas de galère,
Qui ne soit préférable à mon état présent.
Notre amant a d'abord changé de caractère ;
Et, d'un homme enjoué, sans souci, bienfaisant,
Qu'il étoit autrefois, quand j'ai pris sa casaque,
Il est devenu noir, triste, hypocondriaque,
Se tourmentant sans cesse, et tourmentant autrui ;
Et l'on ne sauroit vivre en repos avec lui.

MARTUON.

Ses plus anciens amis, comme ses connoissances,
Ne sont pas à l'abri de ses extravagances.
Il ne distingue rien, âge, sexe, ni rangs :
Les uns sont confidents, les autres sont amants ;
Et contre son repos tous ourdissent des trames.
Sur maîtres et valets sans cesse il a les yeux.
Madame parle-t-elle à l'une de ses femmes,
C'est le discret agent d'un commerce amoureux.
Écrit-elle un billet, sa frayeur est mortelle ;
C'est un billet d'amour que trace l'infidèle.
Chante-t-elle un couplet, il est pour un amant ;
C'est un adroit aven qu'elle fait en chantant.
Un geste indifférent, que personne n'observe,
Pour le tromper en face est un signe en réserve.
Que sais-je ! son silence est un crime secret ;
C'est un recueillement dont un autre est l'objet.

Enfin ses actions lui sont toutes suspectes ;
Celles qu'il craint le plus sont les plus circonspectes ;
Et l'accueil de madame , ou froid ou gracieux ,
Alarme également son esprit ombrageux.

PASQUIN.

Voilà certainement un homme insupportable.
Mais laissons le jaloux , et voyons l'homme aimable.
Il est sage en ses mœurs , modeste en son maintien ,
Et son esprit a de quoi plaire.

Après le mal , j'en dois dire le bien ,
En dépit de l'habit et de mon caractère.
Il contemple madame avec timidité ,
De l'air dont on contemple une divinité ;
Il la croit , de sang-froid , aussi sage que belle :

Mais quand il trouve un rival sur ses pas
(Et tout ce qui la voit doit soupirer pour elle) ,
Il ne connoît plus rien que la crainte mortelle
De se voir enlever son cœur et ses appas.
Du reste , complaisant , tendre , vif , et fidèle ,
Il ne sait que la voir , l'entendre , l'admirer ,
Sentir , penser par elle , et même respirer.
Dans la société la plus intéressante ,
C'est un homme isolé , si madame est absente ;
Mais son front s'éclaircit , mais son ame renait ,
Mais il possède tout , quand madame paroît.
Son cœur , quand elle parle , est errant sur sa bouche ;
Il marche sur ses pas , il suit ses mouvements ,
Il vole entre ses doigts quand elle ôte ses gants ,
Et porte envie à tout ce qu'elle touche.
Ne lui demandez pas ce qu'on dit , ce qu'on fait ,

Ni qui vient, ni qui sort : madame parle, pense,
Travaille, ne fait rien, badine, chante, danse,
Est assise ou debout ; voilà tout ce qu'il sait.
Ah ! cet enivrement, ces soins, cette réserve,
Tout cela, mon enfant, avec plaisir s'observe ;
Et femme, honnête au moins, dans ce siècle pervers,
Où tous nos jeunes gens sont remplis de travers,
Qui se voit de la sorte adorée, encensée,
A bientôt, par ma foi, la tête renversée !

MARTHON.

Oui, oui, je sais qu'il plaît comme ami, comme amant,
Que c'est même en amour un modèle charmant ;
Mais s'il a su toucher par sa rare constance,
Il aigrit tous les jours par son extravagance ;
Et j'ose me flatter, du train dont il y va,
Que son règne ennuyeux avant peu finira.

Mais... ma confiance est-elle bien placée ?

PASQUIN.

D'un doute injurieux ma franchise est blessée.
Fais-moi chasser d'ici, retourner à Paris,
Renouer connoissance avec mes vieux amis.

L'air du hameau ne vaut rien pour mon âge.
Mais quand mes intérêts ne seroient pas les tiens,
Ma conduite avec toi, la marche que je tiens,
Devroient de ton esprit écarter tout nuage.
Suis-je à m'apercevoir des tours que tu lui fais,
Des faux avis que tu lui donnes !

MARTHON.

Paix !

PASQUIN.

Des papiers chiffonnés que, pour te faire rire,
Adroïtement tu sèmes sur ses pas,
Et dont nous faisons tant de cas,
Que nous cédon's toujours au plaisir de les lire !
Et cependant qui, plus discret que moi...

MARTHON.

Oui, depuis quelque temps tu nous sers avec zèle ;
Mais tu n'as pas été toujours aussi fidèle,
Et j'ai souvent eu lieu de me plaindre de toi.
Quand ton foible te prend pour ton jaloux de maître,
Tu vendrois tout le monde à beaux deniers comptants.

PASQUIN.

Vieille foiblesse, anciens égarements !.
Et tu m'as fait enfin connoître
Que c'étoit pour son bien que tu le desservois ;
Et j'ai cru sensément ce que tu me prouvois.

MARTHON.

J'ai tort, et je te rends toute ma confiance.
J'ai celle de ton maître.

PASQUIN.

Il la place fort bien.

MARTHON.

Je l'ai bien méritée ; un peu de patience.
D'abord pour le servir je n'ai ménagé rien,
Parceque je pensois que ma jeune maîtresse
Ne pouvoit rester veuve encor dans son printemps,
Et que ton chevalier, par sa délicatesse,
Me sembloit préférable à tous ses concurrents :

Mais ses vivacités, sa bouillante jeunesse ,
M'ont fait changer de sentiments,
Sans changer toutefois, et le tout par adresse,
De marche et de conduite avec nos deux amants.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

LE CHEVALIER, *de la coulisse.*

Pasquin ! holà, Pasquin !

MARTHON.

Notre jaloux t'appelle,
Et d'un ton élevé qui m'alarme pour toi.

(*Ils se séparent.*)

PASQUIN, *courant à son maître, et s'arrêtant en
le voyant.*

Je cours le rejoindre...

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi
Se disperser quand je paroi ?

PASQUIN.

Vous m'appeliez, et plein de zèle
J'accourois...

LE CHEVALIER, *à Marthon.*

Et toi ?

MARTHON.

Moi ?

LE CHEVALIER.

Toi.

MARTHON.

Je parlois aussi,
Pour ne pas rester seule.

LE CHEVALIER.

Ah ! je conçois ceci.
Au surplus, je me ris de tes mauvais offices ;
On te dispense enfin de tes loyaux services.
Amis, comme ennemis, tout m'est indifférent
Auprès de ta fausse maîtresse ;
Et je la quitte en ce moment,
Bien dégagé de ma faiblesse.
Tu peux de mon départ l'assurer de ce pas.

MARTHON.

Je m'en garderai bien ; vous ne partirez pas.

LE CHEVALIER.

Je ne partirai pas !

MARTHON.

Pourriez-vous vous résoudre
A nous quitter un seul instant ?
Si vous partiez comme le vent,
Votre retour seroit aussi prompt que la foudre.

LE CHEVALIER.

Non , non , plus de faiblesse ; et d'ailleurs , sans détour ,
J'obéis à l'ingrate en quittant ce séjour.
Elle vient à l'instant de me faire une scène
Que je n'oublierois pas quand je vivrois cent ans.
L'amour à sa toilette avec transport m'amène,
Et voici dès l'abord ses propos obligeants :
« Floridor, Marsin, et Thémine,
« Viennent de s'éloigner, en disant hautement

« Que c'étoit votre humeur inégale et chagrine

« Qui les faisoit partir ainsi subitement.

« Je vous avoueraï donc , monsieur , que leur absence

« Ne me fait pas moins de chagrin

« Que votre éternelle présence ;

« Et vous m'obligeriez de suivre leur chemin. »

« Aussi , plus poli qu'eux , puisqu'il faut vous le dire ,

« Je viens prendre congé de vous ,

« Lui répliquè-je , et me retire ,

« Édifié d'un traitement si doux. »

« Bon voyage. » A ces mots , tout mon dépit éclate ;

Je lui donne les noms de parjure et d'ingrate.

Mais ou n'est point en reste ; et , loin de m'arrêter

En changeant de langage , on songe à m'irriter ,

En m'accablant , avec une mémoire

Et des traits offensants qu'on aura peine à croire ,

Des récits détaillés , aggravés méchamment ,

De mille petits torts que l'on n'a qu'en aimant.

Le reste est oublié... Tu juges de ma rage.

Ma mémoire , à son tour , fait aussi des efforts ;

En répliquant je me soulage ;

Et nous nous rappelons fidèlement nos torts.

MARTON.

Bon ! ce sont là des assauts de franchise

Qui resserrent les nœuds de la société.

LE CHEVALIER.

Valsain , que je croyois à Paris arrêté...

PASQUIN.

Voilà du neuf.

LE CHEVALIER.

Arrive au fort de cette crise.

Madame prend d'abord un air d'aménité.

Le fat, qui me salue et me voit agité,

N'en est pas inquiet, et vole à la marquise.

On l'invite avec grace à s'asseoir près de soi;

On lui laisse une main à lui seul présentée;

Madame est obéie, embrassée, exaltée,

Admirée, encensée, et le tout devant moi,

Devant moi tout tremblant, et l'ame consternée,

Appuyé comme un sot devant la cheminée,

Dans un silence morne, un stupide embarras,

Ne sachant où poser mes jambes ni mes bras.

La patience à la fin m'abandonne;

Je pars, eu renversant, brisant tout sous mes pas...

Et tu veux que mon cœur sottement lui pardonne!

PASQUIN.

Après sa porcelaine et ses meubles à bas,

Madame seule a tort, et la querelle est bonne.

LE CHEVALIER.

Tu vois, Marthon, tu vois très clairement

Que c'est à ce Valsain que l'on me sacrifie.

MARTON.

Cela n'est pas douteux : son ton léger, charmant...

LE CHEVALIER.

Ne tiendra pas, je te le certifie,

Contre mon désespoir et mon ressentiment.

MARTON.

Oubliez-vous déjà que vous montez en chaise,

Que vos adieux sont faits?

LE CHEVALIER, *étonné de la réflexion de Marthon.*

Non, je demeurerai,

(*avec ironie et méfiance.*)

Si vous le trouvez bon.

MARTHON.

Ah! monsieur, à votre aise,

Partez ou demeurez.

LE CHEVALIER.

Et je m'éclaircirai.

Ils seroient trop heureux, si je quittois la place.

MARTHON.

Cela s'appelleroit fuir devant l'ennemi.

Point de quartier; courage, et volte-face;

Chassez, dispersez tout, et restez seul ici.

LE CHEVALIER.

Oui, je ne nierai pas l'excès de ma faiblesse;

Mais tout mon crime vient d'aimer trop ta maîtresse.

PASQUIN.

Aimez-la moins, monsieur, et vous l'aimerez mieux.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN;

VALSAIN, *au fond du théâtre.*

LE CHEVALIER, *à Pasquin.*

Tais-toi, Valsain entre en ces lieux.

(*à Marthon.*)

Laisse-nous : sers-moi bien, et ta fortune est faite.

(*Valsain, aperçu d'abord des coulisses, s'avance lentement, et reste même un peu au fond du théâtre.*)

MARTHON, à part, après avoir fait la révérence au chevalier.

J'y compte beaucoup plus, en ne te servant pas.

(*Elle va pour sortir, et passe devant Valsain.*)

LE CHEVALIER, à Pasquin.

Et toi ne quitte pas l'incertaine soubrette;

De Marthon, de Valsain, observe tous les pas.

(*à part et laissant son valet qui se retire.*)

Qui sait si ce n'est pas une intrigue secrète,

Qui, du sein des plaisirs les plus tumultueux,

Le ramène en cette retraite!

(*Valsain fait à Marthon qui sort un petit salut d'amitié, que le chevalier aperçoit en se retournant.*)

LE CHEVALIER, à part.

Bon! de l'intelligence et des signes entre eux!

(*Remarquant encore que Pasquin, en sortant, salue Valsain, et que celui-ci fait à l'autre un signe de tête.*)

(*à part.*)

Et même à mon valet un coup d'œil gracieux,

Que le faquin...! Ah! sans doute le traître

Entre dans leurs projets pour desservir son maître!

(*Valsain s'avance tout-à-fait.*)

SCÈNE IV.

VALSAIN, LE CHEVALIER.

VALSAIN.

A qui donc en as-tu ? D'où vient ce sombre accueil ?
J'arrive, et te voilà d'abord mélancolique ,
Distrain avec les geus, froidement laconique ,
Et m'honorant sur-tout d'un farouche coup d'œil !

LE CHEVALIER.

Je puis avoir des torts, monsieur ; mais je m'explique.
J'adore la marquise, et j'aspire à sa main.

VALSAIN.

Eh bien ! adore-la, songe même à l'hymen ;
Et nous, nous l'aimerons : car tout cela s'arrange.

LE CHEVALIER.

Non pas sur ce pied-là.

VALSAIN.

Mais quelle humeur étrange !

Quoi ! je ne puis aimer ma parente ?

LE CHEVALIER, *vivement et avec sentiment.*

Ah ! Valsain ,

Vous devez l'adorer ! On lui résiste en vain :

Mais vous avez un rival redoutable.

VALSAIN.

J'en ai cent mille , chevalier ,

Remplis pour ma cousine aimable

D'un sentiment trop beau pour le nier ,

Mais qui vivent entre eux d'un ton , d'une harmonie ,

Qui fait plaisir à voir.

LE CHEVALIER.

Point de froide ironie.

Pour moi, je n'aime aucun de mes rivaux.

VALSAIN.

Bon ! ce sont aujourd'hui les meilleurs gens du monde.
 Ce ne sont plus ces preux, courant par monts, par vaux,
 Chevaliers de la table ronde,
 Occisant, pourfendant, dans leur férocité,
 Tous ceux qui convoitoient leurs tristes damoiselles ;
 Ce sont amants légers, et pleins d'aménité,
 Suivant le ton du siècle et celui de leurs belles,
 Qui respirent l'encens que l'on brûle pour elles,
 Et ne les cachent pas à la société.
 Veux-tu qu'une maîtresse, une épouse chérie,
 Soit faite exprès uniquement pour toi,
 Et qu'elle doive, en te donnant sa foi,
 Fermer l'oreille à la galanterie ?
 Que deviendrait-on dans la vie,
 Si chacun exclusivement
 Prétendait s'emparer d'une femme jolie ?
 Trop de gens souffriroient de cet arrangement.
 Les femmes, chevalier, seroient des beautés fades,
 Sans le projet de plaire et de charmer :
 Les hommes, sans l'amour, qui seul sait les former,
 Seroient encore plus maussades.
 Le soin de plaire anime, embellit tous les traits,
 Donne à l'esprit de la délicatesse,
 Polit les mœurs, adoucit leur rudesse,
 Et dans le monde entier distingue les Français.

LE CHEVALIER.

Il n'est pas question, dans mon humeur jalouse,
D'enlever à vos yeux une amante, une épouse,
De la soustraire à vos propos flatteurs,
Qui ne font toutefois que corrompre les mœurs;
Mais, si votre parente m'aime,
Et daigne faire mon bonheur,
Je ne veux aimer qu'elle, en être aimé de même,
Seul, exactement seul, entendez-vous, monsieur?

VALSAIN.

Fort bien ; et vous ferez un couple très aimable.
Si la marquise adopte un système semblable.

LE CHEVALIER.

Mais nous vivrons pour nous, et nous vivrons heureux,
Malgré l'opinion des autres :
Et vos plaisirs bruyants et scandaleux
Ne vaudront pas la paix, la pureté des nôtres.
Mais concluons, pour sortir d'embarras :
Êtes-vous mon rival?

VALSAIN.

Non ; je n'épouse pas.

LE CHEVALIER.

Vous aimez?

VALSAIN.

Quelquefois. La demande est pressante.
Mais il faudroit connoître, avant tout ce fracas,
Quels sont les sentiments, les vœux de ma parente ;
Savoir, avant de tuer vos rivaux,
Si l'on vous aime, et si l'on vous préfère :
Autrement ce seroit faire une folle guerre,

Entreprendre sans fruit de dangereux travaux ;
Et la prudence veut que la dame prononce.
En attendant , voici ma fidèle réponse

A tes bizarres questions.

Je ris de ton humeur et de ta jalousie ;

Mais je ne mettrai de ma vie

Ancun obstacle à tes prétentions.

Je t'avouerai bien plus , pour t'ôter tout ombrage ,

Que je respecte fort la femme qui t'engage ,

Mais que ses charmes , sa beauté ,

N'effleuront jamais ma liberté.

LE CHEVALIER.

A d'autres. Ce sont là des propos très honnêtes ,

Qu'en se trompant se tiennent des rivaux.

Les sots en sont la dupe.

VALSAIN.

Et les mauvaises têtes

Se font toujours de chimériques maux.

LE CHEVALIER.

Quoi ! sérieusement , votre ame inaccessible ?...

VALSAIN.

Oui.

LE CHEVALIER , *charmé de ne pas trouver en lui
un rival.*

Je respire... et je reste étonné.

VALSAIN.

Eh ! de quoi ?

LE CHEVALIER.

D'un triomphe aussi déterminé.

Mais cette indifférence est-elle bien possible ?

VALSAIN.

Nos goûts et nos humeurs ne sont pas assortis.

LE CHEVALIER, *commençant à prendre de l'humeur.*

Mais ne l'avouez pas, monsieur, pour votre gloire.

Elle doit subjuguier les cœurs et les esprits.

VALSAIN, *d'un air libre et aisé.*

Et je remporte la victoire.

LE CHEVALIER.

Elle est si raisonnable!

VALSAIN.

Un peu trop, entre nous:

Et je hais la raison

LE CHEVALIER.

Ma foi, tant pis pour vous!

Mais c'est la beauté même.

VALSAIN.

Elle est incomparable

A tes yeux.

LE CHEVALIER.

On ne peut la voir sans l'adorer.

VALSAIN.

Avec tes yeux : pour moi, c'est une femme aimable,

Que mon cœur ne sait qu'honorer.

LE CHEVALIER, *à part et avec humeur.*

Le fat!... quand tous les cœurs lui rendent leur hommage...

Je ne sais qui me tient...

VALSAIN.

Ses mœurs sont de cent ans;

C'est une pruderie, une raison sauvage,

Qui doivent effrayer de jeunes courtisans.

LE CHEVALIER, *avec dépit.*

Sans doute.

VALSAIN.

Elle a des traits ; mais rien ne les varie.
Son esprit est sensé ; mais est-il amusant ?

LE CHEVALIER, *toujours redoublant d'humeur
jusqu'à la fin de la scène.*

Monsieur!...

VALSAIN.

Elle a pourtant des accès de folie :
Elle rit quelquefois , mais d'un rire indécent.
Et de quoi ? D'un bon mot du siècle précédent ;
Jamais d'une épigramme , ou d'un trait d'ironie :
Et voilà , chevalier , voilà très poliment
Ce qu'on appelle bonhomie.

LE CHEVALIER.

Monsieur!...

VALSAIN.

Tout ce qui plaît aux femmes de vingt ans ,
Spectacles , jeux , soupers , plaisirs vifs et bruyants ,
Grand état de maison , chevaux , dettes , amants ,
Tout cela l'excède et l'ennuie.

Vous ne sauriez l'engager à veiller ;
A minuit elle bâille et vous fait tous bâiller ,
Et ce petit concert chasse la compagnie.

LE CHEVALIER.

Monsieur!...

VALSAIN.

Voilà de quel œil , en honneur ,
Je vois le fier objet de ta jalouse humeur.

Es-tu content?

LE CHEVALIER.

C'est trop de persifflage,

(avec la dernière vivacité.)

Et mon cœur est blessé de cet indigne outrage.

VALSAIN, avec la plus grande surprise.

Comment!...

LE CHEVALIER.

Ne l'aimez pas, monsieur; à vous permis:

Mais sachez l'honorer devant ses vrais amis;

Ou je ne réponds pas...

VALSAIN.

Ah! ma foi, pour te plaire,

Apprends-moi désormais ce qui me reste à faire.

Là, veux-tu que je l'aime, ou bien ne l'aime pas?

SCÈNE V.

LE BARON, VALSAIN, LE CHEVALIER.

LE BARON, à Valsain, saluant le chevalier.

J'apprends ton arrivée, et je double le pas

Pour t'embrasser. C'est ma nièce elle-même

Qui vient de m'annoncer ton retour en ces lieux.

(Ils s'embrassent.)

LE CHEVALIER, à part.

Il est d'une importance extrême;

Tout est en l'air pour cet homme odieux.

VALSAIN.

Baron, ah, s'il vous plait, point de cérémonie !

LE BARON.

Ju n'en fais pas, tu le sais ; mais, ma foi,
La joie et les plaisirs sont toujours avec toi,
Et je me plais en bonne compagnie.

LE CHEVALIER, *s'esquivant.*

Tâchons, pendant qu'ils sont ensemble à babiller,
De joindre la marquise, afin de débrouiller
Pour qui l'on me maltraite et l'on me congédie.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, VALSAIN.

LE BARON, *ne voyant pas encore que le chevalier
est parti.*

Tu viens à propos aujourd'hui,
Il faut, Valsain, que je l'avoue,
Pour m'empêcher de trépasser d'ennui
Avec ce triste amant qui fait toujours la moue.
(*s'apercevant du départ du chevalier.*)

Bon ! jouis-tu déjà de son inimitié ?
Il est parti sans dire gare.

VALSAIN.

C'est un personnage bizarre,
Et dont il faut avoir pitié.

LE BARON.

Ah ! je n'ai point d'indulgence aussi rare ,
Quand on me fait sécher sur pied.

VALSAIN.

Faites-lui grace : allez , je le défie
De nous ennuyer en ce jour.
Je vous amène ici renfort de compagnie ,
Et qui nous distraira de tout ce fol amour.
C'est un rival sans conséquence ,
Que le jaloux verra sans trouble et sans effroi ;
La comtesse de Valleroi ,
Qui prétend avec vous renouer connoissance.

LE BARON.

Nous nous connoissons peu , ne nous convenons pas.

VALSAIN.

C'est pourtant , cher baron , une femme adorable ,
Une chasseuse infatigable ,
Qui marchera bravement sur vos pas.
Nous nous sommes trouvés en grande compagnie
Chez un de vos voisins , le marquis de Lussé ;
Nous avons beaucoup ri , chanté , dansé , chassé.
J'ai dit à ma franche étourdie
Que je venois chez vous : elle , sans balancer ,
Et regrettant beaucoup de ne pouvoir me suivre ,
De me charger de l'annoncer.
Si vous voulez que je vous en délivre ,
Je rebrousse chemin.

LE BARON.

Non , non , n'en faites rien ,

Je prétends vous garder... Je la recevrai bien.

Je sais que sa coquetterie,
Travers de son esprit, n'altère pas ses mœurs ;
Mais le monde, Valsain, est rempli de censeurs,
Étalant , affichant leur fausse prudence ;
Et l'on a toujours tort d'armer la calomnie.

VALSAIN.

Comment ! pour s'habiller en homme ?

LE BARON.

Mon ami,

Je ne suis pas frondeur et du sexe ennemi :
Mais ce goût va souvent bien plus loin qu'on ne pense.
On veut avoir vos airs , notre ton , notre aisance ;
Voilà , dans ce sexe charmant ,
Qui perd de sa candeur sous notre habillement ,
Où le ridicule commence.

VALSAIN.

Je vous répondrai , moi , qu'une jeune beauté ,
Pour son plaisir et sa commodité ,
Peut s'habiller en homme ; et la métamorphose
Est par trop de mon goût , ma foi , pour que j'en glose :
Un cavalier femelle est toujours si joli !

D'ailleurs , baron , observez bien ceci ,
La comtesse élevée avec des militaires ,
Veuve , sœur d'officier , et souvent dans ses terres ,
Où nos rapides chars ne vont pas comme ici ,
Aura pris cet usage , assez commode et lesté ,
Afin d'accompagner son frère et son mari ;
Et cette raison-là doit l'excuser de reste.

LE BARON.

Vous la défendez en ami.

Allons voir la marquise ; et sur notre comtesse
Tâchons de prévenir son austère sagesse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE *entrant, poursuivie par le chevalier.*

Non, laissez-moi; vos soins sont superflus,
Et mon cœur éclairé ne vous écoute plus :
C'est assez essayer outrage sur outrage.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, VALSAIN.

(*Ce dernier entre avec fracas.*)

LE CHEVALIER.

O ciel ! Valsain ! Quel contre-temps ! J'enrage.

LA MARQUISE, *ironiquement au chevalier.*

Il vient très à propos, et nous pouvons fort bien
Remettre à d'autres temps un si doux entretien.

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Je sors.

VALSAIN, *arrétant le chevalier.*

Non, non ; demeure , arrête :

Tu ne gênes personne.

LE CHEVALIER, *avec un rire amer et forcé.*

Ah ! c'est trop de bonté...

VALSAIN, *à la marquise et au chevalier.*

Si par hasard je suis un trouble-fête,

Parlez.

LA MARQUISE.

Êtes-vous fou ?

VALSAIN.

Chassez-moi : liberté !

(*Pendant toute cette scène, le chevalier, distrait, embarrassé, a l'air d'un homme sur les épines ; la marquise n'est pas plus à son aise, et tâche de prendre un air libre et aisé ; Valsain fait son profit de tout.*)

LA MARQUISE.

Non, non : je vous retiens pour la journée entière.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pour la vie... ah ! perfide !

VALSAIN, *à la marquise, en lui baisant la main, ce qui fait crever de dépit le chevalier.*

Ah ! c'est trop de faveur,

(*ironiquement.*)

Et je profiterai, ma foi, de très grand cœur

(*à part.*)

De cette grace singulière.

LA MARQUISE, *saisissant la parole, pour dérouter les regards de Valsain, et couvrir les humeurs du chevalier ; affectant même un air gai.*

Et vous m'entretiendrez, pour me remercier,
De l'objet enchanteur...

VALSAIN.

Oh ! bon , quelle folie !

Devant une femme jolie

L'éloge de toute autre est un trait d'écolier.

LA MARQUISE, *toujours mêmes motifs, tâchant de
fixer l'attention de Valsain.*

Distinguez mieux les gens. On dit qu'elle est charmante,
Vive, enjouée , aimant l'éclat , le bruit,
Et beaucoup mieux sous votre habit
Que sous le nôtre.

VALSAIN.

Ah ! vous êtes méchante.

LA MARQUISE.

Le baron me l'a peinte à l'instant sous ces traits.
Eh quoi ! vous rougissez ?

VALSAIN.

Je ne rougis jamais.

LA MARQUISE.

Vous n'en êtes plus là... Mais, Valsain, votre belle
Complètement en ces lieux s'ennuiera.

VALSAIN.

Reposez-vous entièrement sur elle :
Avant ce temps ma belle partira.

LA MARQUISE.

Mais ne craignez-vous pas qu'ici l'on vous l'enlève ?
Tenez, le chevalier...

LE CHEVALIER, *d'un air embarrassé, comme un
homme qui ne s'attend pas qu'on va lui adresser
la parole.*

Quoi, madame ?

LA MARQUISE, à Valsain.

Il y rêve.

(au chevalier.)

Que cet air ennuyé vous rend bien ennuyeux !

VALSAIN, à part.

L'état où je les vois est vraiment trop risible.

(haut.)

Mais je m'enfuis ; je suis un homme horrible ;
 Je joue à notre ami, peut-être à tous les deux,
 Si je devine bien, un tour vraiment affreux.
 Mais c'est sa faute aussi, c'est la vôtre de même :

On parle aux gens tout naturellement ;
 On leur dit : Partez donc, vous voyez bien qu'on s'aime ;

Et l'on n'est pas tout je ne sais comment.
 Que diantre ! on a du monde, et l'on n'est pas étrange ;
 On sait vivre, on se prête, et tout enfin s'arrange.

LA MARQUISE, avec dignité et humeur.

Mais savez-vous, Valsain, que je me fâcherai ?

VALSAIN, s'enfuyant.

Ah ! ne vous fâchez pas, car je demeurerai.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je respire à la fin.

LA MARQUISE.

Moi, je suis furieuse.

LE CHEVALIER, *jouant l'étonné.*

Qui vous met en courroux?

LA MARQUISE.

Votre humeur odieuse.

LE CHEVALIER.

Je n'ai rien dit.

LA MARQUISE.

Non; mais vos yeux,

Votre maintien, votre air atrabilaire,

N'ont que trop averti...

LE CHEVALIER.

C'est assez de se taire,

Faut-il encor sourire aux ennuyeux?

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, oui, sans doute; avec un soin extrême

Il faut que l'on ménage une femme qu'on aime,

Qu'on ne l'expose point, par des écarts fréquents,

Aux propos indiscrets des sots et des méchants.

Eh! d'où vient, s'il vous plaît, votre air sombre et sauvage-

A l'aspect de Valsain arrivé de ce jour?

Est-ce encore un amant dont je reçois l'hommage?

Oh! je dois m'applaudir de votre rare amour;

Tant de délicatesse est vraiment respectable,

Et doit déterminer une femme estimable

A vous donner et sa main et son cœur.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Bon! courage! Armez-vous de dépit, de froideur;

Insultez à l'amour le plus pur, le plus tendre;

Fermez les yeux, ne veuillez rien entendre;

Et justifiez-vous par des prétextes vains,

De vos mépris pour moi, de tous vos fiers dédains.
Valsain m'étourdissoit avec son persifflage ;
Et j'ai bien pu, je crois, las de ce personnage,
Par des distractions témoigner mon ennui.

LA MARQUISE.

Non pas en ma présence, et non pas devant lui.

Eh ! voilà donc mon esclavage,
Les scènes de dépit et les scènes d'humeur
Que j'essuierois dans mon ménage,
Si j'avois le bonheur d'être unie à monsieur ?

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si vous étiez ma femme, ah, pouvez-vous, cruelle,
Douter un seul instant des soins d'un cœur fidèle ?

Vous seriez ma divinité ;
Vos ordres, vos desirs, tout seroit respecté ;
Et dans une extase éternelle
Je jouirois de ma félicité.

Comparez-vous le sort d'un époux sans alarmes,
Jouissant du bonheur de posséder vos charmes,
A celui d'un amant plein de trouble et d'ennui,
Qui voit jusqu'à l'espoir s'envoler loin de lui ;
Qui même tous les jours, à chaque instant, madame,
Se perd auprès de vous par l'excès de sa flamme ?
Tout ce que vous valez et le peu que je vaux
M'inspirent malgré moi de la mélancolie :
Je ne saurois vous voir de tout point accomplie,
Sans redouter mille rivaux ;
Et vous éprouveriez la même jalousie,
Si j'avois en partage assez de qualités
Pour inspirer à vos sens agités

La même passion dont mon ame est remplie.
 Épousez-moi, marquise; et vous verrez soudain
 Un homme tout changé d'humeur, de caractère,
 Ne vous offrant jamais qu'un visage serein,
 Où sera peint le desir de vous plaire,
 Et le calme touchant d'un bonheur bien certain :
 Et ce grand changement, qui sera votre ouvrage,
 Si vous me jugez bien, n'est pas un vain présage.

LA MARQUISE,

Vous vous trompez, monsieur, et ne me trompez pas,
 Avez-vous jusqu'ici pu douter de ma flamme?
 N'ai-je pas employé, pour rassurer votre ame,
 Les soins les plus marqués et les plus délicats?

Et cependant, depuis l'aveu pénible
 Qu'à ma tendresse arracha votre amour,
 Ai-je joui d'un seul instant paisible?

Votre humeur inquiète éclate chaque jour;
 Chaque instant fait éclore une scène nouvelle,
 Et chaque emportement naît d'une bagatelle.
 On peut être jaloux, et même avec fureur,
 D'un objet qui se borne au titre de maîtresse :

Son égarement, sa foiblesse,

Ne sont pas les garants d'un solide bonheur.
 Mais il faut honorer la femme tendre, honnête,
 Qui ne veut écouter que les vœux d'un époux :
 Oui, de ces femmes-là, de leur digne conquête,
 Monsieur, on est certain, et l'on n'est point jaloux ;
 Vous conservez toujours le cœur qu'elles vous donnent,
 Et même en méritant qu'elles vous abandonnent.
 Mais vous n'êtes pas fait, par vos sens emporté,

Pour juger de ces différences;
Et votre cœur, ardent sans volupté,
Ne connoît de l'amour que les extravagances.

LE CHEVALIER, *attendri.*

Oui, je sens tous mes torts, et vous m'ouvrez les yeux :

Le cœur d'une femme estimable
Est le plus beau présent des cieux.

Mais mon inquiétude est peut-être excusable :

Ce n'est pas un soupçon contre la bonne foi,

Indigne également et de vous et de moi;

C'est une défiance, un souci pardonnable.

Je n' imagine pas que vous me trahissez;

Mais je me dis, Son cœur ne m'aime pas assez;

Et dans le doute qui m'accable,

Je ne suis que sensible en vous semblant coupable.

Ah ! que n'éprouvez-vous ce prompt saisissement,

Ces langueurs, ces ennuis, ces transports, ce délire,

A l'aspect, au départ, au retour d'un amant,

Cet abandon de tout pour un seul sentiment,

Auquel un foible cœur peut à peine suffire !

Vous me pardonneriez ces mouvements jaloux.

Tout m'est indifférent au monde, excepté vous.

Quand mes yeux ont en vain cherché votre présence,

Je suis dans un désert au sein d'un peuple immense.

Le solitaire asile où je vous aperçois,

Des biens de l'univers est enrichi pour moi.

Et ne présumez pas que mon cœur exagère;

Tous mes goûts, mes plaisirs, sont ici concentrés :

L'élément où je vis, l'air qui m'est nécessaire,

Est celui que vous respirez.

Ah ! combien un souris l'épure,
Et même à mes regards embellit la nature !

LA MARQUISE, *émue.*

Eh ! peut-on en pensant, en s'exprimant ainsi,
Agir près d'une femme en mortel ennemi ?

(*le regardant avec tendresse.*)

Et quand elle aime à croire à votre amour pour elle,
Pourquoi douter du sien et de son cœur fidèle ?

LE CHEVALIER.

L'ai-je bien entendu ce reproche flatteur !
Quoi ! malgré tous mes torts, j'ai toujours votre cœur ?

LA MARQUISE.

Laissez-moi : je rougis de mon peu de courage.
Je voudrais vous haïr, je le devrais du moins ;

Mais je prends d'inutiles soins,
Et toujours malgré moi la pitié me rengage.
Ah ! je mandis l'instant où je vous ai connu !

LE CHEVALIER.

C'est un moment que j'envisage
Avec un œil moins prévenu.

Mes peines, mes tourments, mes craintes, mes souffrances,
Ce sont encor de douces souvenirs,
Dont mon cœur sensible est jaloux.

(*vivement.*)

Ah ! si différemment nous aimons l'un et l'autre,
Puis-je avec mon amour être content de vous ?
Mon feu...

LA MARQUISE, *l'arrêtant tendrement, et en soupirant.*

Le mien pourra durer plus que le vôtre,

Et survivre à l'espoir de vous appartenir.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ô ciel !

LA MARQUISE, *tout-à-fait en larmes.*

Hélas ! dans cet asile,

Libre et n'entrevoyant qu'un heureux avenir,

Je menois une vie agréable et tranquille :

Nul souci ne troubloit la paix de mon printemps ;

Et maintenant en proie aux plus vives alarmes ,

Mécontente de moi , de l'amour , des amants...

LE CHEVALIER, *troublé, chagrin, impatienté de ses larmes, avec douleur et vivacité.*

Vous soupirez, vous répandez des larmes !

LA MARQUISE, *tendrement et tristement émue.*

Ne prévoyant que des maux, des tourments...

LE CHEVALIER, *avec la dernière vivacité et sensibilité.*

Et ces maux, ces tourments , c'est moi, c'est ma tendresse ,

Qui vous les feroit supporter !...

Ah ! si cruellement pouvez-vous bien traiter

Un cœur plein de délicatesse ?

Tournez, tournez sur moi des yeux moins effrayés ;

Mais, par pitié, si je vous intéresse ,

Ne me les montrez pas dans les larmes noyés.

Excusez, oubliez, et que ma main efface

Jusqu'à la plus légère trace

Des pleurs que je vous ai coûtés ,

Et qui portent la mort dans mes sens attristés !

Oui, que mon repentir vous touche et vous apaise !

C'est un spectacle affreux que votre accablement.

Ah ! combien une larme pèse
Sur le sein agité d'un trop coupable amant,
Quand c'est lui qui la fait verser à ce qu'il aime !

SCÈNE IV.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Je viens voir si Valsain t'a prévenu lui-même
(voyant sa nièce en larmes.)
Que la comtesse... Eh mais, quel accueil sérieux !
Comment ! je vois des pleurs qui coulent de tes yeux !
Qu'as-tu ?

LA MARQUISE, *troublée.*

Moi ?

LE BARON.

Toi.

LA MARQUISE.

Mais, rien.

LE BARON.

Le moyen de t'en croire !

Tu ne saurois pleurer pour rien.

LA MARQUISE, *toujours troublée, et ne sachant
que dire.*

C'est que... le chevalier...

LE BARON.

Ah ! je m'en doutois bien.

LE JALOUX.

LA MARQUISE.

Me racontoit une histoire...

LE BARON, *ironiquement*.

Une histoire !

LA MARQUISE.

Oui, si touchante, en vérité,
Qu'elle excitoit ma sensibilité.

LE BARON, *malicieusement*.

Oui, je crois qu'il l'exerce avec assez d'empire.

Mais sûrement monsieur n'est pas au bout ;

Et prudemment je me retire,
Pour ne pas interrompre un récit de ton goût.
(*au chevalier.*)

Vous pouvez achever votre histoire touchante ;

Moi, je vais ordonner une chasse brillante

Pour demain. La comtesse aime ces fêtes-là ;

Et la mienne entre nous, ma foi, la surprendra.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

Quel procédé touchant ! Ah ! que viens-je d'entendre !

Quoi ! dans le temps qu'à votre inimitié,
A vos ressentiments, un jaloux doit s'attendre,
Vous daignez prendre à lui l'intérêt le plus tendre,
Et par vous-même il est justifié !

Ah! ce trait de bonté me pénètre et m'éclaire,
Me fait sentir l'horreur de mes soupçons jaloux!

Je les abjure à vos genoux,

Et, dans mon repentir sincère,

Je vous présente enfin un cœur digne de vous.

(Il se jette à ses pieds; elle le regarde avec tendresse, l'invite de la main à se lever; il se lève, et poursuit avec vivacité.)

C'en est fait, que Valsain et tout le voisinage,

Et la ville et la cour vous rendent leur hommage;

Rassuré par vous seule, et non présomptueux,

Je verrai leurs projets sans trouble et sans colère,

Et ne m'efforcerai de l'emporter sur eux

Qu'en redoublant de zèle et de soins pour vous plaire.

LA MARQUISE, *d'un ton radouci et d'un air riant.*

Pour regagner mon cœur c'est un plan excellent;

Mais de vous en servir vous n'aurez pas l'adresse;

Et vous saurez m'aider à vaincre un sentiment

Qui, depuis vos excès, n'est plus qu'une foiblesse.

LE CHEVALIER, *avec vivacité, transporté de joie et d'amour, en jeune homme impétueux.*

Non, non, marquise, non, ne croyez pas cela!

Votre procédé me transporte;

Il chasse, il dissipe, il emporte

Toute ma jalousie, et me plonge déjà

(Du ton de la douce joie et de la sécurité.)

Dans une douce ivresse, un calme plein de charmes,

Qui ne peut être bien rendu :

C'est le bonheur, sans trouble et sans alarmes,

Sur notre globe descendu.

(avec vivacité et enfantillage.)

Voyons, examinons, réglons, je vous supplie,
De quel ton nous vivrons ensemble désormais,

Pour ne pas altérer la paix
Qui parmi nous vient d'être rétablie

LA MARQUISE, avec sentiment.

Ah ! chevalier...

LE CHEVALIER.

Non, tranchez hardiment :
Je me soumets à tout, et d'un esprit content.

LA MARQUISE.

Eh bien ! j'exige donc de votre obéissance
Qu'enfin vous m'accordiez un peu de confiance,
Que vous ne rôdiez pas sans cesse autour de moi ;

Que vous voyiez sans trouble et sans effroi
Les amis du baron, et de plus les miens même,
Que vous leur permettiez de me faire la cour,
D'être polis, galants, de me parler d'amour.

LE CHEVALIER.

D'amour !

LA MARQUISE, riant.

Oui : voulez-vous empêcher que l'on m'aime ?
Voilà de mes gens repentants !

LE CHEVALIER, riant.

Oh ! vous rirez sans doute à leurs dépens ?

LA MARQUISE.

Non, chevalier ; cela n'est pas honnête :
Je veux les écouter, je veux leur faire fête,
Sourire à leurs propos, folâtrer avec eux.
Vous nous laisserez seuls quelquefois par prudence.

LE CHEVALIER.

Seuls !

LA MARQUISE.

Seuls : ou bien , d'un air franc et joyeux ,
Vous recevrez leur confiance ,
Quand ils réclameront vos soins officieux.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour le coup...

LA MARQUISE.

Point d'humeur ; je le veux.

LE CHEVALIER.

Composons sur ce point, marquise.
Que l'on m'adinette en tiers, et je rirai de tout.

LA MARQUISE.

Belle grace, et rare entremise !
Quand ils le permettront, soit : mais point de surprise ,
Et je dois les servir au moins suivant leur goût.

Eh ! fiez-vous, chevalier, à ma flamme :
Ce qu'ils vous cacheront, vous le saurez de moi.

Les confidences d'une femme
Sont les garants les plus doux de sa foi.

LE CHEVALIER.

Ah ! vous êtes charmante, et je n'ai plus d'ombrage.

LA MARQUISE.

Jusqu'au premier moment ! Il faut aimer Valsain ,
Ou du moins lui montrer un plus riant visage.

LE CHEVALIER.

Ah ! Valsain est bien fat.

LA MARQUISE, *riant*.

Et lui permettre enfin

Toute explication sur sa grave parente.

LE CHEVALIER.

Comment?

LA MARQUISE.

Il m'a conté cette scène charmante,
Où vivement ému de mes foibles appas,
Vous vouliez qu'on m'aimât et qu'on ne m'aimât pas :
Et ce récit, contre sa vaine attente,
Ne vous a pas fait tort dans mon cœur attendri.

LE CHEVALIER.

Puisqu'il me sert si bieu, ce sera mon ami,
Et je veux l'embrasser en le voyant paroître.

LA MARQUISE.

De vos transports sachez vous rendre maître.
Valsain est fin, et croiroit ce retour
L'ouvrage d'un pardon accordé par l'amour.

LE CHEVALIER.

Oui : rien de si facile en effet à connoître
Qu'un amant fortuné, rempli de son bonheur :
Tous ses traits sont empreints de l'état de son cœur ;
C'est un éclat qui l'environne,

Une gaieté qu'on ne voit à personne ;
Il marche sur des fleurs, il respire un air pur ;
Pour lui toujours le ciel est tranquille et d'azur ;
Ses inclinations sont douces, bienfaisantes,
Ses plaisirs simples, innocents ;
Tous les jours lui semblent charmants,
Toutes les fêtes ravissantes,
Toutes les saisons des printemps ;
Et ces enchantements sont votre heureux ouvrage :

Il ne lui faut, ni rang, ni faveur, ni trésor ;
L'amour comble ses vœux, de tout le dédommage,
Et la saison d'aimer est pour lui l'âge d'or.

LA MARQUISE.

Eh ! voilà, chevalier, de la délicatesse,
Comme l'on gagne et conserve les cœurs ..
Et si je verse en ce moment des pleurs,
Ce sont des pleurs de joie et de tendresse.

Voyez le charme intéressant
Que répand sur nous deux cet entretien touchant !
Goûte-t-on ces plaisirs à se boudier sans cesse ?

LE CHEVALIER.

Je suis dans une joie, un transport, une ivresse...

LA MARQUISE.

Voilà de ces moments à n'oublier jamais.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ne romprai pas ce beau traité de paix.

LA MARQUISE, *riant*.

Ni moi.

LE CHEVALIER, *riant aussi*.

Ni moi.

SCÈNE VI.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON, *d'abord sans rien remarquer*.

Ni moi... Quoi ! je vous embarrasse ?

(*les examinant et marquant son étonnement par un
jeu muet.*)

La scène tout-à-coup a bien changé de face !

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, VALSAIN, LE CHEVALIER,
MARTHON, DOMESTIQUES DE LA COMTESSE.

MARTHON.

Paix ! la voici.

LA COMTESSE, *en amazone.*

(avançant vers le chevalier.)

Pardon ; nous entrons sans façon.

(à Marthon.)

Où donc est la marquise ainsi que le baron ?

MARTHON.

Eh mais ! ils sont allés vous chercher l'un et l'autre
Par la porte d'entrée.

VALSAIN.

Et n'ont pu nous trouver...

LA COMTESSE.

Mais c'est leur faute, et ce n'est pas la nôtre :
Par celle du jardin nous venons d'arriver.

(au chevalier et à Marthon.)

Nous avons tout franchi d'une course légère,
Haie et fossés, charmilles et bosquet,
Et nous avons dans le parterre
Planté nos chevaux au piquet.

MARTHON.

Vous flattez-vous que ce pillage
Soit du goût du baron ?

LA COMTESSE.

Oui, oui;

Et j'en prétends rire avec lui :

Il faut bien qu'il se prête à tout ce badinage.

(*montrant le chevalier.*)

Valsain, quel est cet homme-ci?

Il est jeune, bien fait.

VALSAIN.

Il vous remarque aussi.

C'est le chevalier de Belgarde.

LA COMTESSE.

Il paroît plein d'esprit.

VALSAIN.

Parcequ'il vous regarde;

Car il n'a point parlé.

LA COMTESSE.

Cela se voit d'abord.

VALSAIN.

Oui, d'un premier coup d'œil.

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Ou je me trompe fort,

Ou mon aspect, mon ton, mes airs, tout vous étonne.

LE CHEVALIER, *déconcerté.*

Madame, en vérité...

LA COMTESSE.

Bon ! je vous le pardonne.

(*à part.*)

C'est ma prétention. Il est embarrassé.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, VALSAIN, LE CHEVALIER,
MARTHON, DOMESTIQUES DE LA COMTESSE.

MARTHON.

Paix ! la voici.

LA COMTESSE, *en amazone.*

(avançant vers le chevalier.)

Pardon ; nous entrons sans façon.

(à Marthon.)

Où donc est la marquise ainsi que le baron ?

MARTHON.

Eh mais ! ils sont allés vous chercher l'un et l'autre
Par la porte d'entrée.

VALSAIN.

Et n'ont pu nous trouver...

LA COMTESSE.

Mais c'est leur faute, et ce n'est pas la nôtre ;
Par celle du jardin nous venons d'arriver.

(au chevalier et à Marthon.)

Nous avons tout franchi d'une course légère,
Haie et fossés, charmilles et bosquet,
Et nous avons dans le parterre
Planté nos chevaux au piquet.

MARTHON.

Vous flattez-vous que ce pillage
Soit du goût du baron ?

LA COMTESSE.

Oui, oui;

Et j'en prétends rire avec lui :

Il faut bien qu'il se prête à tout ce badinage.

(*montrant le chevalier.*)

Valsain, quel est cet homme-ci?

Il est jeune, bien fait.

VALSAIN.

Il vous remarque aussi.

C'est le chevalier de Belgarde.

LA COMTESSE.

Il paroît plein d'esprit.

VALSAIN.

Parcequ'il vous regarde;

Car il n'a point parlé.

LA COMTESSE.

Cela se voit d'abord.

VALSAIN.

Oui, d'un premier coup d'œil.

LA COMTESSE, *au chevalier.*

Ou je me trompe fort,

Ou mon aspect, mon ton, mes airs, tout vous étonne.

LE CHEVALIER, *déconcerté.*

Madame, en vérité...

LA COMTESSE.

Bon! je vous le pardonne.

(*à part.*)

C'est ma prétention. Il est embarrassé.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, VALSAIN, LE CHEVALIER,
LA MARQUISE, LE BARON, MARTHON,
DOMESTIQUES DE LA COMTESSE.

LA MARQUISE, *voulant retenir le baron, qui paroît
furieux.*

Modérez-vous.

LE BARON.

Moi, que je me modère!

VALSAIN, *à la comtesse.*

Ah! voici le baron: il paroît courroucé.

LA COMTESSE.

Tant mieux!

LE BARON, *à la marquise, mais de manière qu'il est
entendu de la comtesse.*

Que diantre! a-t-on jamais placé
Chevaux, meute, piqueurs, au milieu d'un parterre?
On auroit de l'humeur avec moins de raison.

(à la comtesse.)

Madame, ah! c'est donc vous...!

LA COMTESSE.

C'est moi-même, baron.

LE BARON, *étourdi d'abord du ton de la comtesse.*

Vos gens, à votre insu, je pense...

LA COMTESSE.

Non; ils ont imité ma vive impatience.

Mais, s'il vous plaît, ne vous emportez pas:

Si mes chiens, mes chevaux, mes gens, tout ce fracas
 Vous déplaît dans le parc, soit, sans cérémonie,
 Faites passer ce train à l'écurie.

LE BARON.

Ma foi, j'ai commencé par-là.

LA COMTESSE.

C'est fort bien fait à vous : laissons donc tout cela.

*(faisant la révérence à la marquise, et continuant
 de parler au baron.)*

A ce qu'il me paroît, madame est votre nièce?

(à la marquise.)

Est-ce que vous souffrez cette humeur au baron?

LA MARQUISE, *gracieusement.*

Mais je n'ai pas vos droits dans la maison.

VALSAIN, *au baron et à la comtesse.*

Allons, plus de débats, au moins de cette espèce.

LA MARQUISE.

Oui, oui, mon parent a raison ;

Rien de moins naturel qu'une pareille guerre.

LA COMTESSE.

Il oubliera bientôt les fleurs de son parterre.

Il est bon convive et chasseur ;

Et je veux dans les bois, et je veux à sa table

Lui tenir tête, et regagner son cœur.

VALSAIN, *à la comtesse.*

Voyez, voyez comme il devient aimable !

Je veux que ce soir même, entièrement séduit,

En amant espagnol, il vous donne une aubade.

Pour achever de gagner son esprit,

Proposez-lui la promenade,

De vous montrer complaisamment
Les richesses de son domaine.

LA MARQUISE.

Laissons à la comtesse un peu reprendre haleine.

LA COMTESSE.

Bon ! je me délasse en courant ;
Mais cependant, baron, avec votre agrément,
Pour marcher à mon aise et vous suivre sans peine,
Je quitterai cet habit qui me gêne ;
Et sous mon uniforme, uniforme charmant
De dragon , vous allez me revoir à l'instant.
J'en ai même besoin pour risquer des folies :
Baron , faites ouvrir toutes vos galeries,
Et je vous suis.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER,
LE BARON, MARTION.

LE BARON.

Elle a quelque chose de bon.

(*à sa nièce et à Valsain.*)

Suivez, et rendez-moi promptement le dragon ;
Je vais, de mon côté, donner en diligence
Des ordres pour répondre à son impatience.

(*La marquise, Valsain et le baron sortent.*)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

Je ne sais que penser de cette extravagance :
D'abord en arrivant pourquoi changer d'habit ?

MARTHON.

Pour se mettre à son aise ; elle vous l'a bien dit.

LE CHEVALIER.

Et je suis étonné, Marthon, de cette aisance.

(Un court silence, un air d'inquiétude.)

Écoute. Connois-tu cette comtesse ?

MARTHON.

Non.

LE CHEVALIER, *même jeu.*

Et la marquise et le baron ?

MARTHON.

Fort peu : c'est une connoissance

Faite par ce dernier chez un de ses voisins.

LE CHEVALIER.

Connoissance légère ?

MARTHON.

Oui. Mais à quelles fins

Ces questions ?

LE CHEVALIER.

Elles sont d'importance.

Je la connois de nom, et même sa maison.

Elle a de par le monde un frère fort aimable

Qui lui ressemble même à s'y tromper, dit-on,
 Le beau comte de Florimon,
 Un Adonis moulé sur celui de la fable,
 Dont le teint, la fraîcheur, les graces, et le ton,
 Sont d'une belle et non pas d'un Alcide;
 Et l'on conte à Paris cent tours de sa façon,
 Joués à la faveur de ce minois perfide.

MARTHON, *air attentif, malin, et faux.*
 Et ce dangereux frère...?

LE CHEVALIER.

Est officier dragon.

MARTHON.

Du régiment de la comtesse.

LE CHEVALIER, *marquant par un geste de l'humeur de cette plaisanterie, et continuant en appuyant sur-tout.*

Et Valsain à l'instant montroit beaucoup d'adresse
 Pour l'annoncer à la marquise.

MARTHON, *même jeu.*

Bon!

LE CHEVALIER.

Pour la tranquilliser et lui donner le change,
 L'accoutumer d'avance à sa conduite étrange,
 A ses airs cavaliers, à ses tons indiscrets...

MARTHON.

Oh! je vois la finesse; après?

LE CHEVALIER.

Valsain aura trouvé ce trait de gentillesse...

MARTHON.

Délicieux.

LE CHEVALIER.

Voilà les gens de son espèce.

MARTHON.

Mais ce bel Adonis ne nous est pas connu.

LE CHEVALIER.

C'est quelque chose... Mais ne peut-il avoir vu,
Rencontré dans Paris ta charmante maîtresse?

La voir, l'aimer, c'est le fait d'un moment.

Il se sera d'abord informé sourdement
D'elle, de ses amis, et de ses connoissances,
Du temps qu'elle passoit au château de Clarences,
Aura su qu'elle étoit maîtresse de sa main,

Que j'aspirois à son hymen,

Et pouvois me flatter de quelques espérances,
Que j'étois un rival que l'on n'écartoit pas:
Projets de s'avancer doucement, pas à pas,
De s'informer de tout, sans qu'on y prenne garde;

Et de là ce déguisement

Qu'un étourdi légèrement hasarde,

Et que Valsain inconséquent

Ne manque pas de trouver excellent.

MARTHON.

De conséquence en conséquence

Vous nous enéneriez loin, et nous feriez trembler.

LE CHEVALIER.

Tout cela, j'en conviens, n'est pas d'une évidence
Positive, absolue, et qui doit troubler;

C'est peut-être un roman.

MARTHON.

Mais plein de vraisemblance.

LE CHEVALIER.

Il faut être prudent, et non pas ombrageux.

MARTHON.

Oui, vous avez raison, et c'est dit tout au mieux :

Discretion et vigilance.

Enfin que dites-vous de cette femme ?

LE CHEVALIER, *en s'en allant brusquement.*

Rien.

MARTHON.

Mais il court sur ses pas ; c'est répondre assez bien.

(*Elle sort aussi.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un nouveau salon garni de quelques meubles , et particulièrement d'une bergère; on peut laisser les meubles qui garnissent le salon des deux premiers actes , mais il faut changer de décoration.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, MARTHON.

MARTHON, *entrant la première, au chevalier qui la poursuit.*

Mais où donc allez-vous?

LE CHEVALIER.

Je cherche ta maîtresse.

Il faut que je lui parle , il le faut , l'instant presse.

MARTHON.

Eh ! laissez-nous , monsieur , respirer en ce lieu ;

Vous savez que souvent madame s'y retire ,

Et veut y rester seule. Adieu.

LE CHEVALIER.

J'ai des secrets importants à lui dire :

La comtesse... est... un homme.

MARTHON.

Un fort joli dragon.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante pas, Marthon.

MARTHON.

Le moyen de prendre le change !

Mais craignez les dangers d'une méprise étrange.

Je sais que ses façons , ses propos , son maintien ,
Sont ceux d'un cavalier ; mais en la fixant bien...

LE CHEVALIER.

Mais, en la jugeant mieux, c'est Florimon lui-même ;
C'est mon comte, te dis-je, et le fait est certain.

Je conviens avec toi qu'il a l'air féminin ;

Mais cet air, il le doit à sa jeunesse extrême ;

Et c'est sur ce même air, Marthon, qu'il a compté

Pour déguiser des complots téméraires ;

Il a même repris ses habits ordinaires,

Pour n'avoir pas en femme un maintien emprunté :

Et tantôt son audace et sa témérité

N'en ont pas fait mystère à la société.

Pour nous en imposer sur sa propre personne,

Il paroît un instant sous l'habit d'amazone ;

Mais trouvant, nous dit-il, cet habit trop gênant,

Disant qu'il a perdu l'habitude des jupes,

Qu'il est embarrassé dans un cercle mouvant,

Il prend un habit d'homme, et nous fait tous ses dupes ;

Excepté moi pourtant, dont l'œil moins prévenu

D'une pareille erreur reconnoît la méprise :

Mais pour la compagnie, au moins pour la marquise,

L'illusion demeure, et l'homme est méconnu.

MARTHON.

Ce raisonnement-là n'est pas inconcevable.

LE CHEVALIER.

L'opinion contraire est presque insoutenable;
Et j'en croirois, Marthon, même au défaut des faits
Qui d'un complot affreux nous dévoilent la trame,
Le trouble intérieur, les mouvements secrets
Que d'abord sa présence a fait naître en mon ame.
Eh mais! tiens, j'oubliois dans mon émotion
Un trait qui porte en soi pleine conviction.
Je te quittois tantôt, rempli d'impatience
De joindre la marquise et sa société.

Le bruit m'attire où l'on s'est arrêté;
Et tout au beau milieu d'un cercle qui l'eucense,
J'aperçois la comtesse, un fleuret à la main,
Faisant assaut avec Valsain,
Et le poussant à toute outrance.
Le fer brille et se croise, et d'un seul coup de fouet,
Notre adroite et leste guerrière,
Aux bravos redoublés de l'assemblée entière,
De la main de Valsain fait sauter le fleuret.
Je ne partage pas la joie universelle;
Et, pressé de parler, je réponds sur cela
Qu'elle se bat fort bien, mais que ce talent-là
N'est pas trop fait pour une belle.

MARTHON.

Assurément.

LE CHEVALIER.

On rit de ma sincérité :
Fière de sa dextérité,

Et sans doute en faisant son mérite suprême,
 Notre comtesse en plaisante elle-même.
 Ma cervelle s'échauffe, et sans ménagement.
 Je traite cette femme, au moins très singulière.
 C'est l'effet que produit ce brusque emportement
 Qui jette sur son sexe une pleine lumière :
 Il devoit offenser la femme la moins fière ;
 Il ne fait qu'égayer, réjouir celle-ci,
 Qui me répond compliment pour injure,
 Me jette des regards dont je suis étourdi,
 Me cajole, m'agace, et rit de l'aventure :
 Conduite inexplicable, il faut en convenir,
 Et qu'un homme peut seul effrontément tenir...
 Mais j'aperçois Valsain.

SCÈNE II.

VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.

(*Valsain étant encorc au fond du théâtre.*)

MARTHON, *au chevalier.*

Cachez-lui, par prudence,
 Les résultats adroits de votre vigilance :
 Avec de pareils gens il faut jouer au fin.

(*à part.*)

C'est la marquise, et non Valsain,
 Qu'il faut persuader de son extravagance.

(*au chevalier.*)

L'air libre, insouciant.

VALSAIN.

Reçois mes compliments.

Non, tu gagnes les cœurs avec une méthode
Qui laisse loin de toi tous nos gens à la mode :
Point de propos flatteurs, aucuns soins trop gênants,
De l'humeur même et d'injustes querelles,
Et tu n'en fais pas moins ton chemin près des belles ;
Mais tu m'en dois aussi quelques remerciements.

LE CHEVALIER.

Moi ! Qu'est-ce à dire ?

MARTINON, *au chevalier.*

Paix !

VALSAIN.

La comtesse étonnée

Alloit preudre fort mal tes petites gaités,
L'humeur que tu marquois de ses vivacités ;
Et la marquise même en paroisoit peinée.

Pour éviter un éclat scandaleux,
Je joue à la comtesse une scène cruelle ;
Je te peins vif, ardent, impétueux,
Ne maîtrisant jamais tes desirs ni tes feux ;
Je lui fais observer tes yeux fixés sur elle,
Certains propos piquants lâchés contre nous deux ;
Et j'en conclus avec effronterie
Que ton impatience est de la jalousie,
Que tu me crois aimé, qu'elle est ta passion ;
Et la dame souscrit à ma décision.

Sur ces avis donnés à notre extravagante ,
En dépit de toi-même , et sans rien déranger
A ton plan sérieux de la désobliger ,
Tu la vois enjouée , aimable , prévenante ;
Et tu pourrois en ce moment
Hasarder avec elle éclats , impatience ,
Sans altérer son enjouement ,
Et même avec des droits à sa reconnoissance.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER,
MARTHON.

LA MARQUISE.

Ah ! vous voilà , messieurs , loin de nous réunis ?
C'est fort bien fait à vous , point de gêne entre amis ;
J'aurois tort de blâmer une si douce aisance.

VALSAIN.

Pardon ! Le hasard seul nous a conduits ici ,
Et nous volions vers vous.

*(Valsain et le chevalier présentent tous deux la main
à la marquise.)*

LA MARQUISE.

Je veux le croire ainsi.

(Elle n'accepte pas leur main.)

Mille graces , messieurs , de votre politesse.

Allez rejoindre la comtesse ,
Et je vous suis. Je veux entretenir Marthon.

VALSAIN, *gaiement au chevalier, après avoir fait une révérence à la marquise.*

Allons où l'amour nous appelle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je pars ; mais sur-le-champ mon zèle ,

Pour l'informer de tout , me ramène auprès d'elle.

(Valsain veut emmener le chevalier ; mais celui-ci, quand ils sont au fond du théâtre, le laisse aller d'un côté, et sort de l'autre.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, MARTHON.

LA MARQUISE.

Je me retranche en ce salon ,

Pour déposer en paix mes chagrins dans ton ame.

MARTHON.

Comment ! vous m'étonnez. Qui vous trouble, madame ?

LA MARQUISE.

C'est ce jaloux : point de trêve avec lui ;

C'est Valsain qui le choque , et puis c'est la comtesse.

Il est révoltant aujourd'hui ;

Je ne le conçois pas.

MARTHON.

Ah ! ma chère maîtresse !..

LA MARQUISE.

Valsain, le chevalier, ils étoient avec toi

De quelle humeur entre eux ?

MARTHON.

Mais d'une humeur charmante.
Votre demande m'épouvante.

LA MARQUISE.

Ils s'étoient plaisantés, pointillés devant moi;
Et je craignois quelques extravagances,
Quelques éclats fâcheux de la part du jaloux:
Je m'en accusois même.

MARTHON.

Ah ! son respect pour vous...

LA MARQUISE.

La crainte de Valsain, de ses inconséquences ,
M'avoit fait négliger un peu le chevalier.

MARTHON.

C'en étoit bien assez, ma foi, pour l'effrayer.

LA MARQUISE.

Eh ! oui, tout justement. Le sachant susceptible,
Je devois ménager son ame trop sensible.

MARTHON.

Accusez-vous pour le justifier.

LA MARQUISE.

Ah ! sans sa jalousie, il seroit bien aimable ,
Marthon !

MARTHON.

Oh ! il seroit parfait, en vérité.

LA MARQUISE.

Mais c'est que ce défaut, sans doute insupportable ,
Avec un cœur si tendre, est peut-être excusable.
Le jaloux sans amour, qu'aigrit la vanité,

L'homme qui n'a brûlé que de légères flammes,
Jugeant sur leurs erreurs l'innocente beauté,
Sont de lâches tyrans qui révoltent nos ames.
Mais ces hommes ardents, inquiets, véhéments,
Cédant à leurs transports, à leurs emportements,
Par un excès d'amour qui trouble tous leurs sens,
Intéressent toujours les femmes.

Voilà le chevalier : tel je l'ai vu cent fois,
Même encor plus charmant, quand, dans sa folle ivresse,
Au-dessus d'elle-même élevant sa maîtresse,
Et tremblant de la perdre, il pensoit que les rois,
Les sages, les héros qu'embellit la victoire,
Devoient mettre à mes pieds leur puissance et leur gloire.

« Non, il n'est point d'amants comme lui délicats,

« Qui sachent mieux, avec plus de magie,

« D'une maîtresse honorée et chérie

« Relever à propos jusqu'aux moindres appas.

« Je sais que les gens froids, que les ames passives,

« Pourront blâmer mon tendre attachement,

« Ne voir que les fureurs, les torts de mon amant,

« Ses éternelles récidives.

« Mais cet homme asservi ne vivant que pour moi,

« Me préférant à tout, ne cherchant qu'à me plaire,

« Que d'un mot je rassure et je glace d'effroi,

« Puis-je l'envisager avec un œil sévère? »

L'égoïsme par-tout règne inhumainement,

Les bienfaits ne sauroient enchaîner ceux qu'on aime ;

¹ Ces vers avec guillemets ne se disent pas au théâtre.

Mais je puis dire hautement :

Celui que j'ai choisi me préfère à lui-même ;
 Je n'appréhende rien dans le monde avec lui ;
 Il est mon protecteur, mon vengeur, mon appui ;
 Mon bonheur fait le sien, sa fortune est la mienne ;
 Pour conserver ma vie il donneroit la sienne.
 Quels torts n'effacent pas les soins d'un tel amant ?
 Et ces torts, de s'en plaindre a-t-on bien le courage ?
 De l'amour même encor ne sont-ils pas l'ouvrage ?

MARTHON.

De qui veniez-vous donc vous plaindre en arrivant ?

LA MARQUISE.

Tu vois, tu vois pour lui jusqu'où va mon penchant...
(Ici la marquise s'assied sur une bergère ou ottomane, qui doit être à sa droite, à quelque distance cependant des coulisses, et à neuf ou dix pieds au plus de l'orchestre, sur nos grands théâtres. Marthon doit avancer la bergère, si, dans le moment où la marquise songe à s'asseoir, elle est trop reculée.)

Mais ne crains pas cependant ma tendresse ;
 Va, la raison saura venir à mon secours :
 Si je ne puis surmonter ma faiblesse,
 Nous nous séparerons.

MARTHON.

Vous l'aimerez toujours.

LA MARQUISE.

Oui... Reconnois-tu bien le cœur de ta maîtresse ?
 Encor si j'étois seule, et livrée à tes soins,
 En liberté de fuir tant d'indiscrets témoins,
 Tant de gens importuns dont le regard m'accable,

Ma situation seroit plus supportable.

La comtesse... Valsain sur-tout en ce moment

Me contrarie étrangement ;

Et je dois les rejoindre.

MARTHON.

Eh ! point de complaisance.

Je vais , si vous voulez , vous débarrasser d'eux ,

Sous prétexte d'affaire excuser votre absence ;

Et nous soupirerons librement toutes deux.

Quand votre humeur , votre mélancolie ,

Auront bien eu leur cours... alors tranquillement

Vous rejoindrez la compagne.

LA MARQUISE.

Je ne puis me conduire aussi légèrement.

MARTHON.

Ne vous mêlez de rien ; restez là seulement ,

Et profitez de mon idée.

D'ailleurs , vous devez être ennuyée , excédée ,

D'avoir du haut en bas parcouru le château ,

Visité le jardin , le parc , les pièces d'eau :

Ces exercices-là sont bons pour la comtesse ;

Mais pour vous , élevée avec délicatesse ,

Et qui vous fatiguez souvent

Rien qu'à vous promener dans votre appartement ,

La course d'aujourd'hui n'est pas trop raisonnable.

LA MARQUISE.

Je suis lasse à mourir , à parler franchement ,

Et j'ai peine à braver le sommeil qui m'accable.

MARTHON.

Eh ! pourquoi refuser son secours favorable ?

LA MARQUISE.

Malgré tous mes efforts, il s'empare de moi.

(baissant un peu la voix.)

Fais ce que tu disois ; je m'en rapporte à toi :

Que mon oncle sur-tout...

MARTHON.

Comptez sur ma prudence :

Il ne grondera pas.

LA MARQUISE.

(d'un ton encore plus bas.)

Valsain...

MARTHON.

Des plus polis,

Pour se désennuyer un peu de votre absence,

Plaisantera quelqu'un de ses amis.

(à part.)

Ce Valsain-là l'inquiète et l'alarme,

Autant que son jaloux l'intéresse et la charme.

Ah ! les gens comme lui, malins et curieux,

Fiers, je ne sais pourquoi, d'être froids, impassibles,

Sont les fléaux des âmes trop sensibles,

Et l'on ne peut s'aimer à son aise avec eux.

(allant à sa maîtresse.)

Madame n'a plus rien sans doute à me prescrire?...

Mot... Ses yeux sont fermés... à peine elle respire.

LA MARQUISE, rêvant.

Ah ! chevalier...

MARTHON, écoutant et n'entendant plus rien.

Heim ? plaît-il ? quoi ? comment ?

(s'éloignant d'elle.)

Non, j'enrage ; elle rêve à son maudit amant :
Éveillée , assoupie , elle est toujours la même ,
Et nos efforts sont vains pour perdre ce qu'elle aime.

(la regardant encore attentivement.)

Mais on jouit enfin du sommeil le plus doux :

Sortons sans bruit ; et près de la comtesse

Allons tout de ce pas excuser ma maîtresse.

(Pendant qu'elle sort d'un côté, le chevalier entre par l'autre)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, endormie ; LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *entrant d'abord sans voir la marquise.*

On ne sauroit tromper les regards d'un jaloux.
La marquise me fuit , et je lui veux apprendre...
Comment ! elle repose... Eh bien ! il faut l'attendre...
(Petite pause. Il se tient toujours à quelque distance de la marquise , un peu plus , un peu moins , tantôt à sa droite , tantôt à sa gauche ; il ne doit jamais tourner le dos entièrement au parterre ; ses attitudes sont de profil pour la marquise et le public. Ceci n'est qu'un avis qui ne doit pas gêner l'acteur , s'il imagine mieux.)

Je puis du moins en paix la voir et l'admirer.

Quelle sérénité m'inspire sa présence !
Son tranquille sommeil prouve son innocence,
Et je commence à respirer.

O vous qui la livrez à ma vue attentive,
Amour, Amour, comblez mes vœux ;
Pénétrez pas à pas dans son ame craintive ;
Entretenez-la de mes feux ;
Présentez-lui mon image fidèle ,
Et le tableau délicieux

De la félicité que j'éprouve auprès d'elle.

(Des repos, des nuances d'amour et de jalousie.)

Je demande à l'Amour des songes, une erreur,
Qui l'occupent de moi pendant qu'elle repose ;
Et peut-être à l'instant à ses yeux il expose
Un rival que lui-même a gravé dans son cœur !
Que faire ? Ah ! je voudrois savoir ce qu'elle pense.
Mais quelle crainte ! Non ; respectons sa vertu :

Le moindre doute est une offense.

Ah ! si dans ce salon on m'avoit prévenu.
Eh bien ! l'on auroit vu, contemplé tant de charmes.
Voilà pourtant, voilà de trop justes alarmes.
On ne doit pas ainsi dormir imprudemment.
D'autre part, si Valsain, quelqu'un, en ce moment,
Nous surprenoit ensemble... ah ! l'excès de mon zèle
Offenseroit sa gloire, et je tremble pour elle !
Il faut la fuir. La fuir ! oui ; mais en m'éloignant,
Si je perdois l'occasion pressante
De l'informer à temps et bien exactement
Des perfides complots d'un indiscret amant !
Le danger qu'elle court me glace et m'épouvante...

Il la faut éveiller... Du moins elle apprendra...

(Il s'avance ici sur la pointe des pieds, et laissant aller sa tête en avant, il lui dit à demi-voix:)

Madame, je voudrois vous dire...

(Un peu plus haut et avec une sorte de vivacité.)

Madame, écoutez-moi.

LA MARQUISE, *éveillée et surprise.*

Que vent dire cela?

Que voulez-vous? Qui vous a conduit là?

Pourquoi ce trouble et ce délire?

LE CHEVALIER, *honteux et embarrassé.*

Je venois... j'accourois... je voulois vous instruire...

LA MARQUISE, *ironiquement.*

De graves petits faits qui vous glacent d'effroi,

Amusent tout le monde, et n'offensent que moi?

Vous avez ramassé quelque chanson nouvelle

Faite à coup sûr pour moi sous le nom de Cloris,

LE CHEVALIER, *avec une sorte d'impatience et d'humeur, teinte légère.*

Il n'est pas question de cette bagatelle.

LA MARQUISE.

Vous veniez m'annoncer quelques nouveaux amis?

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus besoin de leur présence.

LA MARQUISE.

Vous aurez remarqué l'absence

De quelqu'un du château, de Valsain, du baron;

Et vous serez venu les chercher ici?

LE CHEVALIER.

Non.

LA MARQUISE.

Vous m'effrayez avec vos négatives.

Le feu vient donc de prendre à la maison ?

LE CHEVALIER.

Ah ! cette raillerie et ces répliques vives

Ne m'annoncent que trop votre légèreté!...

Et je dois prudemment me réduire au silence,

(à part.)

Pour me venger en sûreté.

LA MARQUISE, *avec vivacité et fierté.*

C'en est trop; vous lassez enfin ma patience.

Vous êtes tous ou trompeurs ou tyrans:

Et, puisque vous prenez le ton que je dois prendre,

Plus de contrainte et de ménagements.

De quel droit, s'il vous plaît, venez-vous me surprendre,

Et pourquoi vous permettre une témérité

Que vous condamneriez sûrement dans tout autre ?

Ce petit trait de vanité

Offense mon amour, m'éclaire sur le vôtre.

Où, vous voilà, messieurs, même les plus sensés.

Vainement une femme honnête et respectable

Cherche à vous inspirer une estime durable :

A tromper sa candeur toujours intéressés,

Vous ne balancez pas, quand l'instant se présente,

A préférer votre bonheur

A la gloire, au repos de la plus tendre amante ;

Et votre orgueil encor croit mériter son cœur.

LE CHEVALIER.

Où, vous avez raison ; j'approuve votre humeur :

Mais apprenez pourtant, moins vive et plus tranquille,
Pourquoi je vous cherchois jusque dans cet asile:
Et connoissez les motifs importants...

LA MARQUISE.

Ah! j'en sais la valeur.

LE CHEVALIER.

Ils sont de conséquence,

LA MARQUISE.

Et ne me touchent pas.

LE CHEVALIER, *se retenant pour ne pas éclater.*

Mais un peu d'imprudence

Peut vous perdre.

LA MARQUISE.

Comptez sur mes soins vigilants.

LE CHEVALIER.

Celui de votre honneur...

LA MARQUISE.

Oh! je vous en dispense:

J'y veillerai, monsieur, et beaucoup mieux que vous.

LE CHEVALIER, *avec vivacité et d'un air absolu.*

Mais, madame...

LA MARQUISE, *voulant sortir.*

Monsieur!... Ah! laissez-moi, de grace!

LE CHEVALIER.

Fuyez-moi; mais sachez enfin ce qui se passe.

La comtesse...

SCÈNE VI.

LA MARQUISE; LA COMTESSE, *en dragon*;
LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Elle vient à nous;
Gardez votre secret... Ah! vous voilà, comtesse?

LA COMTESSE.

Oui, désormais votre écuyer.

LE CHEVALIER, *à part*.

Celui-ci vient, et d'abord l'humeur cesse;
Et l'on ne songe pas à le congédier.
Est-ce sécurité? seroit-ce perfidie?

LA COMTESSE.

De l'aveu du baron, que votre absence ennuie,
Je viens pour vous chercher et vous donner le bras.
(*voyant le chevalier.*)

Mais monsieur, je le vois, a devancé mes pas,
Et vous aura fait part de notre impatience.
(*à la marquise.*)

Venez; le baron lit, et nous, nous chanterons.
Monsieur le chevalier va nous suivre, je pense?

LA MARQUISE, *saisissant la parole*.

Vous le dispenserez de cette complaisance:
Il a quelques soucis.

LA COMTESSE.

Nous les dissipons.

LE CHEVALIER.

Fort bien !

LA MARQUISE.

Non , non , il faut que cette humeur-là passe.

Jusqu'au souper faisons-lui grace ;

Et nous le reverrons plus calme et plus content.

LA COMTESSE.

Et cette humeur qu'est-ce donc qui lui donne ?

LE CHEVALIER, *à la comtesse, avec vivacité.*

Je ne prétends la cacher à personne ,

Pas même à vous.

LA COMTESSE.

Tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Franchement.

LA MARQUISE, *au chevalier.*

Venez donc avec nous joindre la compagnie.

Afin de l'amuser du sujet curieux

De cette belle humeur qui vous sied tout au mieux.

(*Elle emmène la comtesse, dont elle accepte la main.*)

LA COMTESSE, *en s'en allant et se retournant.*

Au revoir, chevalier.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER.

Je meurs de jalousie ;
Et l'on me rend encor témoin de ses succès.
On s'abandonne aux soins d'une fausse comtesse ;
On l'emmène avec soi , pour braver ma tendresse ;
Et du salon on m'interdit l'accès.
Tout me paroît croyable après cette conduite ,
D'un téméraire amant les lâches attentats ,
Et le secret aveu qu'on donne à sa poursuite.
Suivons-les comme une ombre attachée à leurs pas :
Et malheur mille fois , dans ma fureur extrême ,
A qui m'aura voulu ravir tout ce que j'aime !
(*On doit baisser la toile.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un cabinet de toilette. On voit dans le fond du cabinet et en face du parterre une grande fenêtre qui donne sur un jardin, et dont les rideaux sont à moitié tirés. Ce cabinet est garni de tous les meubles nécessaires, toilette, chaises, petit secrétaire, bureau; quelques hardes, comme une robe-de-chambre d'homme, etc., sont jetés négligemment sur le dos des chaises. La toilette est d'un côté et le bureau de l'autre, mais le bureau en face du public. Marthon entre avec des lumières, et successivement éclaire la toilette, le bureau, des bras de cheminée, etc.

SCÈNE I.

MARTHON, PASQUIN.

MARTHON, *entrant avec des lumières, repoussant Pasquin qui la suit, après avoir placé son flambeau sur la toilette.*

Laisse-moi m'acquitter ici de mon devoir.

PASQUIN.

Mais écoute un moment.

MARTHON.

A demain, et bonsoir :

Ce n'est ni le moment ni le lieu de t'entendre.

PASQUIN.

Mon maître me fait peine.

MARTHON.

Ah ! Pasquin est bien tendre !

(à part.)

Comment... ! Le drôle est foible et pourroit nous trahir.

PASQUIN.

Notre joli dragon lui tourne la cervelle.

MARTHON.

Oh ! pour cette fois-ci sa peur est naturelle,
Et je l'excuse fort, à ne te point mentir.

PASQUIN.

Penses-tu m'abuser comme lui ?

MARTHON.

Je n'ai garde :

A ce jeu-là , moi , que je me hasarde !
J'ai pour monsieur Pasquin de trop justes égards.

PASQUIN.

Je t'en dispense.

MARTHON.

Soit.

PASQUIN.

En dépit des brocards,
Mon maître veut savoir, pour la paix de son ame,
Où tu loges ce soir ce rival dangereux.

MARTHON.

Ici.

PASQUIN.

Comment ici ?

MARTHON.

Tout auprès de madame :
J'arrive même exprès pour arranger ces lieux.

PASQUIN.

Ah ! cet arrangement le rendra furieux !

MARTHON.

J'ai suivi là-dessus l'ordre de la marquise :
Ces dispositions ne sont pas de mon goût.

PASQUIN.

Veux-tu dissimuler avec moi jusqu'au bout ?
Oh ! je me fâcherai.

MARTHON.

Je parle avec franchise.

PASQUIN.

Non : avec défiance, ou pour rire de tout...
Quoi ! sérieusement, tu crois que la comtesse...

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

C'est une idée, une foiblesse,
Qu'on ne peut pardonner qu'à notre amant jaloux ;
Et pour lui seul enfin...

LE CHEVALIER, à *Pasquin*.

Sortez, et laissez-nous.

J'avois beau vous attendre, et je vois votre zèle !
On n'est donc pas ici ?

PASQUIN.

Non, monsieur; vous voyez :
Et doucement, là, je m'informois d'elle
Où vos amis s'étoient réfugiés.

LE CHEVALIER.

Et tout en discourant, monsieur le double traître,
Votre esprit s'égayoit à railler votre maître.
Je m'en ressonviendrai.

(Il lui fait signe de sortir.)

PASQUIN, en sortant.

Je prenois bien mon temps
Pour m'égayer à ses dépens.

SCÈNE III.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! Marthon, je suis au supplice !
La marquise est ici leur dupe ou leur complice.
Plus d'indécision et d'incrédulité
Sur les desseins d'un traître ; et je serois tenté
De croire qu'on me jone et qu'on le favorise.
Le perfide tantôt pénètre insolemment
Jusque dans le salon où dormoit la marquise ;
Et me rencontrant là, non sans quelque surprise,
Il s'excuse d'abord assez légèrement,
Dit qu'il vient la chercher, que son absence ennuie,
Et, lui prenant la main, il l'enlève à mes yeux,
En m'invitant d'un air victorieux

A rejoindre la compagnie.

Mais la marquise, avec malignité,
M'accuse de boudier et me laisse loin d'elle.
Je la suis, furieux de sa légèreté,
De son adresse à me chercher querelle.
J'entre. On faisoit un breiau médité,
Et la société contre moi réunie,
Sans gêne et sans cérémonie,
S'applaudissoit de m'avoir évité.
Cependant le dragon, Valsain, et ma volage,
Font leur partie avec gaieté;
Et dans cet abandon, dans cette anxiété,
Je reste solitaire, et frémissant de rage :
Car le baron, dans un coin du salon,
Gravement occupé de ses tristes gazettes,
Ne pense à rien qu'à lire des sonnettes,
Et sans dessus dessous laisse aller la maison.
Et d'un regard tranquille et d'une ame passive
Je dois être témoin de ces procédés-là !
Et je suis, dira-t-on, toujours sur le qui-vive !
Oui, j'ai tort, j'en conviens.

MARTIN.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Si fait ; je me consume en de sombres pensées :
Si tu ne le dis pas, moi, je le dis pour toi ;
Et, pour connoître à fond mes frayeurs insensées,
Jusques au bout écoute-moi.
Le souper suit le jeu. Même soin, même zèle,
De la part de son cavalier ;

Et la marquise , à son choix très fidèle ,
Le prend encor pour écuyer :
Entre Valsain et lui gaiement elle se place.
Je ne te peindrai pas leur ton et leur audace ,
Ces airs aisés et pleins de liberté ,
Que le mépris des mœurs a consacrés en France.
Je me vois le jouet de la société ;
Tu sens de mon dépit quelle est la véhémence.
Mais , pour ne pas céder à mon impatience ,
Je me lève de table au milieu du souper ,
Sans qu'on m'arrête ou daigne s'occuper
D'un importun , dont on bénit l'absence :
Et même , à mon départ , avec nouveaux éclats ,
Avec nouveaux transports , la gaieté recommence.
Il se termine enfin cet ennuyeux repas.
Je demande où l'on est. La marquise et le comte ,
Car c'est ainsi qu'on nomme cet amant ,
Sont ensemble , dit-on. Ensemble ! ah ! quelle honte !
De nuit ! où ? L'on ne sait. Ensemble en ce moment !
Cette conduite , parle , est-elle régulière ?
Où sont-ils ? Que font-ils ? Ah ! je me meurs d'effroi !
Je les cherche ; je vois ici de la lumière ;
Je respire ; j'y monte , et ne trouve que toi.
Ils n'échapperont pas à ma vive poursuite...
(*Jetant les yeux sur la chambre où il est , et aperce-
vant une robe-de-chambre d'homme étendue sur une
chaise.*)
Mais , où suis-je , Marthon , et qu'est-ce que je voi ?
Tout me confond et justement m'irrite.
A qui destines-tu , dis-moi ,

Cet appartement-là, si près de ta maîtresse?
 Cette robe-de-chambre, en un mot tout ce train,
 Me feroit soupçonner qu'on y place Valsain.
 Ah! si je le croyois!...

MARTHON.

Que votre crainte cesse:
 L'appartement est pour notre comtesse.

LE CHEVALIER.

Pour le perfide! Ah! tu me fais trembler!
 Et je le souffrirois voisin de la marquise!
 Non, non : il faut la joindre ; il faut lui révéler
 D'un téméraire amant l'insolente entreprise.
 Il ne restera pas dans cet appartement ;
 C'est moi qui t'en réponds... Mais écoute un moment...

(Il va à la fenêtre.)

Écoute ; je crois les entendre ;
 Ils sont dans le jardin : oui, c'est elle, oui, c'est lui ;
 Et je vole les joindre.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MARTHON, VALSAIN, LE BARON.

(Valsain et le baron entrent comme le jaloux sort.)

MARTHON, se croyant seule.

Oh! grand bruit aujourd'hui
 Ma foi s'il en réchappe, après pareil esclandre,
 Elle sera bien folle, ou son amant bien fuu.

(Le baron et Valsain s'avancent.)

VALSAIN.

Où court le chevalier?

MARTHON.

Dans ses frayeurs mortelles,
Messieurs, il vole après vos belles
Qu'il vient de voir dans le jardin.

Il ne souffrira pas, plein de délicatesse,
Qu'on place un officier auprès de sa maîtresse,
Et veut la prévenir.

VALSAIN.

Oh! rien n'est plus plaisant.

Voilà ce qu'il faut voir.

MARTHON.

Et j'en ris maintenant,
Pour me dédomnager du sérieux de glace
Qu'il m'a fallu garder quand il étoit présent.

VALSAIN.

Baron, il faut le suivre, et le suivre à la trace,
Et pour la sûreté des belles qu'il pourchasse.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

Suivez-le; moi, je vais me coucher sans façon.
Auprès de la comtesse excuse-moi, Marthon;
Et prends ma nièce à l'écart pour lui dire
Que je la prie et reprie instamment

De s'enfermer d'abord dans son appartement,
 Pour que chacun après dans le sien se retire.
 Il est bien juste au moins qu'on soit la nuit en paix;
 Et, si Valsain se met jamais
 A rire, à folâtrer, à lutiner nos belles,
 Plus de nuit, de repos; je n'aime pas cela :
 Et puis demain encor ma chasse manquera.
 Quand elles rentreront, cloître-les-moi chez elles.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

MARTHON.

Allez, allez, comptez sur moi :
 J'aime aussi le repos : c'est mon plus doux emploi.
 Mais qu'entends-je ? Ce sont nos dames qui reviennent,
 Et qui très vivement ensemble s'entretiennent.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, MARTHON.

LA COMTESSE.

Nous rentrons, mon enfant, non sans quelque frayeur.

MARTHON.

Eh ! de quoi, s'il vous plaît, avez-vous donc eu peur ?

LA COMTESSE.

Quelqu'un, qui nous suivoit, nous suit encor, je pense...

MARTHON.

(à part.) (haut.)

Nous y voilà... C'étoit, suivant toute apparence,
Quelqu'un de la maison?

LA MARQUISE, *d'un air piqué.*

Le fait est des plus sûrs.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi marchoit-il par des sentiers obscurs,
Et, quand nous l'appellions, gardoit-il le silence?

MARTHON.

Pour rire.

LA COMTESSE.

Il avoit l'air, Marthon, de se cacher.

MARTHON.

Eh! tenez, à l'instant toute la compagnie
Étoit ici pour vous chercher;
Et quelqu'un en sortant a pu s'en détacher
Pour vous faire une espièglerie.
Le baron cependant est allé se coucher,
En vous priant d'agréer sa retraite.

LA COMTESSE.

Il peut assurément faire ce qu'il souhaite:
Mais Valsain et le chevalier?...

MARTHON.

Ceux-ci sont au jardin, j'en répons; le dernier
Brûlant de vous rejoindre...

LA COMTESSE.

Il faut qu'on les appelle.

LA MARQUISE, *craignant qu'ils ne rentrent.*

Madame, avec plaisir, si vous le desirez:

Mais peut-être qu'ils sont à présent retirés.

LA COMTESSE.

Vois, vois un peu, Marthon.

(La marquise fait signe à Marthon de ne pas les chercher, mais de manière à n'être pas remarquée de la comtesse ; et Marthon, qui comprend sa maîtresse, feint d'obéir à la comtesse.)

MARTHON, à la comtesse.

Oui, comptez sur mon zèle :

(adroitement à la marquise, en faisant un pas.)

Ils ne troubleront pas la paix de la maison.

(à part, en sortant.)

Je vais de tous les deux déronter les mesures,

Mettre les clefs hors des serrures,

Et ménager ainsi le sommeil du baron.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oui, votre chevalier est un peu lunatique ;

Aimable, j'en conviens, mais aussi des plus fous.

A table brusquement il nous laisse là tous,

Et l'on ne sait quelle mouche le pique ;

Et puis l'instant d'après, changeant de sentiments,

Quand il ne les voit plus, il court après les gens.

LA MARQUISE.

Laissons du chevalier la conduite insensée.

Vous devez être lasse, et sur-tout empressée
De vous remettre en femme.

LA COMTESSE.

Oh ! marquise, jamais !...

Et sous vos habits seuls je suis embarrassée.

(*montrant la robe-de-chambre d'homme étalée sur une chaise.*)

Voilà le soir la robe que je mets.

LA MARQUISE.

Bon ! une robe d'homme !

LA COMTESSE.

Il est vrai. Ma toilette,

Comme vous le voyez, en un instant est faite :

Et demain au matin, à votre petit jour,

Sous ce déshabillé je vous ferai ma cour.

Ah ! si Valsain ne m'avoit fait connoître
La régularité, le ton de ce séjour,

Et le caractère du maître ;

Si j'avois cru trouver, comme en mille maisons,

Des folles et des fous, des galants, des coquettes,

Des amours indiscrets, des intrigues secrètes,

Pour éveiller les craintes, les soupçons,

Sous le nom de marquis, de chevalier, de page,

Je me serois jetée en tous ces tourbillons ;

Et j'aurois, à coup sûr, alarmé la plus sage,

Vous la première... Ah ! si Valsain

Et notre chevalier pouvoient rentrer soudain,

Nous ferions un beau tintamarre !

Vous aimez la musique, et moi je l'aime aussi :

J'ai vu dans le salon mandoline, guitare ;

Nous les ferions porter ici,

Et nous concerterions.

LA MARQUISE.

Vous n'y pensez pas.

LA COMTESSE.

Si.

LA MARQUISE.

Mais le baron couché...

LA COMTESSE.

Le baron endormi,
S'éveillant doucement, s'il est sensible et tendre,
Aux sons mélodieux de nos accords touchants,
Se lèveroit pour nous entendre.

LA MARQUISE.

Ah! le baron viendrait briser nos instruments.

LA COMTESSE.

(La comtesse, qui a joué cette scène en étourdie, en folle, sans trop tenir en place, doit se trouver ici, avec la marquise qui la suit, au milieu du théâtre, et tournée en partie du côté de la fenêtre; elle doit même, sans affectation, mais entraînée par son idée extravagante, dire haut, bien distinctement, et avec vivacité, ces deux vers.)

Eh bien! délicieux, divins emportements!

Et nous ririons, marquise, à ses dépens.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *sautant dans le cabinet par la fenêtre
qui est au fond, et dans le milieu du fond.*

A mes dépens!

*(La marquise et la comtesse doivent dire ensemble
précipitamment, et en s'enfuyant, ce qui suit:)*

LA MARQUISE.

Ah dieux!

LA COMTESSE, *s'enfuyant.*

Où fuir?

LA MARQUISE, *s'enfuyant aussi.*

Nous sommes mortes.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER.

Je ne puis plus douter de leurs feux imprudents;
Oui, j'en viens d'acquérir les preuves les plus fortes;
Et mon aspect les a remplis tous deux
D'une confusion et d'un désordre extrême
Qui ne prouvent que trop leurs complots odieux.

SCÈNE XI.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! Marthon, te voilà! Qui t'amène en ces lieux?
Que cherches-tu?

MARTHON, *qui est arrivée précipitamment.*

Je vous cherche vous-même.

LE CHEVALIER.

Sont-ce donc là les soins que j'attendois de toi?
Les laisser seuls!

MARTHON.

A peine une seconde.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est plus qu'il n'en faut pour tromper tout le monde,
Mères, pères, époux!... et je suis hors de moi.

MARTHON.

Ah! monsieur, c'est là-bas un tapage effroyable!
Elles disent tout haut qu'elles ont vu le diable.

Valsain a cependant dissipé leur effroi,

Eu leur faisant évidemment connoître

Que le diable malin, sauté par la fenêtre,

N'étoit qu'un cavalier, que sans doute l'amour

Avoit conduit si haut pour leur faire la cour.

LE CHEVALIER.

C'est la rage et la jalousie

Qu'ont fait naître leurs attentats:

Mais de leur lâche perfidie

Les cruels ne jouiront pas.

Va me chercher Pasquin, va.

MARTHON.

Que voulez-vous faire?

LE CHEVALIER.

Partir, mais me venger d'abord d'un téméraire.

Cours, seconde ma rage.

MARTHON, *en sortant.*

Il est dans nos filets.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER.

Oui, oui, le fat est tombé dans mes rets.

*(apercevant un petit secrétaire, sur lequel il y a
plumes, encre, papier, etc.)*

Voilà de quoi servir la fureur qui m'anime.

(écrivant, puis s'interrompant.)

Tu ne jouiras pas du fruit de tes complots;

Et je troublerai ton repos,

Si de ton fol amour tu n'es pas la victime.

(Pause nouvelle, pendant laquelle il écrit.)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, PASQUIN.

PASQUIN.

Marthon veut se moquer de mon maître et de moi,
Me faire accroire aussi... Motus, je l'aperçois...
A qui donc écrit-il?

LE CHEVALIER.

Téméraire, où t'emporte
Une indiscrete ardeur?

PASQUIN.

Qu'il est pâle et tremblant!

LE CHEVALIER.

As-tu cru qu'on pouvoit me jouer de la sorte?
Tu seras détrompé.

PASQUIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER, *frappant de la main sur sa lettre,*
ce qui effraie Pasquin, qui s'éloigne un peu.

Tremble, imprudent!

Mais ce qui m'outre en cet instant,
Et met le comble à ma fureur extrême,
C'est la tranquillité, le contentement même
De la marquise en l'écoutant.
Je l'ai vue à ses soins, à ses aveux sourire.

PASQUIN.

Monsieur, Marthon m'a dit...

LE CHEVALIER.

A-t-elle su t'instruire

Du complot le plus odieux?

PASQUIN, *étonné et ne sachant que répondre.*

Du complot... oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

T'a-t-elle fait connoître

Combien je suis joué lâchement en ces lieux?...

PASQUIN.

Oh! oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Par une ingrate, un traître;

Que l'enfer, ses tourments, ses feux, sont dans mon cœur

Et qu'ils doivent tous deux frémir de ma fureur?

PASQUIN.

Vous me faites trembler moi-même, ô mon cher maître!

LE CHEVALIER, *se levant.*

Eh! pourquoi trembles-tu?

PASQUIN.

L'état où je vous voi...

LE CHEVALIER.

Non, ton intelligence avec eux...

PASQUIN. *

Moi, moi!

LE CHEVALIER.

Toi.

Oui, saurois-tu la lâche perfidie?...

PASQUIN.

De qui?

LE CHEVALIER.

D'un jeune audacieux...

Je suis épouvanté moi-même et furieux

D'une action aussi hardie.

Mes cheveux, hérissés sur mon front pâlissant,
Sont tout inondés d'eau qui couvre mon visage;
Et ma langue, épaissie en mon palais brûlant,
Ne sauroit exhaler les transports de ma rage.

PASQUIN, *troublé de l'état de son maître.*

Ah! monsieur, reprenez vos esprits effrayés,
Et daignez m'écouter.

LE CHEVALIER, *se rasseyant.*

Oui, je serai tranquille,

La fièvre cessera de tourmenter ma bile,
Quand j'aurai vu tomber mon rival à mes pieds.

Tiens, porte ce billet au comte;

(*Il y met l'adresse, le cachette, et ne le donne pas.*)

Demande-lui réponse prompte,

Et viens me l'apporter encor plus promptement.

PASQUIN.

(*à part.*)

(*haut.*)

Je ne puis y tenir... Écoutez un moment.

LE CHEVALIER.

Non, je n'écoute rien que ma juste furie.

PASQUIN.

C'est cette femme en homme travestie...

LE CHEVALIER, *se levant.*

C'est un homme, faquin.

PASQUIN.

Ah! monsieur, dussiez-vous

Me chasser sur-le-champ et me rouer de coups ,

Je vous dirai que votre esprit s'abuse ,
Qu'à vos dépens ici tout le monde s'amuse ;
Que Marthon elle-même et votre serviteur

Nous rions de votre foiblesse ,
Et que ce pauvre comte est bien une comtesse ,
N'aspirant que pour elle à troubler votre cœur.

LE CHEVALIER, *avec fureur, après l'avoir écouté
avec une sorte d'étonnement.*

Quoi ! tu me trahissois ?

PASQUIN.

Oui, pardon, mon cher maître ;
Pour votre intérêt seul.

LE CHEVALIER, *comme par réflexion et revenant à
sa jalousie.*

Non ; cela ne peut être ;
Et je ne puis te croire, après ce que j'ai vu.
C'est sans doute à présent que tu parles en traître :
Le piège est assez bien tendu.

PASQUIN.

Quoi ! je vous suis suspect ?

LE CHEVALIER.

Ta peine est inutile :
Et, si trop de bonté n'arrêtoit mon courroux...

PASQUIN.

Monsieur, encore un coup, où vous emportez-vous ?

LE CHEVALIER, *précipitamment.*

Si je ne te savois un sot, un imbécile ,
Qui ne voit rien, laisse tout échapper ,
Je te croirois un fourbe habile

Payé par mon rival afin de me tromper.

(vivement, mais appuyant sur chaque circonstance.)

On ne s'est point joué d'un foible caractère :

On s'étoit renfermé dans ce lieu solitaire ,

Pour parler à loisir de ses coupables feux ;

Et je les ai surpris tous deux ,

Remplis d'une vive allégresse

Que le bonheur répandoit dans leurs sens ;

Même ils se promettoient de rire à mes dépens.

Ce n'étoit point un trait de gentillesse ;

On ne m'attendoit pas pour me jouer ce tour ;

On étoit là bien seul amené par l'amour :

Et mon aspect, avec honte et vitesse ,

Les a fait fuir de ce séjour.

PASQUIN.

Il me feroit douter...

LE CHEVALIER, *lui donnant la lettre.*

Demeure en cette place :

Attends-y le retour du comte, entends-tu bien ?

Et qu'il soit seul, au moins.

PASQUIN.

Ah ! je n'oublierai rien.

LE CHEVALIER, *allant pour se retirer, revenant sur ses pas, et forçant son domestique, qui sembloit le suivre, à s'arrêter tout court.*

Nous verrons si son cœur répond à son audace.

Reste. Je t'attendrai dans mon appartement.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

PASQUIN.

Belle commission vraiment !

Jamais entre ses mains je n'oserai remettre...

SCÈNE XV.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

Ah ! te voilà, Pasquin ? que diantre fais-tu là ?

PASQUIN.

J'attends un comte, avec un petit mot de lettre ;

Et je ne sais pas trop ce qui m'en reviendra.

MARTHON.

Comment, un comte ! explique-moi cela.

PASQUIN.

Au diable l'écrivain et sa maudite prose !

MARTHON.

Quels sont donc les dangers où ce billet t'expose ?

PASQUIN.

Ils sont très évidents, et j'en meurs de frayeur.

MARTHON.

Eh ! pourquoi ?

PASQUIN.

La comtesse est ce petit monsieur

A qui je dois porter un défi de mon maître ,

Et qui , malgré ses airs , trouvera fort mauvais
Que l'on ne rende pas justice à ses attraits ,
Et que l'on puisse ainsi la méconnoître.

MARTHON.

Bon ! n'est-ce que cela qui trouble ta raison ?
Va , c'est un homme.

PASQUIN.

Encor tes vieux contes , Marthon !

MARTHON.

Allons , plus de courage , et sur-tout plus de zèle...
Mais je vois la comtesse , et te laisse avec elle.
(*Elle sort , et Pasquin se retire , pour attendre , suivant
l'ordre de son maître , qu'elle soit seule.*)

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE , éclairée par deux domestiques
qui portent des flambeaux.

LA COMTESSE.

Tout est calme : sortez , et priez seulement
Marthon de repasser dans mon appartement.
(*Les deux domestiques sortent.*)

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE.

(Elle ôte son épée et son chapeau, qu'elle met sur le secrétaire ou sur une chaise; ou, ce qui vaut mieux, ce chapeau et cette épée peuvent avoir été portés dans son appartement, et s'y trouver placés dans l'entr'acte du troisième au quatrième acte, sur une chaise, mais en évidence, afin qu'elle puisse les reprendre scène XX.)

Oui, oui, cette escalade est une espièglerie,
Un tour du chevalier, mais un tour assez bon;
Et je ris de sang froid de ma poltronnerie.
Ah! qu'il va bien demain se moquer d'un dragon
Qu'un assaut intimide!

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN, à lui-même.

Allons, Pasquin, courage!

LA COMTESSE, à elle-même.

Il aura bien raison, et je filerai doux.
Il est vraiment charmant; le tour est de son âge;

Et c'est une gaieté dont nous aurions ri tous ,
Mais ri jusqu'à demain , sans ma lâche foiblesse.
Oh ! je me veux bien mal de cette fausse peur !

PASQUIN , à part , et s'approchant en tremblant.

Est-ce un comte ? Est-ce une comtesse ?

(haut.)

Madame , permettez que votre serviteur...

Vous présente à l'instant... ce petit mot de lettre
Qu'on m'a très vivement chargé de vous remettre.

LA COMTESSE , avec joie et vivacité.

A moi , Pasquin !

PASQUIN.

A vous.

LA COMTESSE.

Sors ; ne t'éloigne pas :

Dans un moment tu rentreras.

PASQUIN.

Le tout est de rentrer : mais , quoi qu'il en puisse être ,

Exposons-nous à son ressentiment ,

Moins dangereux encor que celui de mon maître.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE , s'approchant d'une lumière.

Le chevalier est un extravagant

De m'écrire un billet , à cette heure , avant même

De m'avoir dit un mot , de savoir si je l'aime.

Mais il est jeune, il est charmant :
A ces deux titres-là tout passe ;
Et de le chicaner j'aurois mauvaise grace.

(Elle lit.)

« Je vous ai deviné, jeune homme audacieux... »
(s'interrompant.)

Est-ce donc bien à moi que ce billet s'adresse ?
(reprenant sa lecture.)

« Je vous ai deviné, jeune homme audacieux,
« Et le faux nom de femme et de comtesse
« Ne sauroit éblouir mes yeux. »

C'est à moi-même, et c'est très sérieux.

« Mais ce n'est pas assez d'être heureux en maîtresse ;
« Il faut vaincre un rival qui vous a reconnu :
« J'adore la marquise, et mon sang répandu
« Peut seul vous mettre en droit de parler de tendresse.
(Elle est d'abord un peu piquée de la lettre, et la jette sur la table.)

Eh ! voilà donc l'objet de son emportement,
L'objet que j'aime, moi ! le fat, l'impertinent !...
Et tantôt, l'excusant, dans mon erreur extrême,
Je lui croyois l'humeur, le mécontentement
D'un jaloux inquiet, incertain si l'on l'aime ;
Et c'étoit le dépit, les transes d'un amant
Trompé par mon habit, et me craignant moi-même !
(riant par réflexion.)

Eh bien ! me fâcherai-je ? Oh non, de bonne foi !
Le moins fou de nous deux sûrement n'est pas moi.
(reprenant la lettre, et achevant de lire avec gaieté.)

« Tout délai m'est insupportable,

« Et ne peut convenir à mon cœur irrité :
 « Je vous attends au parc , et la nuit favorable
 « Couvrira nos fureurs de son obscurité. »
 J'accepte le cartel : c'est la seule folie
 Qui puisse bien répondre à son étourderie.
 Ah ! ce défi me rend toute ma bonne humeur !
 Il va causer ici la plus vive rumeur,
 Charger le chevalier , pour prix de sa méprise ,
 De l'indignation de sa chère marquise ,
 Me venger de tous deux , dérouter les railleurs ,
 Et faire de mon bord passer tous les rieurs.
 Appelons le valet de mon fier adversaire ;
 Mais prenons devant lui l'air leste et rassuré
 D'un cavalier , d'un militaire
 Toujours aux combats préparé.

*(cherchant d'un côté Pasquin , qui se montre de
 l'autre.)*

Holà , Pasquin , holà !

SCÈNE XX.

LA COMTESSE , PASQUIN.

PASQUIN.

C'est bien moi qu'on appelle.

LA COMTESSE , sans voir Pasquin.

(à part.)

Pasquin ! Se cache-t-il de honte en cet instant ,

Instruit du billet doux que m'a remis son zèle?

(*l'apercevant.*)

Eh bien ! que tardes-tu ? Qui t'amène en tremblant ?

Va , va , rassure-toi.

PASQUIN.

Que madame pardonne...

LA COMTESSE, *noblement.*

(*Elle reprend son épée et son chapeau.*)

Appelle-moi du nom que ton maître me donne,

Et dis-lui que j'accepte avec un vrai plaisir

L'heure et le rendez-vous qu'il a voulu choisir.

PASQUIN, *étonné.*

Comment ? que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Faut-il te le redire ?

Qu'il devine fort bien le motif qui m'attire ;

Que ceci ne pouvoit finir mieux à mon gré ;

Que sa conduite est bonne , et que j'y répondrai.

Va , ne perds point de temps. Un ou deux coups d'épée

Le feront repentir de sa folle équipée.

Nous verrons qui des deux fera mieux son devoir ;

Et je pars à l'instant pour le bien recevoir.

(*Elle sort fièrement , en enfonçant son chapeau.*)

SCÈNE XXI.

PASQUIN.

Je reste stupéfait, et la tête m'en tourne :
Je ne sais plus, ma foi, de quel sexe il retourne.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La scène se passe dans le jardin du château ; au clair
de lune , si l'on veut.

SCÈNE I.

MARTHON, VALSAIN.

VALSAIN, *gaiement.*

Il faut mettre par-tout des postes avancés ;
Que sur tous les chemins des gardes soient placés ,
De crainte d'accident. L'aventure est comique ;
Mais il faut l'empêcher de devenir tragique.

MARTHON, *du même ton.*

Quoi ! vous craignez, monsieur, les suites du défi ?
Qu'avec le chevalier la comtesse imprudente
Ne se batte en champ-clos ?

VALSAIN.

J'en ai quelque souci :
Elle est, pour ne rien craindre, assez extravagante.
Mais que fait le baron ? Que dit-il de ceci ?

MARTHON.

Il est allé trouver madame la marquise ,
Et se propose bien de l'amener ici :
Il veut se ménager l'effet de sa surprise.

Il est un peu fâché qu'on se couche si tard ;
Mais le tableau présent sourit à son regard.
Oui, tout cède en son cœur au soin de la vengeance ,
Au soin de détromper sa nièce d'un jaloux...
Ils arrivent tous deux : je m'éloigne de vous ,
Pour n'être pas suspecte ici d'intelligence ;
Ce seroit trop risquer ; madame pourroit bien
Approuver votre zèle , en condamnant le mien.
(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LA MARQUISE, VALSAIN.

VALSAIN.

Ah ! vous voilà , baron , et la chère cousine ?
Eh ! qui peut vous conduire à cette heure au jardin ?

LE BARON.

Ce qui vous y conduit vous-même à la sourdine ;
C'est le nouvel amour de notre paladin.
Ma nièce n'en croit rien , et je veux la confondre.

VALSAIN.

Je ne sais pas s'il aime éperdument :

Mais à des faits qu'aurons-nous à répondre ?

Si l'amour en ces lieux les mène en ce moment ,
Le rendez-vous est pris ; et cette extravagance ,
Dont la marquise aime à douter ,

Demandez au baron qu'on ne peut suspecter ,
N'étoit point échappée à mon intelligence.

Oui , j'ai vu d'un premier coup d'œil

Que notre chevalier plaisoit à la comtesse :

Et femme tendre invite notre orgueil

A promptement répondre à sa tendresse.

Je sais que ma parente a de bonnes raisons

Pour être sur ce fait jusqu'au bout incrédule ;

Et, s'il n'étoit certain, je me ferois scrupule

De jeter dans son cœur de malheureux soupçons.

Mais contre un ennemi qui ne sait que trop plaire,
il faut bien être en garde, et s'étayer de tout ;

Et l'amitié ne doit jamais se taire.

LA MARQUISE.

La raillerie est fort de voire goût,

Et personne à vos traits n'échappe ;

Mais, comme à tort sur moi cette fois elle frappe,

Vous saurez donc, monsieur Valsain,

Que ne voulant donner mon cœur qu'avec ma main,

J'avoue avec franchise, et sans craindre le blâme,

Un goût qui n'est pas fait pour avilir mon ame :

Mais, si le chevalier n'est pas digne de moi,

Je renoue au projet de lui donner ma foi,

Et viens ici, sans alarmes, sans transes,

Sans croire à vos extravagances,

Voir tout ce qui se passe, et juger par mes yeux.

VALSAIN.

Quoi ! vous prenez ceci d'un ton bien sérieux.

Je vous ai parlé, moi, de votre goût, marquise,

Parceque la raison, l'honneur, tout l'autorise.

Et qu'un projet d'hymen est un fort beau projet.

Quant aux amours de la comtesse,

A ceux du chevalier, je ne suis qu'indiscret ;

Et, si le récit vous en blesse...

LE BARON.

Elle t'a dit que non... Indiscret! Eh! de quoi?

Il est sûr qu'en ces lieux tous les deux vont se rendre.

LA MARQUISE.

Eh bien! mon oucle, eh bien! il faut les y surprendre...

Et vous n'en rirez pas plus franchement que moi.

LE BARON.

Paix!... J'entends quelque bruit.

VALSAIN, *apercevant le chevalier.*

Rempli d'impatience,

L'amant arrive le premier.

LE BARON, *emmenant Valsain et sa nièce.*

Ne troublons pas le chevalier,

Et retirons-nous en silence.

(Ils se retirent du côté opposé à celui par où entre le chevalier, et se cachent.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *entrant à grand pas.*

Voilà donc ce mystère à la fin éclairci...

Bon! il accepte le défi.

Je ne saurois penser à cet excès d'outrage,

Sans des convulsions qui tiennent de la rage;

Et je ne sais comment, justement irrité,

Je pourrai recevoir avec tranquillité

Cet indigne rival, dont la lâche entreprise

Enlève à mon amour le cœur de la marquise.

Je le dois cependant... Il vient... contrainçons-nous.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER; LA COMTESSE, *en homme.*

(La comtesse d'un ton léger toute la scène, et le chevalier en homme bouillant et impétueux.)

LA COMTESSE.

Je suis, vous le voyez, exact au rendez-vous.

LE CHEVALIER.

Je n'en suis pas surpris, monsieur le comte.
On peut être étourdi, léger, inconséquent,
Et brave en même temps. J'y comptois bien.

LA COMTESSE.

Ce compte

Seroit exact assurément,
Si je vous ressemblois.

LE CHEVALIER.

Au fait et promptement.
Je fais ce que je dois.

LA COMTESSE.

Et moi ce qui m'amuse.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui m'offense.

LA COMTESSE.

Et ce qui vous abuse.

LE CHEVALIER.

En garde !

LA COMTESSE, *l'arrêtant de la main.*

Doucement.

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci?

Nous nous sommes rendus en ce lieu solitaire
Pour vider nos débats par un brave défi,
Et ce n'est pas le temps d'arranger une affaire.

LA COMTESSE.

Eh ! oui, c'est un cartel qui nous conduit ici ;
Mais il est trop plaisant : permettez que j'en rie.

LE CHEVALIER.

Riez-en vite, et battons-nous.

LA COMTESSE.

J'ai bien joué des tours aux hommes dans ma vie,
Mais sans être appelée à pareil rendez-vous.

LE CHEVALIER.

C'est qu'ils étoient des lâches ou des fous.

LA COMTESSE.

C'est de votre côté qu'est toute la folie.
Savez-vous qui je suis ?

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien savoir.

LA COMTESSE.

Eh ! si je vous disois...

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien entendre.

Sachez en homme vous défendre,
Et ne trompez pas mon espoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Avec les preuves qu'il demande

Et celles qu'il refuse, il est embarrassant.

LE CHEVALIER.

Oh ! c'est trop différer, quand l'honneur vous commande

LA COMTESSE, *à part.*

Si l'on venoit à moi dans ce moment pressant...

LE CHEVALIER.

Et, si vous hésitez encore un seul instant,

Je vous prendrai, monsieur, sans plus de politesse,

Pour une femme...

LA COMTESSE.

Eh bien ! nous y voici.

LE CHEVALIER, *n'ayant pas écouté.*

Et je raconterai par-tout votre foiblesse.

LA COMTESSE.

Vous n'en convaincrez pas, en m'attaquant ainsi.

(à part.)

Bon ! j'entrevois Valsain. Ça, reprenons courage...

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, VALSAIN.

(Valsain sort de la coulisse, fait signe à la comtesse de se battre, et se retire aussitôt.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

Et soutenons l'honneur du sexe féminin.

(haut.)

Eh bien ! j'ai donc voulu temporiser en vain ,

Traiter ceci de badinage ,

Ménager la marquise , et vous tout le premier.

Vous voulez un combat , un combat singulier ,

Et qu'il soit décisif , pour finir vos alarmes.

(tirant son épée.)

Il faut vous contenter... Me voilà sous les armes.

Attaquez ou parez ; je vous laisse le choix.

LE CHEVALIER, *tirant aussi son épée.*

Voilà parler en brave , et je vous reconnois.

LA COMTESSE.

L'ardeur qui vous anime a passé dans mon ame.

*(Elle enfonce son chapeau , et ils se poussent quelques
bottes.)*

SCÈNE VII.

LE BARON, VALSAIN, LA MARQUISE, LA
COMTESSE, LE CHEVALIER, MARTHON,
PASQUIN.

(Les deux derniers entrent d'abord.)

MARTHON.

Miséricorde ! A l'aide , au secours , au secours !

LE BARON.

Quoi ! l'épée à la main , attaquer une femme ?

LE CHEVALIER.

Vous êtes dans l'erreur , et j'attaque les jours
D'un cavalier qui vous offense ,
Dont la marquise écoute les amours :
Et la victime est due à ma vengeance.

VALSAIN.

Eh mais ! y penses-tu ? Quelle est ta vision !
Ce fier rival est la comtesse ,
Qui ne doit dans les cœurs porter d'émotion
Que le trouble charmant qu'inspire la tendresse.

LE BARON.

Et vous , comtesse , à votre tour ,
Quelle est donc votre frénésie ?
Au lieu d'éclairer son amour ,
Sa triste et sombre jalousie ,
Vous bravez ses fureurs , et vous vous exposez...

LA COMTESSE.

Lorsque j'ai vu ses soupçons insensés ,

J'ai voulu les payer d'une égale folie,
Et mettre ainsi le comble à son illusion.
Mais, témoin attendri de sa confusion,
Je me repens déjà de mon étonnerie,
Et je veux que ceci me serve de leçon.

(*au chevalier.*)

Je conviens avec vous que je suis un peu folle,
Que je saisis vos airs et votre ton frivole;
Mais comment ai-je pu troubler votre raison?
Et quand j'ai pris tantôt la fuite à votre vue,
Quand tout-à-l'heure encor, là, non moins éperdue,
J'évitois, chevalier, ce combat inégal
Que vous me présentiez en cavalier loyal,
Pouviez-vous à ces traits méconnoître une femme?
Reprenez vos esprits...

LE CHEVALIER.

Se pourroit-il, madame...

VALSAIN.

Bon ! il en doute encor.

LA COMTESSE, *en riant.*

Je ne puis, en honneur,
Aller plus loin pour vous tirer d'erreur.

LA MARQUISE, *au chevalier.*

Eh bien ! que dites-vous de cette extravagance,
De ces emportements ?

LE CHEVALIER.

Que dirai-je, sinon
Que j'ai perdu par vous, sens, esprit, et raison,
Que j'ai lassé votre indulgence,
Et que l'excès de ma démençe

Ne mérite pas de pardon.

Je n'entreprendrai pas d'excuser ma foiblesse.

Si, malgré vos vertus, votre délicatesse,

Je n'ai pu vous aimer sans trouble et sans effroi,

Rien ne peut me changer ; et je sens que je doi

Renoncer à l'amour, qui n'est pas fait pour moi.

Vous, comtesse, excusez un aveugle délire,

Dont ma confusion venge assez vos appas.

Mais, après cet aveu, ne vous offensez pas

Si j'ose librement vous dire :

A mes regards pourquoi vous masquiez-vous ?

J'aurois à la beauté rendu mon juste hommage,

Et vous n'auriez fixé que les soins d'un jaloux.

A l'amant qui perd tout pardonnez ce langage.

(à la marquise.)

Adieu, madame, adieu ; je cède à ma douleur :

En m'éloignant de vous, je vous laisse mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LA MARQUISE, LA COMTESSE,
VALSAIN.

LE BARON.

Sans cette jalousie, il seroit un bon diable,

(à sa nièce.)

Et je le retiendrois... Mais quel trouble t'accable !

Pourquoi cet œil en pleurs et ce front rembruni ?

De la fuite d'un fou tu parois bien émue !

LA MARQUISE.

Mon cher oncle, avec lui j'ai bien pris mon parti;
Je serois malheureuse, et j'en suis convaincue :
Mais peut-on aisément briser les plus beaux nœuds,
Suivre de la raison le conseil rigoureux?

Non ; la victoire est cruelle et pénible :
Et, quand il faut quitter le plus fidèle amant,
La paix, la paix, hélas, rentre bien lentement
Dans le cœur agité d'une femme sensible !

VALSAIN, *au baron et à la comtesse.*

Faut-il sur tout ceci vous parler franchement ?
Moi je ne crois pas trop à son éloignement,
Encor moins au courroux de la chère cousine ;
Et, sans être sorcier, aisément je devine
Qu'elle fait déjà grace à ses emportements.
Tenez, lorsque l'on aime, on pardonne long-temps.

FIN.



TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR ROCHON DE CHABANNES.	Page	1
HEUREUSEMENT, comédie.		3
LA MANIE DES ARTS, comédie.		35
LES AMANTS GÉNÉREUX, comédie.		77
LE JALOUX, comédie.		177

FIN DE LA TABLE.

BIMB... 191971
27 Rochon de Chabannes,
Marc Antoine Jacques
25 Chefs-d'oeuvre dramatiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
